

**Université Paris III
Sorbonne Nouvelle**

**Collège Coopératif de Paris
15 rue Ambroise Thomas
75009 Paris**

MÉMOIRE

parcours DHEPS - septembre 2008

Lena MÜLLER

PERSPECTIVES EMANCIPATRICES EN ESPACE AUTOGÉRÉ :

**Le processus d'auto-apprentissage, une approche au travers
de récits de femmes**

directrice de recherche : Marie-Lise SEMBLAT

séminaire itinérant Acteurs Sociaux - Peuple et Culture

Remerciements

Je tiens à remercier :

Jean-Rémi Durand-Gasselin qui, par ses encouragements et grâce à ses ateliers d'écriture, m'a convaincue de mettre le pied dans un DHEPS et de découvrir d'autres imaginaires auxquels j'ai pu me frotter.

Mes collègues de parcours et ma directrice de recherche, Marie-Lise Semblat, avec qui nous avons appris à nous sentir bien dans un travail coopératif et à cultiver une ambiance bienveillante.

M. qui, avec sa rage de vivre bien et son regard critique sur les choses qui nous entourent, m'a inspirée des nombreuses réflexions au départ de cette recherche.

Aude Lapresté, qui par son soutien, par ses nombreux retours sur la forme et sur le fond, a rendu possible la finalisation de ce texte.

Et bien évidemment toutes les personnes qui me permettent ces aventureux aller-retours entre pratiques décadentes et réflexions décapantes.

Sommaire

Remerciements	p. 2
Sommaire	p. 3
Introduction	p. 4
 I. Autogestion et apprentissages : une culture de l'agir collectif	 p. 9
 II. Auto-apprentissage: L'expérience comme pratique transformatrice p. 47	
 III. L'auto-apprentissage comme double processus : intégration et distance critique	 p. 73
 Conclusion	 p. 109
 Table des matières	 p. 116
Bibliographie	p. 120
Annexes	p. 123

Introduction

En octobre 2007, la *Bibliothèque de l'Espace Autogéré de la Fonderie* est inaugurée, après de nombreux chantiers et discussions étalés sur près de deux ans. En plus du travail de charpente, de la maçonnerie terre-paille ou de la réalisation du réseau électrique, ce projet repose sur nombre d'ateliers et de débats tumultueux. Le processus collectif de prises de décision, allant de l'orientation du projet jusqu'au classement des livres – mené par plus d'une vingtaine de personnes d'horizons très différents également investies sur les travaux de construction – a représenté un véritable terrain d'affrontement et de découverte : les représentations que les unes et les autres se faisaient du savoir, dans ce cas leur rapport à l'écrit et à la théorie, se sont avérées aussi variées que polémiques. De nombreux ateliers d'écriture ont rendu possible l'approfondissement d'une réflexion collective sur les possibilités d'aborder des pratiques à la fois manuelles et intellectuelles et, surtout, sur le rapport spécifique de chacun.e à ce processus d'apprentissage.

Impliquée dans la mise en place de cette bibliothèque, j'y ai retrouvé – et alimenté – des questionnements qui m'animent depuis le début de mon travail de recherche-action, dans le cadre d'un DHEPS¹, autour de la place des apprentissages dans les « lieux autogérés »².

Entrant dans la dynamique de recherche, un de mes premiers questionnements portait sur les raisons pour lesquelles certaines personnes prenaient aisément leur place dans les lieux autogérés et d'autres beaucoup moins. Ce premier constat m'a conduite par étapes, à réfléchir aux liens entre autogestion, apprentissages et rapports sociaux de sexes, et à formuler les hypothèses qui orientent ma recherche. Ma problématique d'ensemble est donc issue d'un double questionnement s'articulant de la manière suivante :

Autogestion, participation, égalité : Partant des difficultés évoquées plus haut, à se sentir de

¹ Diplôme de Hautes Etudes en Pratiques Sociales.

² La première partie de ce mémoire a pour but d'explicitier plus précisément, à partir de descriptions et d'approfondissements théoriques, la notion de « lieu autogéré », terme peu courant et couvrant des pratiques sociales particulières.

prendre une place dans les lieux autogérés, je me suis intéressée à leur fonctionnement et aux conditions de participation de tous et toutes, c'est-à-dire, non seulement de la présence sur ces lieux, mais aussi de la capacité d'agir, de produire, d'entreprendre. La promesse d'égalité – et donc d'émancipation par le dépassement des inégalités sociales – contenue dans le projet autogestionnaire sous-entend une maîtrise relativement égale des informations et des compétences qui permettent la participation. Pour parler de l'autogestion, il m'a alors semblé primordial de comprendre comment l'accès au savoir s'organise dans ce contexte. Cette interrogation, persistante au fil de mon enquête, m'a décidée à orienter mon travail sur le processus d'apprentissage en lui-même.

Apprentissages, inégalités dans l'accès au savoir et rapports sociaux de sexes : Si de nombreux chercheurs et chercheuses ont établi que l'accès au savoir et les possibilités pour chacun.e de s'en prévaloir ne sont pas égalitairement réparties³, les processus d'apprentissage en espaces autogérés gagneraient à être questionnés sous cet angle. Parmi les inégalités qui structurent l'accès au savoir, de nombreuses recherches ont soulevé celles qui séparent les hommes et les femmes. Les apprentissages dans les contextes conventionnels (cadre courant de formation, c'est-à-dire milieu scolaire au sens large et milieu familial) sont en effet massivement répartis selon des critères de sexe, à tel point que l'on peut parler de domaines de savoir et de compétences masculins et féminins.⁴

C'est également la valorisation du savoir acquis qui est inégale entre hommes et femmes. En effet, la hiérarchie des domaines de savoir instaure une hiérarchie des sexes, lorsque par exemple, à l'université, on retrouve une grande majorité de femmes dans les filières faiblement valorisées de la carrière sociale (pédagogie, psychologie...) ou des lettres et sciences humaines, en comparaison avec les filières du droit, des sciences économiques ou des sciences dures, majoritairement fréquentées par des hommes et qui ouvrent sur des carrières plus prometteuses en termes économique et d'exercice du pouvoir.⁵ Dans tous les domaines, même lorsque l'accès initial aux formations est statistiquement réparti, on observe que la spécialisation du savoir se fait surtout au

³ On doit ce constat, très notamment aux théoricien.ne.s de la « reproduction sociale », au premier rang desquels Pierre Bourdieu. cf: BOURDIEU Pierre/ PASSERON, Jean-Claude : *La Reproduction*, éditions Minuit, 1970

⁴ Ainsi, une étude sur l'accès des femmes à la formation en apprentissage en Bretagne au 1 janvier 2006 montre que plus de 97 % des apprenti.e.s dans les métiers du bâtiment (gros oeuvre, équipements, structures métalliques, mécanique, électricité, travail du bois) sont des garçons, et plus de 89 % des apprenti.e.s dans les métiers liés aux soins personnels et au travail social sont des filles. (Source : conseil régional de Bretagne, dossier d'Octant n°50 – 35)

⁵ Le dossier INSEE PREMIERE N° 834 de MARS 2002 intitulé « *Femmes et hommes : les inégalités qui subsistent* » constate : « Au sein de l'université, les filles se retrouvent majoritaires dans les disciplines littéraires et minoritaires dans les disciplines scientifiques : elles représentent 74 % des étudiants en langues, 73 % en lettres, sciences du langage et arts, 34 % en sciences, 19 % en sciences et technologie. Enfin, s'agissant des filières souvent considérées comme les plus prestigieuses, les filles ne représentent que 23 % des effectifs des grandes écoles d'ingénieurs. »

profit des hommes, c'est-à-dire que les effectifs de femmes décroissent avec le nombre d'années d'études. Et même quand les femmes accèdent aux filières et aux diplômes, les perspectives d'ascension sociale et de salaire sont moindres que pour les hommes, à diplôme égal.⁶

Il m'a paru intéressant, dans les contextes autogérés, de porter attention aux disparités entre hommes et femmes, sans établir *a priori* que les critères de distinction seraient tout à fait les mêmes. En effet, de nombreuses femmes mettent en avant le fait « qu'elles sont des femmes » pour parler de la manière dont elles vivent le fonctionnement des lieux autogérés et leurs difficultés. Ces paroles m'ont permis de problématiser un peu plus avant : comment s'articulent les rapports sociaux de sexes dans la réalité des lieux autogérés ? Et plus précisément, à quel point la construction sociale structure-t-elle le rapport aux apprentissages dans ces lieux ? Inversement, comment les processus d'apprentissage dans ces contextes influent-ils sur la construction sociale ?

Positions sociales, apprentissages et émancipation en espace autogéré : Finalement, dans cette recherche je m'oriente vers l'analyse détaillée du processus d'apprentissage, dans ses dimensions personnelles et collectives, partant du constat que les groupes au sein desquels il se passe ne sont pas homogènes. L'apprentissage se présente sous cette lumière comme un thème fortement lié à la position sociale des personnes plus spécifiquement à l'origine sociale, les diplômes obtenus auparavant ainsi que l'expérience des rapports sociaux des sexes.

Le défi est de comprendre l'effet émancipateur des apprentissages dans les espaces autogérés et en même temps les fonctionnements d'exclusion que cette pratique produit.

Dans ce but, j'ai mené mon enquête de terrain sur trois lieux qui se définissent chacun en tant que « lieu autogéré » et je me suis plus particulièrement tournée vers des paroles de femmes, rencontrées dans ces espaces à l'occasion de chantiers collectifs⁷. Dans la tradition de la recherche-action et dans un souci de privilégier la notion de l'expérience subjective, j'ai choisi de m'appuyer sur des entretiens semi-directifs, narratifs, ainsi que sur l'observation participante.⁸ J'ai également

⁶ Le dossier INSEE PREMIERE N° 834 : « Dans le secteur privé et semi-public, en 2000, le salaire net moyen des femmes travaillant à temps complet est égal à 82 % de celui perçu par les hommes. » et « Si les femmes représentent aujourd'hui 45 % de la population active, elles sont moins nombreuses à accéder aux plus hautes strates des hiérarchies professionnelles. »

⁷ Les raisons pour lesquelles j'ai resserré mon approche de cette manière seront plus amplement développées dans la suite du mémoire, afin de restituer l'évolution de ma réflexion pas à pas, notamment dans les conclusions de la partie I [1.5] et de la partie II [2.3] .

⁸ J'approfondirai les raisons de ce choix dans le chapitre 2.3.

fait appel à quelques théoricien.ne.s de l'autogestion⁹, des espaces autogérés¹⁰, de l'apprentissage¹¹, de la construction sociale et des rapports de pouvoir¹² pour étayer ma réflexion.

Comme document final rendant compte de cette recherche, ce mémoire se structure dans trois parties. Dans la première partie, après avoir donné quelques éléments pour expliciter mes motivations et positionnements dans cette recherche, je m'attacherai à questionner la place de l'apprentissage dans le projet autogestionnaire. Je l'aborderai successivement par ses idées, ses visées et ses pratiques, en portant attention à la façon dont il s'agence dans des espaces-temps particuliers ainsi qu'aux modes de participation qu'il suscite. Ce faisant, je m'emploierai à dresser une première description du terrain de mon investigation. Je terminerai cette partie en questionnant la place de l'apprentissage au sein des lieux autogérés ce qui me permettra de formuler plus précisément la problématique de la recherche [I.].

Dans un deuxième temps, je proposerai une approche plus théorique, pour penser les liens entre mécanismes de domination et d'émancipation, par le biais des apprentissages. Je chercherai à définir les processus d'apprentissages en détaillant leurs modalités et en m'attachant à la notion « d'expérience », avant de prendre en compte l'existence de positions sociales différentes, plus spécifiquement à travers la construction sociale des genres. Ces approches croisées permettront d'affiner la grille d'analyse [II.].

En me concentrant dans une troisième partie sur les personnes, leur situation sociale et la représentation qu'elles en ont elles-mêmes, je montrerai enfin concrètement comment l'expérience devient apprentissage. Une vision détaillée des difficultés et des ingéniosités agissant à l'intérieur de ce processus, permettra finalement de cerner les perspectives d'émancipation à partir des positions sociales dominées [III.].

Remarque sur la féminisation de ce texte

J'ai fait le choix de « féminiser » ce texte, c'est-à-dire d'utiliser des points (« l'auteur.e ») pour montrer quand je parlais en même temps de personnes socialisées en tant que femme et des

⁹ Comme Cornelius Castoriadis et Daniel Mothé.

¹⁰ Comme Sue Ilcan, Andrea Membretti ou Michael Maffesoli.

¹¹ Comme Jürgen Habermas, Pierre Bourdieu, Hélène Bézille, Jack Mezirow, Charlotte Nordmann, Jacques Rancière et Ivan Illich.

¹² Nicole-Claude Mathieu, Chris Weedon ou Christine Delphy.

personnes socialisées en tant qu'homme. Ce faisant, je cherche à être plus précise et à mettre en question un certain consensus implicite autour de la « normalité masculine », une norme qui définit le masculin comme universel.

I. Autogestion et apprentissages : une culture de l'agir collectif

Comme je l'expose plus en détail dans l'autobiographie raisonnée au début de cette partie, j'ai été impliquée dans plusieurs lieux en France et en Allemagne se réclamant d'un fonctionnement autogestionnaire. Il en existe des dizaines, dans différents coins de villes et de campagne, en France et plus encore dans d'autres pays européens comme l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, le Pays Bas et la Grande Bretagne. Ces lieux prennent des apparences très variées : ferme collective, terrain avec des maisons auto-construites, local autogéré, squat urbain, bibliothèque de quartier, fournil associatif, etc. Chacun d'entre eux est singulier par son histoire, son contexte local, les activités qui y sont développées et les personnes qui le font vivre. Cependant, ils ont tous un point commun, le fait de se référer à un type d'organisation spécifique : « *l'autogestion* ». Ce terme est systématiquement mis en avant, faisant de l'autogestion le fonctionnement revendiqué, au cœur du projet politique de chacun de ces lieux. Le *Fournil Bancal*, Les *Poissons Volants* et *L'Espace Autogéré de la Fonderie*, où j'ai réalisé observations et entretiens, ne font pas exception.

De nombreux écrits théoriques existent déjà sur les lieux autogérés. Nous les devons presque tous à des chercheurs et chercheuses d'autres pays européens, notamment l'Italie et la Grande Bretagne, où le phénomène des « *centri sociali* » et des « *autonomous spaces* » est beaucoup plus massif et visible. Il fait donc le sujet de nombreuses recherches en sciences sociales. Cette production théorique m'a semblé parlante pour aborder les lieux autogérés en France et m'a confortée dans l'idée qu'au-delà des particularités liées aux contextes locaux, de nombreuses pratiques ne se limitent pas aux frontières nationales. Le partage d'un ensemble de pratiques semblables, d'un vocabulaire et d'un imaginaire commun, est confirmé par la parole d'un habitant de *L'Espace Autogéré de la Fonderie* :

« Cette inspiration [d'envisager l'occupation permanente d'un espace] et cette envie, on la doit essentiellement, je crois, aux voyages à l'étranger que beaucoup d'entre nous avons fait à cette période, en Angleterre et en Hollande notamment, où la rencontre avec des centres sociaux squattés nous a mis des étoiles plein les yeux et l'envie, une fois

rentré chez soi, de recréer ce type d'espaces de liberté. »

Les personnes impliquées dans des lieux autogérés sont en effet particulièrement mobiles, s'inspirant ainsi mutuellement et formant un véritable réseau composé de petits milieux très perméables les uns aux autres. On peut de ce fait attendre des études menées dans d'autres pays qu'elles constituent un aide non négligeable à l'analyse des espaces autogérés en France, ceux-ci partageant une réalité commune avec les projets étudiés à l'étranger. En plus de quelques théoriciens de l'autogestion tels que Cornelius Castoriadis et Daniel Mothé, je m'appuierai donc sur les écrits d'auteur.e.s moins souvent cités dans les études en France, tels que Sue Ilcan, Andrea Membretti ou Michael Maffesoli.

Cette première partie s'attachera donc, au-delà des spécificités, à l'exploration de la notion d'autogestion, afin de définir plus précisément le fond commun à tous ces lieux, c'est-à-dire les valeurs et les pratiques qu'ils partagent. Après quelques détails sur mes motivations et positionnements dans cette recherche [1.1], je commencerai par rappeler le fondement théorique du projet autogestionnaire [1.2], avant d'aborder le rapport particulier à l'espace qui structure ces lieux comme bases affectives et matérielles [1.3] et les formes d'organisation collectives [1.4]. L'ensemble de ces éléments permettra de mieux situer le rôle décisif des apprentissages dans ce cadre, leur articulation avec le projet autogestionnaire [1.5], ce qui permet de resserrer le terrain de recherche en posant la problématique.

1.1 Un cheminement à travers les apprentissages et les expériences autogérées

Avant d'entrer plus avant dans la recherche, j'ai jugé bon de livrer ici le résultat d'un exercice qui m'a été demandé au début du processus de formation et de recherche DHEPS : l'autobiographie raisonnée. Retravaillé à plusieurs reprises, ce texte s'est construit dans une double exigence de clarté : face à moi-même comme exercice de prise de distance par rapport à mes expériences et mes points de vue ; et face aux lectrices et lecteurs de ce mémoire qui peuvent y trouver des éléments pour saisir mes motivations et positionnements en tant que « l'étudiante-chercheuse en sciences et pratiques sociales ». Il me semble donc pertinent, en préambule, de donner quelques détails autobiographiques, propres à déconstruire la fiction de la posture neutre et détachée du chercheur, en explicitant les premières motivations qui fondent la démarche le choix de mon sujet.

Contexte familial

Mes parents sont issus de familles de petits paysans d'une région rurale de l'Allemagne de l'Ouest, près de la frontière avec le Luxembourg. Tous les deux ont travaillé dès leur enfance sur la ferme familiale et ont quitté l'école à 15 ans. Ils sont alors partis de leur région pour débiter leur vie professionnelle comme apprentis au sein de la Poste. Grâce à leur engagement syndical, ils ont l'une et l'autre été encouragé.e.s et soutenu.e.s financièrement pour poursuivre des études : après un déménagement à Berlin (ouest) qui a permis une validation de leurs acquis professionnels, mon père a commencé des études en sciences économiques et ma mère en sociologie.

Je suis née le 20 septembre 1982 à Berlin (Ouest). Peu après, mon père est retourné dans sa région d'origine. Ma mère a poursuivi ses études à Berlin jusqu'en 1989, bénéficiant d'une relative indépendance vis-à-vis de son mari grâce à une bourse syndicale. C'est dans ce moment de sa vie qu'elle a intégré des groupes féministes et qu'elle a donné à ses études une orientation « approche par le genre ».

À cette époque, je vivais avec ma mère dans une habitation collective d'étudiant.e.s et passais mes journées dans une grande crèche.

Pendant l'été 1989, ma mère et moi ont rejoint mon père à Trêves : dans cette petite ville de province tout à l'ouest de l'Allemagne, j'ai débuté ma scolarité et ma « vie de famille » dans un appartement avec mes deux parents. Occupant tous deux des postes de responsabilité et s'y

investissant beaucoup, mes parents travaillaient plus qu'un plein temps à ce moment.

Contexte scolaire

Je suis entrée dans un lycée catholique non-mixte à l'âge de onze ans. L'enseignement était assuré en partie par des religieuses décidées à nous donner une éducation approfondie, autant pour les matières scolaires que pour les valeurs morales. A l'école je n'ai jamais dû fournir beaucoup d'effort pour obtenir de bons résultats : je comprenais rapidement la logique de l'apprentissage scolaire et prenais plaisir à apprendre. C'est sur ce sentiment d'aisance que se fonde mon rapport au savoir.

À l'âge de 16 ans, j'ai quitté le lycée catholique pour intégrer un lycée public et mixte. J'étais soulagée de pouvoir continuer mes études dans une ambiance plus libérale.

J'ai passé mon baccalauréat en mars 2002.

Néanmoins, j'étais inquiète sur la question de l'avenir : je ressentais une urgence à vivre des expériences fortes et à partir de cette petite ville de province. Ayant en tête une critique floue du fonctionnement du système académique, je ressentais un impératif à faire mes preuves sur un autre terrain. Marquée par l'histoire de mes parents qui avaient quitté leur maison à l'âge de 15 ans, je sentais que mon envie d'indépendance exigeait des prises de décision fortes et sans hésitation.

Premières expériences collectives

Les deux années précédentes, désirant déjà avoir mes propres projets et recherchant des expériences plus intenses, j'avais connu quelques moments collectifs forts. Deux champs s'ouvraient à moi : à côté de celui du voyage, celui de l'engagement social dans l'animation socioculturelle avec des groupes d'adolescent.e.s pour les campements d'été. S'investir dans une dynamique de groupe a été un apprentissage sur le tas, l'expérimentation de mon autorité et l'entraînement à la prise de parole en grand groupe.

Peu après, une personne dans mon voisinage proposait à un groupe d'amies une grande maison en gardiennage. Ce fut notre première expérience de vie collective, très expérimentale. Ce fut aussi le moment de mes premières implications dans des mobilisations politiques : les grandes manifestations à Bruxelles et à Munich contre la politique de l'Union Européenne et de l'OTAN présentaient pour moi une marée d'informations sur les différents courants politiques qui y participaient. Je sentais le besoin de lire, de comprendre d'avantage avant de me positionner.

Départ en France et apprentissages par projet

Peu après mon baccalauréat, une association travaillant sur le militarisme et l'action non-violente m'a proposé de partir dans un projet collectif à la campagne en France.

Le projet d'accueil était situé en Auvergne, dans un vieux château en voie de rénovation, habité par des volontaires internationaux qui y restaient entre trois semaines et douze mois. Le gros du travail demandé était manuel ; cela correspondait à mon envie d'apprendre de faire des choses avec mes mains. Néanmoins, l'apprentissage se situait surtout sur le terrain social : prendre des responsabilités dans la gestion d'une grande maison et d'un collectif de vie, préparer des repas pour une trentaine de personnes et animer des chantiers collectifs et « interculturels » avec des jeunes. La solidarité que je trouvais dans la réalisation collective de ce projet concret me parlait énormément.

En constatant mon enthousiasme, la responsable des volontaires me proposa donc d'intégrer le « compagnonnage du REPAS » (réseau d'échange et de pratiques alternatives et solidaires), une formation à la culture coopérative dans un réseau de petites entreprises coopératives.

J'ai débuté ce parcours d'une durée de quatre mois en février 2003 et l'expérience se révéla aussi intense que controversée.

Dans le groupe, nous, une douzaine de stagiaires, étions amenés à partager nos opinions politiques, nos critiques du fonctionnement de la société et nos aspirations à trouver une cohérence dans les actes du quotidien. À côté de ça, nous avons effectué trois « immersions individuelles », des stages de quatre semaines, dans des entreprises du REPAS. L'expérience la plus marquante pour moi fut la participation à un « groupe action », un chantier collectif avec d'autres stagiaires. C'est durant ce chantier que l'histoire commune avec mes futures collègues a débuté. À côté de l'impression d'avoir trouvé des gens avec qui partager un regard sur le monde et une énergie collective pour réaliser des choses, j'étais séduite par le fort sentiment d'appartenance que cela me procurait.

S'installer durablement ?

Peu après, nous avons entrepris de nous installer ensemble au *Fournil Bancal*, une ferme dans le nord de la France où un boulanger avait monté son activité professionnelle dans un fournil.

Cependant, je faisais l'expérience d'un statut complexe : une jeune fille étrangère, sans réel savoir-faire, sans argent et sans expérience pertinente pour se faire une place au sein d'un groupe et d'une activité économique.

La plus grande urgence pour moi consistait donc dans l'acquisition d'un « vrai savoir-faire » et dans la construction d'un quotidien sur un lieu. Cette volonté m'a permis d'avoir assez de rigueur – ou d'acharnement – pour « apprendre la boulangerie », par le boulanger, heureux de pouvoir prendre le rôle de formateur. J'ai travaillé pendant six mois sans statut, avant de pouvoir exiger d'être embauchée.

D'un jour à l'autre, je me voyais responsable, avec les autres, d'une petite entreprise en difficulté financière permanente. Assurer une production, avoir des clients à satisfaire, gérer collectivement des responsabilités m'a donné du poids, un pouvoir d'agir mais m'a aussi pesé assez lourd sur les épaules. En ce qui concerne le projet collectif, il nous était difficile de mettre en place une communication fiable, porteuse du projet.

Inspiré.e.s par nos rencontres avec d'autres lieux autogérés, dans des squats français et espagnols et des lieux collectifs à la campagne, nous avons, à partir du potentiel du lieu, investi le domaine de la communication avec « l'extérieur » pour organiser des « événements conviviaux » : des chantiers collectifs de rénovation et de construction longs de deux jours et à deux semaines, des journées d'échanges de savoir-faire, des portes ouvertes de la boulangerie, des pièces de théâtre, des projections de films, des journées de jardinage collectif, la publication d'un fanzine, la mise en place d'un « infokiosque »¹³. Avec le temps, un réel réseau d'échange et d'entraide s'est constitué autour du lieu.

Chantiers collectifs

Ces dernières années, j'ai eu une implication régulière dans des chantiers collectifs sur des lieux différents que j'étais amenée à découvrir par des réseaux d'amis et de connaissances. Il s'agit à chaque fois de terrain ou bâtiments qui peuvent être investis sous des modalités différentes mais toujours dans des formes collectives et autogérées :

- au sein d'un lieu situé dans le sud de la France, un groupe de gens s'est constitué en association

¹³ Les « infokiosques » sont des sortes de librairies alternatives et indépendantes, organisées sous forme de réseau, et « montées par des collectifs et des groupes informels au sein des lieux autogérés et associatives. Ils fonctionnent sous une forme de local ouvert au public ou de table de presse mobile. Le but est de discuter, publier et faire circuler des textes estimés intéressants pour la réflexion politique et critique (sur des thématiques « capitalisme, patriarcat, rapports de domination, désastres écologiques, forces étatiques »). Les textes sont distribués sous forme de brochure photocopiée et sont à emporter pour toute personne intéressée, généralement à prix libre ou « pas cher ».

Sur le portail internet (infokiosque.net), on lit une analyse parlante quant à la portée publique et les circuits de distribution : « Si l'échelle de diffusion des infokiosques n'est pas monstrueuse, elle n'est pas pour autant insignifiante. Elle mobilise d'autres moyens, elle mobilise les circuits invisibles des relations humaines, et peut se répandre bien plus qu'on ne se l' imagine. »

(*Les Poissons Volants*) pour y réaliser des projets collectifs. Des nombreux chantiers se sont passés là-bas depuis et, selon les moments, j'ai participé à la construction des maisons collectives ou coordonné et proposé des moments d'échange et des ateliers.

- à l'*Espace Autogéré de la Fonderie*, dans une ville moyenne du centre de la France, je suis impliquée dans la construction et la mise en place d'une bibliothèque militante, espace destiné à la lecture comme à l'accueil d'ateliers d'écriture, de conférences et de débats.
- à côté des chantiers dans des lieux autogérés servant à construire l'infrastructure nécessaire pour la mise en place de projets collectifs, j'étais impliquée en tant qu'animatrice et traductrice dans des chantiers « interculturels » mis en place par des associations comme « Solidarités Jeunesses », « CREFAD » ou encore « Soziales Zentrum Potsdam » en Allemagne.

En prenant des responsabilités au sein de ces dynamiques, j'ai pu développer petit à petit mes propres exigences, à mi-chemin entre une réalisation collective et des situations pédagogiques.

L'élaboration d'une culture féministe

Depuis mon enfance, j'ai été entourée par moments de personnes qui apportaient leur regard féministe sur ce qui nous entourait. Intégrant ces points de vue comme d'autres, je me les suis seulement appropriées ces dernières années. Des lectures théoriques et des ateliers de discussions et de réflexions ont joué un rôle important dans ce sens. Aujourd'hui, les analyses féministes marquent ma grille de lecture, et la rencontre avec des féministes dans plusieurs lieux autogérés, ainsi que mon investissement dans des projets féministes, alimentent ce positionnement.

La recherche et mon rapport aux apprentissages

Mon envie de reprendre des études s'est concrétisée pendant ma deuxième année au *Fournil Bancal*. Insatisfaite du fonctionnement de notre collectif et affamée de nouvelles inspirations intellectuelles, j'ai entamé un DHEPS avec *Peuple et Culture* dont la démarche d'éducation populaire me séduisait, au moment où l'acquisition d'outils de pensée et de critique me paraissait primordiale. Après plusieurs années centrées sur des savoir-faire pratiques, le choix de reprendre des études par le DHEPS permettait de m'aménager un espace-temps pour être étudiante, lire et écrire d'avantage.

Chercher à m'ouvrir des espaces de réflexion exigeait aussi de reconsidérer mes modes d'implications dans des projets collectifs. Après la décision de quitter le Fournil Bancal, j'ai cherché

des nouvelles formes d'investissement, moins exclusives, avec plus de possibilité de recul.

Mon cheminement de recherche s'est construit dans ce rapport méfiant à la fois au « savoir académique », aux postures savantes et aux immersions complètes dans la pratique et l'action. La démarche d'éducation populaire par le lien qu'elle établit entre pratique et réflexion, entre action et recherche, m'est apparue comme une piste intéressante.

Ma soif d'apprentissage, ma volonté de trouver les moyens de se nourrir intellectuellement pour ne pas laisser les collectifs et les personnes s'orienter vers des impasses, mon enthousiasme pour certaines pratiques expérimentées dans des cadres autogérés, m'ont progressivement conduites à prendre les apprentissages dans ces espaces autogérés comme sujet principal de mon enquête.

L'approfondissement de ce sujet a eu, tout le long de ma recherche, un effet miroir constant, avec ma propre démarche d'apprentissage. Ces réflexions furent parfois déstabilisantes, me faisant douter à plusieurs reprises de mes motivations et de mes capacités. J'ai néanmoins décidé de mener à bien ce travail.

1.2 Le projet autogestionnaire, une culture de vie et une culture d'action

Un bref historique du projet politique de l'autogestion permettra une meilleure compréhension de ses principes théoriques et de ses visées pratiques, considérant qu'ils font partie de la « toile de fond » des expériences actuelles.

1.2.1 L'autogestion, comme projet de société

Penseur radical de l'autonomie politique, Cornélius Castoriadis, membre fondateur de *Socialisme ou barbarie*, définit le projet politique de l'autogestion ainsi :

« Une société autogérée est une société où toutes les décisions sont prises par la collectivité qui est, chaque fois, concernée par l'objet de ces décisions. C'est-à-dire un système où ceux qui accomplissent une activité décident collectivement ce qu'ils ont à faire et comment le faire, dans les seules limites que leur trace leur coexistence avec d'autres unités collectives. »¹⁴

Castoriadis trace ainsi les bases d'une organisation politique dans laquelle chaque membre doit activement prendre part aux décisions qui le concernent, depuis le choix d'entreprendre telle ou telle chose, jusqu'à celui des modalités employées pour y parvenir, en intelligence avec le reste de la collectivité. Un tel système redistribue les responsabilités en liant les décisions prises et leur mises en œuvre. Daniel Mothé précise que ce projet politique s'appuie sur une « rationalité égalitariste »¹⁵, c'est-à-dire le postulat d'une capacité de l'ensemble des membres de la collectivité à dialoguer sur un pied d'égalité, pour déterminer rationnellement les choix qui seront les meilleurs pour tou.te.s et chacun.e. Enfin, la société autogestionnaire exige de ses membres une disponibilité, aussi bien géographique que temporelle, afin qu'ils puissent participer aux assemblées où se développe ce dialogue¹⁶. En d'autres termes, le projet autogestionnaire exige une échelle d'organisation humaine où les individus trouvent les moyens de se rencontrer, de dialoguer, de prendre les décisions les concernant et de maîtriser directement leur mise en œuvre, c'est-à-dire une échelle suffisamment

¹⁴ CASTORIADIS Cornélius : *Autogestion et hiérarchie* (texte écrit en collaboration avec Daniel Mothé et publié dans CFDT Aujourd'hui, n°8, juillet-août 1974, repris dans *Le contenu du socialisme*, UGE 10/18, 1979.

¹⁵ MOTHÉ Daniel : *L'autogestion entre l'utopie et la pratique. Histoire d'une définition*, contribution au 4e débat interactif de l'Adels *Autogestion: que reste-t-il des nos amours?*

¹⁶ MOTHÉ Daniel : op. cit.

réduite.

1.2.2 L'autogestion, un projet politique malmené

Le projet autogestionnaire se caractérise sans doute par les tentatives perpétuelles mais souvent éphémères de sa réalisation pratique. Il trouve déjà inspiration dans les premières théories et expérimentations des socialistes utopistes qui jouissent, tout au long du XX^{ème} siècle, d'une renommée que n'atteindra pas Marx. Au premier rang de ceux-ci, on trouve Charles Fourier et son Phalanstère. Si son modèle de cités communautaires fut décrié pour la dimension trop rigide et autoritaire d'un collectivisme qui correspond encore assez mal à l'idéal autogestionnaire, il tente déjà de mettre en pratique ses théories par la réalisation de communautés et se préoccupe ainsi de la « question sociale ». Les théories libertaires, dès la fin du XX^{ème} siècle, reprennent ces préoccupations et s'incarnent dans plusieurs expériences de « milieux libres »¹⁷ au début du XX^{ème} siècle. Ces tentatives toujours éphémères et quoique qu'individualistes, recherchent constamment l'émancipation collective par une vision anti-autoritaire des relations et le refus de l'aliénation dans les conventions sociales et économiques.

Dans la seconde partie du XX^{ème} siècle en France, on trouve également les traces d'un projet autogestionnaire chez plusieurs partis et syndicats suite à l'introduction de ce concept par le parti communiste Yougoslave dans les années 50. Celui-ci cherchait alors à moderniser son système économique par la participation des cityon.ne.s. Si ce courant d'inspiration productiviste a surtout visé l'augmentation de l'efficacité dans les processus de travail, il s'est aussi réclamé d'une certaine amélioration des conditions de travail et de vie par le biais de la responsabilisation des ouvri.ère.s¹⁸. L'autogestion connaît en France une nouvelle réception, plus radicale, surtout à partir de la fin des années 60 : « *Le sens que prend l'autogestion [...] est celui d'une démocratie radicale se revendiquant de Marx tout en s'opposant aux expériences stalinienne*s »¹⁹. Dans cette période d'effervescence politique, de nombreuses pratiques autogestionnaires se réinventent et se diffusent. Elles naissent tout aussi bien de la désertion que de la réappropriation de nombreux espaces de travail et de vie : occupations d'usines, d'universités, de théâtres, etc. et même la prise en main plus conséquente de certains espaces de production comme les usines LIP à Besançon. Dans tous ces

¹⁷ « Milieux libres, 1890 – 1914 », Brochure de l'En Dehors, éditions de la Question Sociale, 2005

¹⁸ Voir par exemple : FAY Victor : *Autogestion, une utopie réaliste*.

¹⁹ MOTHÉ, Daniel: op cit.

espaces occupés, se redéfinissent, de façon plus ou moins approfondie, les modalités de l'organisation de la production et de la vie quotidienne et s'imaginent à nouveau des sociétés autogestionnaires et émancipatrices. Les années 70 verront naître de nombreuses tentatives autogestionnaires, dont les trois lieux autogérés étudiés dans ce mémoire sont les héritiers assez directs.

Les trois décennies suivantes, la diversité des champs d'action dans lesquels on se réfère à l'autogestion, ou du moins à certains de ses principes ou pratiques, est aussi importante que la variété des tendances politiques qui la théorisent. Depuis le *Parti Socialiste Unifié* aux squats urbains, en passant par les coopératives ouvrières comme *Ambiance Bois* dans le Limousin et le *Réseau d'Echanges et de Pratiques Alternatifs et Solidaires*, les établissements scolaires autogérés comme les *Lycées Autogérés* de Paris ou de Saint-Nazaire, l'expérience *Laborde* et le courant de l'anti-psychiatrique, jusqu'aux start-up et les clubs de développement personnels, des formes d'organisation sont promues. Elles mettent en avant l'égalitarisme, la réflexivité, la responsabilisation des personnes, et expérimentent la gestion collective avec le travail en petits groupes et l'horizontalité des relations.

Cependant, dans les publications théoriques et militantes, on peut constater que la notion d'autogestion reste souvent marginale et est reléguée au rang des utopies, dans le sens où ses visées ne seraient pas réalistes, ne pourraient pas constituer un véritable projet de société, assorti d'un programme de transformation sociale. Cette tendance se consolide particulièrement à partir des années 80. Frank Georgi le confirme dans son avant-propos de l'anthologie intitulée *L'autogestion. La dernière utopie ?*, écrit en 2003, en soulignant que « depuis près de vingt ans, le mot a presque entièrement disparu du vocabulaire politique et social »²⁰. C'est dans cette période que le courant de l'entreprise nouvelle et les ultra-libéraux puisent sans scrupule dans les pratiques d'auto-organisation d'inspiration libertaire pour élaborer les nouvelles techniques de travail en équipe, de *management*²¹.

L'autogestion reste ainsi une idée plutôt malmenée, dont s'emparent des courants assez variés, mais en la laissant mal théorisée et peu considérée, aux côtés des grandes pensées révolutionnaires qui promeuvent le changement social radical.

²⁰ GEORGI, Frank: *L'autogestion, la dernière utopie?*, Publications de la Sorbonne, 2003.

²¹ LAPRESTE Aude, sous la direction de O. IHL P. VEITL, *L'école au service du marché ? Libéralisme éducatif dans l'école primaire publique en France*, IEPG, Grenoble, 2001

1.2.3 L'autogestion, une culture de vie et une culture d'action

Le projet des lieux autogérés se soumet difficilement à l'analyse, tant il est multiple et à chaque fois singulier. On y trouve des pratiques liées à l'expérimentation et la mise en place des fonctionnements autogestionnaires dans la vie quotidienne, mais aussi d'autres, tournées vers la rencontre et le débat entre militant.e.s politiques ainsi que l'investissement de l'espace public par des actes relevant de l'action politique (manifestations, publications, organisation de campagnes d'informations...).

Cet ensemble à première vue disparate de parentés idéologiques, de pratiques et de champs d'action attachés à la notion d'autogestion peut être soumis à un premier décryptage avec l'aide de Daniel Mothé, par son classement en deux courants, un politique et un alternatif²². Daniel Mothé décrit le courant politique en y détaillant l'existence de révolutionnaires et de réformistes :

« Les maximalistes révolutionnaires promettent une société d'autogestion radicale où tout sera soumis à la démocratie directe, aussi bien l'espace politique, administratif et productif, [...] les réformistes promettent dans leur programme électoral quelques améliorations par une participation plus importante des citoyens aux décisions. »²³

Concernant le courant alternatif, il écrit :

« Les alternatifs sont essentiellement des praticiens qui tentent de réaliser concrètement ici et maintenant des espaces d'autogestion limités et circonscrits dans la production, la consommation, la culture, l'éducation, l'insertion, les quartiers, l'habitat, etc. [...] agissant] dans les coopératives ouvrières de production, dans les associations, dans des communautés en instituant des formes de démocratie directe sans participer obligatoirement aux débats idéologiques des militants politiques »²⁴

La distinction entre théoricien.ne.s et praticien.ne.s facilite sans doute la compréhension de la diversité des réalités liées au projet de l'autogestion, mais elle nous renseigne peu sur la nature concrète des expériences se réclamant de l'autogestion aujourd'hui. Frank Georgi réintroduit de la complexité dans l'analyse lorsqu'il élargit la visée du projet autogestionnaire en définissant que *« l'autogestion, comme réponse à l'aliénation, est une autogestion « généralisée » qui prétend prendre en compte toutes les dimensions de la vie humaine, de l'éducation à l'habitat, de la culture à la vie quotidienne »²⁵*. Il souligne par là que projet politique et projet alternatif sont souvent liés

²² MOTHÉ, Daniel: op cit.

²³ ibidem

²⁴ ibidem

²⁵ GEORGI, Frank: op cit

dans un projet commun qui vise la transformation radicale de la société. Le refus de l'aliénation situe son terrain de lutte, tout autant sur le plan des valeurs que sur celui des pratiques puisque l'aliénation s'exerce autant dans les expressions culturelles d'un système politique et économique que dans les dimensions organisationnelles des institutions qui régissent nos vies. L'imbrication des idées et des pratiques est ainsi au cœur des lieux autogérés, par l'articulation entre l'expérimentation et la mise en place des fonctionnements autogestionnaires dans la vie quotidienne et leur promotion par l'exemple ainsi que par l'action politique (manifestations, publications, organisation de campagnes d'informations...). Lorsque l'on se penche sur le versant de l'action politique, on retrouve encore dans la combinaison des moyens employés, cette alternance théorie/pratique, avec des espaces qui sont à la fois lieu de rencontres et de débats entre militant.e.s politiques et support matériel pour investir l'espace public.

En revenant sur la portée militante du projet autogestionnaire, Daniel Mothé note enfin que les militants qui s'y réfèrent portent le fer dans deux directions principales : contre « *l'exploitation capitaliste et les professionnels de la politique* », autrement dit le terrain de l'aliénation économique et celui de la gouvernance politique.

On peut synthétiser ces propositions en formulant quatre tensions qui se superposent pour caractériser les courants autogestionnaires et en font à la fois une culture de vie et d'action :

- l'opposition entre maximalistes révolutionnaires et réformistes au sein du courant politique ;
- l'articulation entre courant politique théorique et courant alternatif pratique ;
- l'articulation entre le terrain des valeurs et celui de la lutte ;
- la double visée politique du projet autogestionnaire : le rejet de l'exploitation capitaliste et des professionnels de la politique.

L'exposé de ces dimensions, mais en même temps le rappel que la réalité est toujours plus complexe, permettra dans la suite du texte de mieux comprendre le projet des lieux autogérés, projet qui ne se laisse pas si clairement ranger dans des catégories mais les combine et les croise.

1.3 L'espace, constitutif de bases matérielles et affectives

Si on veut décrire des lieux qui tentent une mise en pratique des principes de l'autogestion, il faut s'employer à saisir de façon assez spécifique comment chaque groupe de personnes, investi dans un espace physique, est parvenu à en faire un lieu, avec un nom, une histoire, une culture et un fonctionnement propre. Il s'agit donc de cerner les conditions de l'acquisition de ces espaces, les liens entre les personnes, leur organisation collective, leurs motivations et valeurs partagées ainsi que les activités mises en place.

Menant des recherches au sein des 'centri sociali' en Italie, Andrea Membretti soulève cinq principes qui structurent ces lieux et leur fonctionnement :

« Espace physique (qui représente une condition extrêmement importante pour le développement d'identités collectives et d'intelligence sociale), proximité, participation à travers l'autogestion, universalisme (dans le sens que l'espace et les services proposés sont utilisés dans une logique des droits universels garantis et non pas dans une logique d'aide et de ventes) et autonomie qui décrit l'indépendance du lieu et de son organisation face à d'autres organismes politiques ou économiques »²⁶

Je vais donc essayer d'expliciter ici, par des apports théoriques et pratiques, les trois notions que j'associe plus directement à cet enjeu de l'espace, comme élément constitutif des bases matérielles et affectives : « espace physique », « proximité » et « autonomie ». Je m'appuierai pour cela sur la description des trois lieux autogérés dans lesquels j'ai mené la recherche.

²⁶ MEMBRETTI, Andrea : *Centro Sociale Leoncavallo. The social Construction of a Public Space of Proximity*, 2003, in www.republicart.net et The Social Center Reader, traduction de l'anglais : « *physical space (which represents an extremely important condition for the development of collective identities and social agency), proximity, participation through self-organization, universalism which means using the space and the services offered in it [...] in keeping with a logic of guaranteed universal rights and not according to a logic of aid and sales and autonomy, which means the independence of the space and the organization from other political and economic organisms.* »

1.3.1 L'accès à un « espace physique » comme condition première

Le Fournil Bancal

Au moment de l'enquête (mai 2005), le *Fournil Bancal*, situé dans le nord de la France, est un lieu de vie, d'activité associative et artisanale en milieu rural. Il s'agit d'un corps de ferme situé dans un village de 450 habitant.e.s à une dizaine de kilomètres d'une ville de 60 000 habitant.e.s à une centaine de kilomètres de Paris. Les bâtisses, une grande maison d'habitation, deux granges et un fournil avec un four à pain et quatre hectares de terrain appartiennent à une famille d'assez grands propriétaires locaux qui les laisse gratuitement à un de leurs fils.

Ce dernier y a mis en place deux activités depuis le milieu des années 90 : la première entrepreneuriale, autour du fournil existant et l'a seconde associative, afin d'associer plus de personnes autour des activités artisanales et surtout de favoriser la rénovation du lieu, en logeant, durant des années, plusieurs personnes ou groupes de personnes dans un échange non-monétaire : la contribution aux activités du lieu et à sa rénovation fait office de loyer.

Au moment de l'observation (mai 2005), cinq personnes habitent au *Fournil Bancal* d'une manière permanente (trois hommes et deux femmes entre 22 et 45 ans), trois d'entre elles travaillent dans la boulangerie, les deux autres, au chômage officiellement, sont essentiellement investies dans les autres activités du lieu comme la rénovation, l'entretien des espaces, l'agriculture et la programmation des activités associatives.

Une vingtaine de personnes est investie régulièrement sans habiter sur le lieu. Ce sont surtout des voisin.e.s et des habitant.e.s des villages environnants, pour la plupart aussi des client.e.s de la boulangerie, ou des personnes impliquées dans le milieu associatif local. Régulièrement, quelques personnes venant de plus loin séjournent quelques jours pour participer à la vie du lieu et surtout à l'activité de la boulangerie, à la rénovation des bâtiments et au jardinage.

Les Poissons Volants

Les Poissons Volants est un lieu associatif dans le sud de la France, en milieu rural. Il s'agit d'un terrain d'environ d'un hectare, à une dizaine de kilomètres d'une petite ville de 5000 habitant.e.s et à une heure de route des plus grandes villes. Ce terrain fait partie d'une propriété d'une dizaine d'hectares de terrasses et de châtaigniers qui sont en partie utilisés par les propriétaires qui y habitent et y ont une activité agricole.

L'espace initial était un terrain sans aménagement permettant à des personnes d'habiter ou de mener des activités. En août 2003, un groupe d'une dizaine de personnes défriche la forêt et effectue les

premières constructions en bois qui accueillent une cuisine et une salle collective pour celles et ceux qui campent sur le terrain.

Suite à ces aménagements, une association est créée et les propriétaires confient le terrain par un bail gratuit à cette association, dont ils font également partie.

Par la suite, une deuxième construction plus conséquente en bois, terre et paille a été entamée. Au moment de l'enquête, cette bâtisse, probablement destinée à l'habitation collective, n'est pas terminée.

En juillet 2006, au moment de l'enquête, une quinzaine de personnes est impliquée d'une manière régulière dans le fonctionnement du lieu (et notamment dans l'association) et de nombreuses autres sont impliquées de manière ponctuelle lors de leur passage, allant de plusieurs jours à quelques semaines. Les personnes du groupe ayant mené les premiers travaux sur le lieu ont en grande majorité autour de 25 ans et viennent de finir (ou d'arrêter) leurs études et formations. Venant d'un réseau de connaissances et d'affinités politiques larges et de localités éloignées, certaines ont fait le choix de déménager dans les environs du lieu. Ils et elles ont été rejoint.e.s dans l'association par des personnes, plus âgées pour la plupart, habitant dans les villages proches.

L'Espace Autogéré de la Fonderie

L'Espace Autogéré de la Fonderie se trouve sur le terrain d'une ancienne fonderie, en périphérie d'une ville de 150 000 habitant.e.s au centre de la France, dans une zone industrielle entre abandon et restructuration urbaine. Le lieu, qui se compose d'une maison d'habitation, d'un hangar d'activités publiques, d'une salle de concert et d'une zone d'ateliers, a été occupé « sans droit ni titre » par un collectif en 1998. Une première convention sur l'utilisation des lieux a été signée en 2000 entre les occupant.e.s de *L'Espace Autogéré de la Fonderie* et la Mairie propriétaire. En mai 2007, un prolongement de convention jusqu'en 2011 a été signé, après un rapport de force créé par une mobilisation large.

Les lieux, qui ne se prêtaient ni à l'habitation ni à l'activité publique au départ, ont été aménagés grâce à l'organisation de chantiers collectifs d'auto-construction successifs.

En général, il y a entre cinq et dix habitant.e.s permanent.e.s qui gèrent une grande partie des activités publiques au sein du lieu, appuyé.e.s par des personnes « non- permanentes » participant d'une manière régulière ou ponctuelle à des projets.

En mars 2007, six personnes (cinq hommes et une femme entre 20 et 30 ans) y habitent d'une manière permanente, une vingtaine de personnes est impliquée d'une manière régulière en habitant

pas loin. Un nombre important et difficile à estimer d'individu est impliqué d'une manière ponctuelle sur des activités précises lors de passages de plusieurs jours sur le lieu.

L'accès à l'espace comme point de départ du projet autogestionnaire

Les conditions d'accès à des lieux pour y développer collectivement des activités sont variées : l'acquisition par le moyen de l'occupation illégale, du prêt ou de l'arrangement avec des propriétaires dans les exemples susmentionnés ou encore le don (ou le bail emphytéotique de 99 ans) si on prend l'exemple encore d'autres lieux en France. Le fait que l'accès à un lieu ne dépende pas d'un investissement d'argent est néanmoins une constante²⁷. Dans un système économique où la propriété privée est le modèle le plus répandu en ce qui concerne l'utilisation des espaces, l'accès à des lieux pour une utilisation collective et gratuite semble être une des motivations de départ de la mise en place des lieux autogérés. En tous cas, on peut constater que des lieux autogérés prennent souvent forme à l'occasion de telles opportunités : pouvoir accéder collectivement un lieu à moindre coût pour y développer des activités.

Le fait de disposer d'un espace physique apparaît alors comme essentiel pour la constitution d'une dynamique collective. L'accès à l'espace est à chaque fois la condition première pour que des personnes mettent ensemble leurs envies et énergies. L'espace matérialise en quelque sorte les motivations communes et leur permet de les transformer en projets puis réalisations communes. C'est ainsi que l'aménagement est une des premières activités permettant de mettre en place un fonctionnement collectif sur des bases de l'autogestion, d'intensifier les liens entre les personnes investies et d'y inclure des nouvelles personnes. C'est aussi pour cette raison que l'on ne peut envisager la notion d'espace sans considérer le groupe de personnes qui en fait un lieu spécifique. Ces observations font échos aux travaux de Andrea Membretti, pour qui l'existence d'un espace accessible et d'un groupe considérant ce lieu comme son lieu de rencontre et d'organisation, crée la base de tout lieu autogéré.

1.3.2 L'imbrication des « proximités » à l'intérieur et à l'extérieur

La notion de proximité couvre plusieurs aspects distincts : une densité dans les liens entre les personnes habitant le lieu ou y étant impliquées régulièrement, une proximité dans les valeurs et

²⁷ Il est vrai qu'il y a aussi des collectifs qui décident d'acheter collectivement (sous des formes de propriété collective) un lieu, souvent en réaction sur le fait que tout autre statut d'utilisation reste précaire et permet rarement de construire dans la durée.

motivations partagées par ces personnes et enfin l'implication dans un environnement social et politique local et plus large.

La densité des liens : le collectif

Une notion centrale pour décrire les lieux autogérés semble être celle du collectif. La construction de groupes humains fonctionnant et se projetant collectivement est au centre des travaux de Sue Ilcan²⁸. Menant des recherches au sein des « *social centers* » en Grande Bretagne, elle s'intéresse particulièrement au fait que ces liens se structurent autour de lieux physiques (en les dépassant largement dès qu'on passe du collectif au réseau). Pour décrire comment des individu.e.s se lient au sein d'un réseau ou d'un collectif, elle propose le terme « *social divine* »²⁹, ou, élaboré par Michael Maffesoli d'après les théories d'Emile Durkheim sur les communautés religieuses. Michael Maffesoli décrit « *social divine* » comme « *la force agrégée qui constitue la base de toute société ou association* »³⁰. Cette force est basée sur « *une matrice commune* » d'expérience, valeurs, buts et projets communs. Selon Michael Maffesoli, l'envie de faire partie d'un « *greater whole* »³¹, qui mène à participer à un collectif ne peut pas être expliquée avec des raisons purement rationnelles ou fonctionnelles³². Il n'est pas non plus nécessaire que la « *matrice commune* » soit très explicitement définie ; selon Sue Ilcan « *la sensation partagée est semblable au partage d'une expérience ou d'une motivation et se base sur des idéaux ou objectives peu explicités* ».³³ Du fait que l'expérience d'une existence sociale et les buts soient partagés, des liens « *d'interconnections et solidarité* »³⁴ peuvent se mettre en place.

J'ai donc cherché à cerner quelles expériences et motivations communes lient les personnes et les conduisent à s'impliquer au sein d'un lieu autogéré. Dans trois moments de forte activité collective, j'ai enquêté sur la situation professionnelle des personnes présentes et les motivations de leur présence.

Selon les moments (vacances ou non), le pourcentage de personnes sans activité salariée s'élevait

²⁸ ILCAN, Sue: *Networked communities. Social Centers and Activist Spaces in Contemporary Britain*, 2005, in *space and culture* vol.8 no.3 et *The Social Center Reader*

²⁹ *Social divine* : le lien social comme quelque chose de divin, c'est-à-dire de providentiel, qui ne s'explique ni ne se maîtrise tout à fait.

³⁰ ILCAN, Sue, op. cit., traduction de l'anglais : « *aggregated force which is at the base of any society or association* »

³¹ « *Greater whole* : un plus grand ensemble.

³² MAFFESOLI, Michael, 1996

³³ ILCAN, Sue, op. cit., traduit de l'anglais : « *the shared sentiment is akin to the shared experience, or shared goals, based on loosely defined ideals or objectives* »

³⁴ ILCAN, Sue, op. cit., traduit de l'anglais : « *of interconnectedness and solidarity* »

entre 40% et 90%³⁵ dans des groupes constitués de personnes entre 16 et 40 ans. Même si ces chiffres ne sont pas parlant d'un point de vue empirique par le fait qu'ils ont été élaborés à partir d'un nombre relativement petit de personnes, ils le sont néanmoins pour ce qu'ils disent sur les personnes présentes. On peut constater qu'elles partagent l'expérience d'une rupture avec la logique d'un travail salarié quotidien. En même temps, la plupart ont une implication régulière et forte au sein d'associations, de réseaux ou campagnes politiques et de lieux collectifs (infokiosques, locaux et lieux autogérés, fermes associatives...).

Les motivations générales de leur engagement au sein d'un lieu autogéré peuvent être résumées à l'objectif large et relativement flou d'un « vivre et travailler autrement », sans argent, sans hiérarchie, sans stress, sans discrimination, sans exploitation, sans détruire l'environnement.

Au lieu d'une intégration par le travail (selon André Gorz et Dominique Méda le mode dominant de l'intégration des sociétés occidentales actuelles³⁶), une intégration par des liens sociaux forts est recherchée, soit autour d'une localité précise (surtout en milieu rural) soit autour des affinités politiques partagées. Ces deux dimensions sont souvent présentes en parallèle. La création de liens de solidarité et d'entraide est une réponse à une société vécue comme trop individualiste, trop hiérarchisée et trop tournée vers l'argent. Un refus personnel de ces logiques se poursuit par une recherche de cadres plus collectifs pour expérimenter d'autres façons de fonctionner.

Cet engagement n'est pas seulement intéressant qu'à titre expérimental. Il l'est aussi pour les transformations concrètes et immédiates qu'il permet à une échelle individuelle et collective : les choix personnels mènent à la recherche de solutions collectives et la rencontre avec des expériences collectives orientent les choix personnels. Pour *Les Poissons Volants* par exemple, l'objectif formulé lors de la création de l'association était de constituer un lieu collectif et ouvert à une multitude de moments collectifs et culturels à but non lucratif. L'envie de permettre à des personnes (sans moyens financiers) de s'installer pendant plusieurs mois pour y réaliser des projets (culturels, artistiques ou sociaux) a motivé par la suite la construction d'une infrastructure permettant un accueil plus confortable et permanent. Cette envie peut être expliquée par le fait que les personnes impliquées dans l'association sont elles-mêmes à la recherche de tels espaces, partageant pour la plupart l'expérience de ne pas être investies d'une manière régulière dans un travail salarié.

³⁵ Pour les chiffres précis : Sur un chantier au *Fournil Bancal*, cinq personnes salariées, trois personnes en formation, neuf personnes sans activité salariée. Sur un chantier aux *Poissons Volants*, onze personnes salariées, trois personnes en formation, neuf personnes au chômage. Sur un chantier à *L'Espace Autogéré de la Fonderie*, aucune des douze personnes présentes n'exerce un travail salarié régulier.

³⁶ GORZ André, *Métamorphoses du travail*, éditions folio, 1988

MÉDA Dominique : *Le travail, une valeur en voie de disparition*, éditions Flammarion, 1995

Il reste à ajouter, comme le dit Sue Ilcan, que l'expérience commune de remise en question de certaines logiques est nourrie (autour d'un espace physique et concret) d'une manière permanente par le fait de réaliser des choses ensemble. Le partage de ces réalisations communes constitue un fond d'expériences commun et les gestes réguliers de coopération, de partage de responsabilité et de prise de décision créent le sentiment d'un lien. L'entretien durable de ce lien, de ce sentiment d'interconnexion et de solidarité, en fait pour finir une donnée objective.

Pour toutes ces raisons, la spécificité du « collectif » réside ici, non seulement dans la forme d'organisation qu'il constitue entre des personnes, mais aussi dans la charge affective importante que les personnes lui attribuent.

Le développement d'activités publiques pour consolider des liens, localement et plus largement

Dans le paragraphe cité en introduction de ce chapitre 1.3 sur la notion d'espace, Andrea Membretti souligne qu'au sein des lieux autogérés, « de l'espace et des services » sont offerts par les personnes actives, à des personnes « extérieures » sans que cette démarche relève d'une logique d'aide ou de vente. Au sein de ma propre recherche, j'ai pu retrouver cette idée d'activité publique, en partie développée dans l'idée de créer des liens de proximité et de solidarité avec un voisinage plus large et le tissu social local.

Les activités proposées aux *Poissons Volants* et au *Fournil Bancal* vont dans ce sens et sont assez comparables : des spectacles, des soirées contes et musiques, des ateliers artisanaux et stages de théâtre/danse, des séminaires ou d'autres moments de discussions et débats, ainsi que des séjours et d'autres moments d'animation pour enfants. La volonté commune qui sous-tend ces activités est de rendre plus vivant le milieu rural et d'intensifier les liens humains par une activité culturelle et des lieux de rencontre.

Dans *l'Espace Autogéré de la Fonderie*, les activités régulières et publiques consistent, à côté d'une programmation soutenue de concerts de musique indépendante, en l'animation d'un espace public dans lequel se trouvent un infokiosque, une zone de gratuité et un espace informatique et au sein duquel des collectifs organisent épisodiquement des moments de formation et d'échange de savoir. Y sont aussi organisées, des rencontres et conférences de collectifs ou réseaux politiques, pour des durées de plusieurs jours à plusieurs semaines, le lieu devenant aussi lieu d'hébergement et de vie collective pendant ces moments. Le projet général de la Fonderie est donc orienté à la fois vers l'accueil d'un public local régulier, provenant de toute l'agglomération, et vers celui de personnes provenant d'un réseau plus large, national et international, portées sur les mêmes pratiques

autogestionnaires, politiques et culturelles. Ces liens permettent autant de nourrir et de renouveler les collectifs qui font vivre ce lieu que de permettre sa défense, puisque dans ce cas précis, c'est un rapport de force avec la municipalité (diffusion d'information, manifestations, lettres de soutien, actions directes, etc.) qui assure sa pérennité.

Au-delà de la consolidation des liens, ou plutôt en s'appuyant sur ces liens, plusieurs personnes interviewées soulignent la dimension politique de l'expérimentation en elle-même : vouloir apprendre à fonctionner autrement pour « montrer qu'un autre monde est possible ». On peut parler d'un militantisme de l'exemplarité, d'un prosélytisme par l'exemple, qui consiste à prouver que ces pratiques et les idées qui les sous-tendent sont réalisables en les appliquant pour soi-même, et en visibilisant les modalités de leur mise en œuvre pour les rendre accessibles, discutables, diffusables. En plus d'inviter de nouvelles personnes à partager ces moments, leur exemplarité incite à reproduire l'expérience ailleurs, à se réapproprier les outils expérimentés. Ces nouvelles connexions font jouer, au-delà du renforcement d'un tissu social, la notion de réseau et de communauté aux affinités politiques et culturelles, distendues géographiquement, mais très denses du point de vue identitaire identitairement et affectivement.

1.3.3 « L'autonomie » matérielle et idéologique, par la libre disposition d'un espace de vie, d'action et d'expression

La recherche d'autonomie est, plus ou moins explicitement, une valeur et une motivation récurrente chez toutes les personnes que j'ai interviewées. Cette notion constitue, selon Andrea Membretti, un des principes fondateurs des lieux autogérés. Dans ma recherche, j'ai pu constater que l'autonomie visée dans le projet des trois lieux concerne deux niveaux : l'autonomie face aux pouvoirs politiques en place et l'autonomie face à l'économie du marché. L'autonomie est définie dans ce contexte comme une indépendance financière face aux subventions de l'Etat et des entreprises et, par là, comme une indépendance idéologique face aux intérêts de politicien.ne.s et entreprises (locaux), comme une liberté par le fait de ne pas devoir rendre compte des activités du lieu aux organismes. L'ensemble de ces libertés s'appuie fondamentalement sur le fait de disposer d'un espace où les exercer.

L'exercice de la gratuité : une économie de réduction des coûts et de générosité

Dans les trois lieux où j'ai mené ma recherche, la mise en place d'activités gratuites et non lucratives est un point de départ. A cela s'ajoute la volonté d'une indépendance financière qui passe par le refus des subventions et du sponsoring. L'ensemble de ces choix oriente les activités vers une réduction maximum des coûts, soit une sorte de « dés-économisation », ou du moins le passage à une économie moins marchande et moins monétaire. Ainsi, pour la gestion quotidienne des dépenses, plusieurs fonctionnements sont mis en place au sein des trois lieux. Le *Fournil Bancal*, en maintenant une activité artisanale, voit les salaires que permet cette activité en partie réinvestis dans les autres activités du lieu. Les *Poissons Volants* fonctionnent avec une participation financière volontaire et une adhésion pour les membres actifs de l'association qui est par la suite investie dans l'entretien du lieu. À *l'Espace Autogéré de la Fonderie*, les habitant.e.s versent une somme modique à l'association pour les frais courants d'entretien du lieu et une caisse à participation libre est proposée aux personnes de passage.

Globalement les budgets sont minimes et la logique globale reste avant tout la réduction des besoins d'argent. On pratique donc la « débrouille » par la récupération de matériaux, d'outils, d'aliments, de vêtements, etc., puis leur partage gratuit, ainsi que l'auto-apprentissage dans tous les domaines possibles pour « faire soi-même » plutôt que de payer (que ce soit en auto-construction, en maintenance informatique, ou en tout autre domaine de la vie). Cette démarche s'appuie sur le constat critique que le système de production industrielle produit non pas une société d'abondance mais une société de déchets que l'on peut recycler et prolonger gratuitement en même temps que l'on cherche à sa r approprier les moyens d'une production plus raisonnée.

La recherche de compétences et d'outils spécifiques est évidemment nécessaire, mais elle s'inscrit le plus souvent dans ce que l'on pourrait appeler une « économie de générosité » qui généralise la pratique du bénévolat. Ce fonctionnement s'appuie sur l'idée que l'on peut sortir de la relation d'échange direct et immédiat, de la relation du « donnant-donnant », où chaque service rendu exige rétribution immédiate, que ce soit sous forme monétaire, de service ou de troc d'objets. Partant de l'idée que les personnes et les collectifs impliqués constituent un milieu et un réseau solidaire, la pratique de la générosité suppose que ce qui est donné quelque part sera restitué ailleurs, de façon indirecte, par un autre don, sans qu'il soit nécessaire de quantifier et de comptabiliser ces dons.

Enfin, comme on a pu le voir plus haut, la stratégie privilégiée pour l'acquisition d'espace est l'accession gratuite ou à moindre coût à des lieux, afin que les enjeux économiques pesant sur les activités ne soient pas trop importants. C'est l'accès libre à ces espaces offrant gratuitement de nombreux services (logement, fourniture en matériels, etc.) qui permettra de s'extraire, au moins

partiellement, du travail salarié, et de trouver le temps et la disponibilité gratuite pour mettre en place tout ce qui est décrit plus haut.

Une autonomie matérielle pour une liberté idéologique

Un espace matériellement autonome des pouvoirs économiques et politiques est un espace où peut s'exercer, pour les personnes qui l'investissent, une grande liberté d'opinion et d'action. On retrouve cette orientation dans la tendance à refuser le lobbying auprès de ces pouvoirs (auxquels ils préfèrent ne rien demander). On la retrouve aussi dans la promotion de l'action directe et du rapport de force pour contester leur toute-puissance et revendiquer la légitimité de l'auto-détermination et de la réappropriation, condition de possibilité du projet autogestionnaire.

Dans la notion d'autonomie, l'idée d'une liberté de choix personnelle (face à un refus d'un travail salarié par exemple) rencontre une critique plus collective des normes de consommation et se constitue en culture d'un lieu. Souvent, la situation financière des personnes est marquée par une quasi-absence de fonds propres. La précarité personnelle est en partie contrebalancée par des stratégies collectives et surtout intégrée dans un autre système de références : celui d'une culture d'intégration sociale par la participation et non pas par le travail salarié et la consommation. Sur ces bases, peuvent se créer des liens de solidarité matérielle et affective forts.

Pour conclure, ces espaces constituent le support logistique à un rapport de force, en facilitant, en plus de la subsistance de nombreuses personnes, l'élaboration de pensées critiques, de stratégies d'action, la création d'outils de communication, tels que des sites Internet, des '*feuilles de choux*' locaux et l'organisation de manifestations publiques et de mobilisations. Un habitant de *l'Espace Autogéré de la Fonderie* synthétise ainsi les perspectives offertes par la stabilisation du lieu :

« Il semble que la situation de la Fonderie soit désormais un peu plus sûre que par le passé. A priori, pas de menaces d'expulsion à court terme. C'est pour nous l'occasion de développer une structure autogérée solide et durable. Nous pensons en effet qu'outre les actions offensives et les expériences plus éphémères (occupations, campement d'actions, contre-sommets, zone autonomes temporaires...), une des perspectives politiques est de pouvoir disposer d'espaces ouverts à l'implication d'un grand nombre de personnes et de collectifs, des possibilités concrètes d'échapper dès maintenant petit à petit au contrôle social et à la logique du "travaille, consomme, et meurs". »

Néanmoins, il faut considérer que le choix d'une autonomie amène de fait une précarité et une marginalité. Tout d'abord, ces lieux restent souvent éphémères car les statuts de don, prêt et

occupation ne s'inscrivent que rarement dans les temporalités de la propriété privée et ne gagnent que rarement au jeu du rapport de force. Ensuite, le refus de dialoguer avec les politiciens exclut souvent les lieux des circuits habituels de la communication publique locale. Enfin, les codes de contre-culture liés à la notion d'autonomie rendent ces expériences souvent trop « exotiques » et anecdotiques pour une réelle acceptation par des personnes issues d'autres contextes sociaux. L'étude de ces limites et de leur contradiction avec le projet d'un changement social large, devrait faire l'objet d'une étude à part entière, et ne sera pas au centre de mes questionnements dans le cadre de ce mémoire.

1.4 Les bases organisationnelles des lieux autogérés, au cœur d'un projet participatif

Les trois lieux sur lesquels j'ai mené ma recherche se réclament donc d'un fonctionnement autogestionnaire. Les prises de décision, le partage de responsabilités et de tâches ainsi que la communication doivent être organisés en évitant les hiérarchies entre les personnes et sans que les pouvoirs ne soient délégués. En reprenant les structures d'organisation de ces lieux et en revenant sur les dernières notions évoquées par Andrea Membretti³⁷, la « participation par l'autogestion » et « l'universalisme », je vais aborder, pour clore cette première partie, le lien qui m'intéresse entre l'autogestion et l'apprentissage : la dimension éminemment participative qui fait vivre tous ces lieux.

1.4.1 Les structures d'organisation, de communication et de prise de décision

Au *Fournil Bancal*, deux structures de l'organisation collective des activités et de prise de décision sont mises en place : une réunion hebdomadaire réunit les personnes habitant le lieu et y ayant des activités quotidiennes (salariées ou non). Les principales décisions sont prises au sein de cette réunion : celles concernant la cohabitation, la vie collective, l'organisation du travail au sein de l'entreprise et de l'activité agricole et les activités associatives à organiser ont lieu au sein de cette réunion. Pour l'organisation du quotidien, les décisions sont prises en réunion par consensus. Le statut juridique de la propriété du lieu contraint néanmoins les modes de prises de décisions collectives : de fait, une seule personne décide finalement des gros travaux et investissements, par son lien familial avec les propriétaires. À côté de cette réunion hebdomadaire, il y a une assemblée annuelle de l'association au sein de laquelle un nombre plus important de personnes impliquées dans le lieu discute des activités à mener. La préparation des activités associatives et donc publiques menées sur le lieu est cependant, au moment de l'observation, surtout prise en charge par les personnes vivant sur le lieu.

Aux *Poissons Volants*, les personnes impliquées dans les activités se réunissent une à deux fois par an (généralement une fois au début de saison d'ouverture et une fois pour la fermeture du lieu), avec les personnes présentes (beaucoup habitent loin et passent uniquement quelques semaines ou mois par an). Dans ces réunions, les activités des mois à venir sont planifiées. Pendant ces moments un

³⁷ MEMBRETTI, Andrea : op cit

« plan de permanences » sur le lieu est établi : pendant la période d'ouverture, un système de « passeuses »³⁸, est mis en place pour assurer l'accueil des nouvelles personnes. En même temps sont distribués les « postes de responsabilité » au sein de l'association, sachant que les décisions sont prises sur un principe de consensus avec les personnes présentes. Les tâches administratives restent minimales, ceci dû au fait que l'association fonctionne sans subventions. Il existe deux listes mail, une destinée à la communication interne aux personnes impliquées et une liste d'information pour les personnes intéressées.

À l'Espace Autogéré de la Fonderie, une structure associative couvre toutes les activités publiques organisées en dehors de la salle de concert. En pratique, l'organisation est portée par trois types différents de réunions : la réunion hebdomadaire des habitant.e.s, la réunion trimestrielle entre personnes permanentes et non permanentes (habitant de manière moins régulière) et des réunions publiques de programmation et d'activité. Une ou deux fois par an, une plus grande assemblée générale permet aux personnes de rencontrer l'association et de faire des nouvelles propositions. Deux listes mails servent comme un outil de communication supplémentaire : une liste de communication entre personnes permanentes et non-permanentes et une liste d'information pour toutes les personnes intéressées.

1.4.2 L'autogestion : un mode spécifique de participation

Selon Andrea Membretti, l'autogestion n'est pas seulement un principe de fonctionnement collectif mais surtout de participation spécifique, par la façon dont les personnes font partie du projet, sont incluses dans celui-ci. Il est rare qu'une personne reste une consommatrice passive des activités proposées dans un lieu parce qu'une participation plus active, la prise de responsabilité et d'initiative sont encouragées par des structures d'une relative accessibilité, telles que des réunions d'activités ou aussi des chantiers collectifs. Ces chantiers collectifs sont régulièrement mis en place sur les trois lieux de ma recherche et constituent l'un des moments les plus intenses d'implication de personnes extérieures. Ils s'inscrivent dans le quotidien des lieux comme des moments d'ouverture, avec l'objectif de créer un événement collectif mais aussi de réaliser un travail important dans l'aménagement du lieu. Pierpaolo Mudu décrit dans *Resisting and challenging neoliberalism: the development of italian social centres* cette combinaison bien particulière entre nécessité et création

³⁸ Poste tournant entre les personnes connaissant le lieu, mis en place pour assurer la transmission aux nouveaux.elles arrivant.e.s des informations nécessaires à la compréhension du fonctionnement du lieu.

de la manière suivante :

«L'agenda des centres sociaux est dominé par une tâche parfois intimidante : des propriétés publiques ou privées doivent être rénovées et améliorées en vue de les transformer dans des espaces ouverts pour un public général. Ces tâches sont entièrement prises en main par l'action collective et des modes coopératives de travail.»³⁹

Ces chantiers collectifs forment donc une sorte de « porte d'entrée » pour des personnes ayant envie de connaître le fonctionnement des lieux autogérés ou, pour ces derniers, aussi un « pignon sur rue » pour mettre en œuvre avec un nombre plus important de personnes un fonctionnement autogéré. Il me semble donc pertinent de m'arrêter sur le cas de ces chantiers collectifs pour parler d'un certain nombre de structures propres à l'organisation de l'autogestion. Des notes prises par les participant.e.s d'un chantier en mars 2007 à *L'Espace Autogéré de la Fonderie* permettent d'illustrer mes propos. Dans les trois lieux, les chantiers collectifs se structurent autour un cadre assez clair de réunion : généralement une réunion de début de chantier⁴⁰, une ou deux intermédiaires selon la longueur du chantier et une de la fin. À cela peuvent s'ajouter des réunions organisationnelles courtes quotidiennes pour planifier les travaux du jour ou la désignation de personnes référentes⁴¹ pour les différentes tâches. Cette structure transparente permet que des personnes puissent facilement accéder à des nouvelles responsabilités dans la suite du chantier⁴². En général, ces chantiers sont marqués par un niveau assez peu élevé d'expertise par rapport aux travaux à réaliser et donc par une approche souvent expérimentale, peu hiérarchisée et interactive⁴³. Par la mise en place d'une vie commune et l'accomplissement collectif d'une tâche, les moments de chantiers ont

³⁹ MUDU, Pierpaolo : *Resisting and challenging neoliberalism: the development of italian social centres*, traduction de l'anglais : « *Point number one on a social center's agenda is a daunting task: it must renovate and refurbish privately or publicly owned empty properties and turn them into public spaces open to the general public. For this task it relies exclusively on collective action, ie cooperative working modes* »

⁴⁰ « Réunion d'ouverture dans le jardin. Définition des objectifs du chantier, partage de nos attentes et envies, programmation du travail et des activités des dix jours qui viennent, organisation des tâches et du fonctionnement collectif... »

⁴¹ « Premier jour de chantier donc, il faut prendre les marques sur le chantier : outils dans l'atelier, ordre des choses... qui ne sait pas trop comment s'y prendre s'associe avec S qui semble avoir tout en tête : calculs, technique et organisation. »

⁴² « J'ai été le référent paille, après des gens ont pris le relais... »

⁴³ « Les tournées d'enduit s'enchaînent sans répit. Cependant, des désaccords techniques opposent L et C, notamment sur le taux d'humidité que doit avoir la gâchée. L préfère un enduit liquide comme de la pâte à crêpe tandis que C préfère un enduit plus gluant. Chacune procède selon la technique qu'elle connaît, ce qui se révèle être une bonne idée pour comparer les avantages et inconvénients de chaque mélange et pour montrer à ceux et celles qui n'ont jamais fait d'enduit qu'il y a plein de possibilité avec la chaux et que c'est expérimental. »

surtout aussi le caractère d'un événement social⁴⁴. Ils privilégient le sentiment de solidarité et d'interconnexion entre les personnes, impliquées depuis longtemps dans le lieu ou y passant du temps pour la première fois.

Ce type de fonctionnement rend possible la participation et l'implication des personnes sur d'autres bases que le contrat de travail et donne aux activités des lieux autogérés une dimension d'intégration sociale, comme Pierpaolo Mudu l'a démontré pour ce type de travaux coopératifs au sein des 'centri sociali' en Italie :

« Ces formes de travail ne suivent pas les réglementations de contrats de travail habituels et agissent ainsi à l'encontre des processus de marginalisation et d'exclusion »⁴⁵

1.4.3 Les lieux autogérés comme projets participatifs : des lieux d'apprentissage

Apprendre pour délibérer, décider et faire « en connaissance de cause »

Pour résumer quelques points dégagés plus haut, les motivations des personnes interviewées pour s'investir dans des lieux autogérés peuvent être listées de la façon suivante : la recherche de liens sociaux forts hors du travail salarié ; la recherche de formes d'apprentissages hors des circuits des formations classiques ; la recherche d'un espace pour expérimenter d'autres façons de vivre et de produire pour gagner en autonomie idéologique et matérielle ; la volonté d'en faire une proposition exemplaire à partager (« exemplaire » au sens où elle constitue un simple exemple et non au sens où elle serait parfaite).

Les personnes qui portent ces objectifs et participent à l'autogestion de ces lieux, qu'elles y vivent, qu'elles y aient des activités ou qu'elles en proposent à d'autres, sont plus ou moins expérimentées mais sont toujours des non-professionnelles. De ce simple constat découle la nécessité d'acquérir et de transmettre un savoir et des techniques complexes, à tous moments, sur différents niveaux. Cornélius Castoriadis explique ce besoin de la manière suivante :

« Décider, c'est décider en connaissance de cause. [...] Cela signifie que ceux qui décident doivent disposer de toutes les informations pertinentes. Mais aussi, qu'ils

⁴⁴ « C'est aussi le grand jour : premier mur monté sur la structure. Moment très fort pendant lequel les flashes de la presse interne nous projettent dans une lumière spectaculaire. Tout le monde reste prosterné devant ce mur magnifique qui se dresse au beau milieu du hangar. »

⁴⁵ MUDU, Pierpaolo: *Resisting and challenging neoliberalism: the development of italian social centers*, 2004, in *Antipode* et *The Social Center Reader*, traduit de l'anglais: « [This working modes.] do not come under the provisions governing regular employment contracts and can thus be used to combat marginalization and exclusion processes. » traduire

puissent définir eux-mêmes des critères à partir desquels ils décident. Et pour ce faire, qu'ils disposent d'une formation de plus en plus large. »⁴⁶

L'ensemble des personnes interviewées met cet apprentissage au cœur de leur implication, comme en témoignent les deux exemples ci-dessous :

E : « Oui, bien sur, j'ai l'impression d'apprendre des choses. C'est le principal intérêt. Je pense au niveau technique et compétences pratiques, bien sur, [...] Et après, au niveau justement plus...comportemental. »

B : « Moi, je fais des chantiers pour apprendre à faire des choses. Avant, j'étais étudiant, paumé, maintenant je fais des choses et je me sens bien. »

Dans une configuration où tout le monde est apprenant et où personne n'est experte, l'entrée dans ces lieux se fait tout à la fois par l'implication concrète et par l'apprentissage du maniement des outils intellectuels et pratiques nécessaires à cette implication. Ce processus permet un glissement relativement facile et rapide, du statut de participant.e à celui de responsable. Ainsi, au *Fournil Bancal*, depuis deux ans maintenant, l'activité artisanale de la fabrication de pain a été transférée du secteur économique au secteur associatif, avec de nombreux.ses client.e.s qui sont devenu.e.s adhérent.e.s à l'association prenant en charge une fournée collective par semaine. De même, les collectifs qui occupent et font vivre *l'Espace Autogéré de la Fonderie* ont été perpétuellement alimentés grâce aux rencontres occasionnées par les ouvertures au public : de très nombreuses personnes d'abord introduites en tant que public se sont par la suite activement investies dans le lieu.

La difficulté d'une approche universaliste et égalitariste

Mais ne faut-il pas regarder plus précisément encore les conditions d'une participation par l'autogestion ? Pour travailler cette question Andrea Membretti relève l'existence d'un présupposé « universaliste », en faisant allusion à cette catégorie philosophique qui part d'un constat d'égalité entre les personnes. Comme on a pu le voir dans les paragraphes précédents, la participation dans les lieux autogérés passe par des structures de fonctionnement (les réunions d'organisation où les décisions sont prises après discussions et échanges d'arguments) et par une prise progressive de responsabilité et d'initiative. Toute personne est en principe considérée comme assez compétente, capable et responsable pour passer ce premier pas et rentrer dans un processus participatif qui est aussi un processus d'apprentissage. Andrea Membretti écrit à ce sujet sur un lieu autogéré étudié :

⁴⁶ CASTORIADIS, Cornélius : op cit

« Le groupe adhère au principe de l'autogestion basé sur le pouvoir de prise de décision de l'assemblée générale de tous les membres et sur l'absence de hiérarchie interne, mais aussi sur le fait de donner de la valeur à l'autonomie individuelle et à la liberté de chaque personne. Les valeurs politiques sont l'expression d'un engagement universaliste qui vise à agrandir concrètement les droits sociaux, spécialement le droit individuel à l'autodétermination avec le respect des besoins de chaque personne. »⁴⁷

Cette approche nous rappelle les conditions de participation au projet autogestionnaire tels que Daniel Mothé nous les présentait au début de ce mémoire : la « rationalité égalitariste ». Il pose le postulat de la capacité de chacun.e à dialoguer sur un pied d'égalité pour déterminer rationnellement les choix qui seront les meilleurs pour tou.te.s, ainsi que leur disponibilité (aussi bien géographique que temporelle) afin qu'ils et elles puissent participer aux assemblées où se développe ce dialogue⁴⁸.

Dans mes observations participantes, j'ai constaté que si l'on peut postuler l'égalité et l'universalisme en principe, on ne peut ignorer les écarts qui existent en pratique entre les personnes. On peut, en vrac, citer des différences dans l'ancienneté de leur d'implication, leur expérience et leur aisance dans le fonctionnement du lieu et leurs compétences acquises ou encore les contraintes extérieures qui conditionnent leurs disponibilités. Les hiérarchies, aussi bien formelles qu'informelles, jouent sans cesse de ces différences et font par exemple qu'une personne qui n'a pas l'habitude de faire des réunions et d'exprimer ses arguments devant les autres dans des propos clairs, peut facilement se voir écartée des débats si l'entourage ne porte pas d'attention spécifique à la situation. Peut-on reprocher une trop grande abstraction à cette approche universaliste ?

La discussion de ce point de vue se fera dans la partie suivante, qui s'attachera à cerner la façon dont les espaces autogérés envisagent l'émancipation par l'apprentissage.

⁴⁷ MEMBRETTI, Andrea: op. cit., traduit de l'anglais : « *The group adhered to the principle of self-organization/self-administration, which was based on the decision-making power of the assembly of all members and the absence of internal hierarchies, but also on valuing the individual autonomy and freedom of each person. They [the political values] are the expression of a universalist engagement that aims to concretely expand social rights, especially the individual's right of self-determination with respect to satisfying one's own need.* »

Le terme « self-organization » dans des textes anglophones transpose généralement l'idée contenue dans le terme italien de « autogestione » qui, dans son utilisation historique et actuelle est beaucoup plus proche du terme français 'autogestion'.

⁴⁸ MOTHÉ, Daniel: op cit

1.5 Les lieux autogérés comme terrain d'apprentissage

Cette première partie me permet de resserrer mon sujet et mon terrain de recherche de trois façons : D'abord, en considérant le caractère éminemment participatif des lieux autogérés et donc du projet d'apprentissage qu'ils portent, ensuite en redéfinissant ce dernier comme celui de « l'auto-apprentissage », enfin en m'attachant aux moments très particuliers que constituent les chantiers collectifs. Je terminerai cette partie sur la question de l'émancipation par l'auto-apprentissage qui fera l'objet d'un approfondissement théorique dans la deuxième partie de ce mémoire.

Les lieux autogérés en tant que projets participatifs

Cette première approche des apprentissages dans les lieux autogérés me permet d'établir des relations croisées entre plusieurs besoins :

- des besoins collectifs, c'est-à-dire de la part des lieux ou des collectifs, de trouver des personnes qui participent à leurs activités pour apporter leurs énergies et leur savoir spécifique, à la vie, la construction et la défense du lieu,
- des besoins individuels de rencontre et d'expérimentation dans des stratégies d'exploration personnelles, qui conduisent ces personnes à rechercher des lieux réunissant les conditions d'un tel apprentissage,
- des besoins individuels d'acquisition de savoir pour pouvoir accéder à ces lieux, y participer et éventuellement s'y faire une place durable.

Ainsi s'articule la dimension forcément participative des espaces autogérés, puisque les lieux ont autant besoin de personnes désireuses d'apprentissages, que les personnes voulant contribuer à ces lieux ont besoin de ces apprentissages pour y avoir durablement accès. En livrant ici sa dimension participative, le projet autogestionnaire explicite les termes d'un « agir collectif » qui passe par l'auto-apprentissage, autant comme culture de vie que comme culture d'action. Reste encore à déterminer si ces aspirations se réalisent dans la pratique.

Les lieux autogérés, espace d'auto-apprentissage

Comme je l'ai exposé plus haut, la configuration où tout le monde est apprenant et où personne n'est expert, permet un passage assez facile, du statut de public à celui de participant.e et de responsable. Dans ce cadre où il n'y a pas de distinction forte entre ceux qui veulent acquérir un savoir et ceux

qui peuvent le transmettre, il faudrait parler « d'auto-apprentissage » plutôt que d'apprentissage, non pas dans le sens où celui-ci se ferait toujours seul, mais dans la mesure où il demande à chacun.e d'être également actif et responsable. L'auto-apprentissage serait cette démarche qui consiste à apprendre par soi-même, seul ou à plusieurs, en se créant ses propres cadres, ses propres outils. Finalement c'est cet « apprendre à apprendre » qui constitue la condition de participation au cadre autogéré et que je voudrais maintenant explorer plus à fond.

Les chantiers collectifs : un terrain à privilégier

Dans mes recherches préliminaires, les chantiers collectifs me sont apparus à plusieurs reprises comme des espaces-temps dans lesquels les échanges de savoir étaient thématiques en tant que tels, portés de façon très volontariste, au point de constituer une « culture enthousiaste de l'échange de savoir ». Bien que les apprentissages s'effectuent dans tous les moments et tous les recoins des espaces autogérés, j'ai décidé de resserrer mon enquête sur ces temps particuliers de chantiers où les paroles sur ce sujet sont plus faciles et plus approfondies. J'ai donc surtout retenu les entretiens et les observations réalisés dans ce cadre, sans que les activités propres aux chantiers soient au centre de mes préoccupations, mais seulement pour faciliter, dans les récits d'expérience, la thématisation des multiples moments d'apprentissage.

L'auto-apprentissage en espace autogéré : une voie d'émancipation ?

Il s'agit de plonger maintenant plus profondément dans les mécanismes de l'auto-apprentissage en espace autogéré. Les questions soulevées à la fin cette première partie, c'est-à-dire l'usage des conceptions universalistes et de la rationalité égalitariste pour aborder ces processus, méritent d'être retravaillées. Cela permettra de cerner comment les espaces autogérés envisagent l'émancipation par l'auto-apprentissage. Ces apprentissages portent-ils réellement une promesse d'émancipation ? Pour qui ? Et relèvent-ils ce pari avec succès ?

A cette étape de rédaction de mon travail, et avant de me plonger plus avant dans le matériau empirique et l'épreuve de son analyse, j'éprouve le besoin d'explicitier les motivations de ma démarche sur un autre plan que celui de la démonstration strictement abstraite. Un de mes entretiens préliminaires a joué un rôle déterminant, en me confrontant à ce que j'appellerai plus tard le témoignage d'une « *oppression spécifique* ». La personne faisait le constat de ne pas parvenir à s'exprimer verbalement devant les autres, ne voyait aucune de ses contributions valorisée, n'arrivait pas à identifier ce qu'elle savait faire et ne comprenait pas pourquoi. Elle problématisait cependant

le fait d'être une femme dans un collectif composé d'hommes et soulignait également qu'elle n'avait pas fait d'études.

Cette parole m'a fortement marquée et m'a décidée à orienter ma problématique autour de cette dimension précise de l'émancipation avant explorer des écrits théoriques sur le sujet.

La problématique, tenant compte des interactions complexes au sein desquelles les auto-apprentissages s'inscrivent, est la suivante : alors que la culture des lieux autogérés semble rendre possible la participation au même titre de toutes et tous par la possibilité d'apprentissage, on peut constater que des femmes expriment des expériences difficiles. De quelles expériences s'agit-il ? Quelles en sont les raisons ? Comment les structures et les positions sociales interagissent-elles ?

Comme réponses provisoires j'ai retenu deux hypothèses de recherche qui font le pari d'analyser les positions sociales potentiellement dominées, sans perdre de vue l'éventuelle possibilité d'apprentissages émancipateurs dans un cadre social précis :

1/ Les difficultés que les femmes rencontrent sont liées, comme dans des parcours plus institutionnalisés, aux conditions de départ : l'origine sociale, les diplômes obtenus auparavant ainsi que l'expérience des rapports sociaux des sexes.

2/ Le cadre des lieux autogérés permet néanmoins à des femmes d'accéder à des apprentissages qui peuvent s'inscrire dans une perspective émancipatrice au sein de leur vie.

L'exploration de ces interrogations permettra d'approcher la question plus générale de savoir comment les apprentissages en lieux autogérés peuvent ou non être offrir des perspectives émancipatrices.

Pour comprendre la relation entre émancipation et apprentissage, je voudrais donc, dans la partie suivante, prendre de la distance par rapport à mon terrain, en envisageant la question des inégalités sociales et des rapports de domination, et plus précisément la façon dont elle s'exprime dans l'auto-apprentissage. Cet approfondissement me permettra ensuite d'affiner encore l'approche de mon terrain, tant d'un point de vue théorique que méthodologique.

II Auto-apprentissage : l'expérience comme pratique transformatrice

Dans la première partie, il a été question du lien entre autogestion et apprentissage en s'attachant à une démarche d'observation participante qui a donné lieu à des descriptions et des analyses. Dans un deuxième temps, je propose une approche théorique des processus d'auto-apprentissage et de la promesse d'émancipation qu'ils sous-tendent. Dans cette optique, je vais donc m'intéresser plus précisément à la place de la personne, du sujet, au sein de ces processus.

À partir de théories venant des champs de la pédagogie pour adultes, de la sociologie et de la philosophie, le défi reste de croiser – dans un horizon de recherche-action dans le domaine de l'éducation populaire – une approche humaniste de la transformation, partant d'un constat d'égalité entre les personnes, avec une théorie de la subjectivité à partir des positions sociales dominées. Dans cette optique, je prêterai attention à la notion « *d'expérience* » et à la question de sa validation, notamment par l'usage du langage. Mes réflexions se porteront progressivement sur deux questions : Quel rôle joue la position sociale et notamment la construction sociale des genres dans l'auto-apprentissage ? Et : dans quelle mesure l'auto-apprentissage peut-il être émancipateur par rapport à cela ? Après une approche des mécanismes de l'autoformation s'appuyant sur les travaux d'Hélène Bézille, j'aborderai successivement, avec l'aide de Jack Mezirow les pensées de Jürgen Habermas, et avec celle de Charlotte Nordmann les écrits de Pierre Bourdieu, ainsi que ceux de plusieurs théoriciennes féministes telles que Nicole-Claude Mathieu, Christine Delphy ou Chris Weedon.

Les conditions et les possibilités d'apprentissage au sein des lieux autogérés seront ainsi problématisées par étapes. Je tacherai d'abord d'exposer les spécificités des dynamiques d'auto-apprentissage et d'en détailler différents types [2.1]. Je prendrais ensuite en compte l'existence de positions sociales différentes, et plus spécifiquement à travers les constructions sociales des genres, en interrogeant la possibilité d'émancipation à travers l'auto-détermination [2.2]. L'examen de la notion « *d'expérience* » ainsi que l'explicitation de la méthode, permettront d'affiner la grille

d'analyse de ma recherche [2.3].

2.1 Distance critique et agir communicationnel : la force transformatrice de l'expérience

Dans une démarche de formation qui consiste à apprendre par soi-même, seul ou à plusieurs, en créant ses propres cadres et ses propres outils, l'expérience s'impose comme le cœur même du dispositif. Un bref retour historique sur l'apprentissage « *hors-école* » permettra d'explicitier ce constat, avant de l'explorer plus en détail grâce à la théorie de « *l'agir communicationnel* » développée par Jürgen Habermas⁴⁹, notamment dans sa dimension émancipatrice.

2.1.1 L'expérience, cadre et objet de l'auto-apprentissage

Aperçu historique de l'apprentissage hors école

Selon Hélène Bézille⁵⁰, les termes d'autodidaxie, d'autoformation, et d'auto-apprentissage servent alternativement à définir les apprentissages hors école (l'école étant considérée comme « *l'agent exclusif et mandaté de transmissions de savoir* »⁵¹) qui se développent :

« *dans un mouvement de balancier entre ces périodes de radicalisation de la critique de l'institution scolaire, et ces moments plus pacifiés où le débat porte sur le processus d'apprentissage à promouvoir au sein de l'école ou au-dehors* »⁵².

Si des pratiques d'autodidaxie ont été assez répandues dans des familles bourgeoises au début du XX^{ème} siècle, c'est surtout l'essor du mouvement associatif après la deuxième guerre mondiale qui contribua au développement de dispositifs d'aide à l'autodidaxie⁵³. A ce moment là, le mouvement « *Peuple et Culture* » propose la méthode de « *l'entraînement mental* »⁵⁴. Cette démarche est définie comme une « *stratégie socio-affective d'autonomisation de la pensée* » porteuse d'une « *éthique socio-pédagogique* » qui doit permettre au sujet en formation l'acquisition d'une « *vigilance quotidienne à l'égard des pièges que constituent les sentiments, les idéologies, qui véhiculent bien des formes de la reproduction sociale* ».

⁴⁹ HABERMAS, Jürgen : *Théorie de l'agir communicationnel*, éditions Fayard, 1987.

⁵⁰ BÉZILLE Hélène est chercheuse à l'université de Rouen en pédagogie comparée.

⁵¹ BÉZILLE, Hélène : *Autoformation*, dans : GROUX, Dominique/ PÉREZ, Soledad : *Dictionnaire d'éducation comparée*, L'Harmattan, 2003.

⁵² BÉZILLE, Hélène : *Critique et autoformation : quelques repères historiques*, dans : *Pratiques de Formation (Paris 8)* n°43 mars 2002.

⁵³ Ibidem.

⁵⁴ DUMAZEDIER, Joffre 1994.

Dans les années 1960, période où la critique des institutions en général et de l'école en particulier se radicalise, l'idée d'un apprentissage, « *expérientiel* » (c'est-à-dire lié à l'expérience) et « *informel* », surgit comme projet politique aspirant la libération et l'émancipation. Dans son livre *Une société sans école*, Ivan Illich développe l'idée d'un apprentissage centré sur l'expérience et souligne la diversité des situations de la vie quotidienne porteuses de cette possibilité :

*« Ce qui est formateur : l'amitié ou l'amour, les programmes de télévision, les lectures, l'exemple des égaux, une rencontre fortuite, ou encore quelques expériences personnelles, par ce véritable rite d'initiation pour faire partie d'une bande de jeunes, celui de la vie dans un hôpital, dans une salle de rédaction d'un journal, dans un atelier ou un bureau. »*⁵⁵

Ivan Illich cherche surtout à mettre en valeur des espaces de formation qui permettront, plus que l'école, des apprentissages centrés sur les besoins et les priorités de la personne, tout en soulignant l'importance de structures mettant à disposition les ressources nécessaires à un auto-apprentissage sans contrainte. Son approche, tournée sur l'expérience en soit, ne permet néanmoins pas de poser la question de la validation et de la légitimation de celle-ci par les autres.

Dans le contexte d'une croissance économique forte, une dynamique parallèle à cette idée d'auto-apprentissage émancipateur vise à intégrer des formes d'apprentissage diverses dans l'idée d'une éducation permanente au service de la personne et de sa carrière professionnelle. On parle surtout ici d'autoformation, terme utilisé pour des pratiques très diverses, allant des dynamiques associatives et collectives d'échanges de savoir jusqu'aux stages obligatoires de recherche d'emploi. Gaston Pineau⁵⁶ est l'auteur dont le nom est certainement le plus lié à l'autoformation. Il la définit comme un processus continu par lequel la personne se donne sa propre forme et qui contient trois niveaux:

⁵⁵ ILLICH, Ivan : *Une société sans école*, Seuil, 1971

⁵⁶ PINEAU, Gaston : *Éducation ou aliénation permanente : repères mythiques et politiques*, Paris, Dunod, 1977

« La formation par soi-même, qui convoque la capacité de la personne à prendre son expérience comme objet de réflexion ; la formation avec les autres, au fil de l'action et dans les échanges de la vie ordinaire (milieu professionnel, familial, associatif) ; la formation par les autres qui fait référence à la formation classique, orientée vers un objectif diplômant. »⁵⁷.

La distinction entre le niveau du sujet et son expérience, le niveau de l'interaction avec les autres et le niveau de la formation par les autres ont été depuis pris comme point de départ de la plupart des recherches sur l'autoformation. Il reste à mentionner que les « *apprentissages informels* » sont aussi, dans le cadre de l'agenda 21, au centre des préoccupations des grands organismes internationaux s'occupant de la formation pour adulte.

Comme je l'ai déjà exposé plus haut, pour parler des apprentissages que j'ai pu rencontrer au sein des lieux autogérés, il me semble approprié d'opter pour le terme « *d'auto-apprentissage* ». Bien que celui d'autoformation soit plus couramment utilisé dans les publications récentes, celui d'auto-apprentissage me paraît plus proche du projet autogestionnaire, du fait de l'insistance sur la démarche volontariste des personnes apprenantes et de leur investissement dans un cadre collectif. Dans tous les cas, c'est l'expérience qui est mise en avant, tout autant comme cadre et comme objet de réflexion.

La nécessité d'une distance critique face à l'expérience

La mise en valeur du processus de formation du sujet comme thème à part entière au sein des dynamiques portant sur l'autodidaxie, l'autoformation ou l'auto-apprentissage a permis d'en décomposer les mécanismes. Hélène Bézille en soulève quatre :

- la dimension autonomisante du processus formatif, qui vise la prise de pouvoir de la personne sur sa formation, et engage le point de vue réflexif et critique de la personne sur ses expériences ;
- la conjugaison entre acquisition de savoir et transformation de soi ;
- l'articulation entre dimension individuelle et collective du processus de formation ;
- l'ancrage du processus auto-formatif dans nos pratiques quotidiennes, dans notre vie de tous les « jours, dans nos expériences sociales ordinaires aussi bien que dans les situations qui sortent

⁵⁷ Voir aussi BÉZILLE, Hélène : *Critique...* op. cit. Cette réflexion s'appuie sur des éléments issus des travaux du GRAF Site : <http://multimania.com/autograp/>

de l'ordinaire.⁵⁸

Cette conception de l'apprentissage paraît là aussi doublement centrée sur l'expérience : elle la prend comme point de départ et elle cherche à établir vis-à-vis d'elle une distance réflexive permettant un regard critique. Cette exigence engage une confrontation théorie/pratique, une dynamique de réflexion et de mise en sens de l'expérience et une démarche d'analyse de l'action. Avec la mise en œuvre de cette distance critique, l'expérience ne se contente plus de constituer un vécu brut, mais devient le cadre et le contenu d'un apprentissage.

En insistant sur la centralité de la prise de distance critique face à l'expérience, Hélène Bézille souligne qu'un de ses enjeux importants est l'acquisition d'une démarche réflexive. Elle s'inscrit encore dans cette « *éthique socio-pédagogique* » problématisant la reproduction des positions sociales dans les processus de formation. Un travail sur les représentations des apprenant.e.s est donc estimé nécessaire pour permettre une « *autonomisation de la pensée* » et une vigilance quotidienne des évidences⁵⁹.

2.1.2 L'expérience ou la négociation des termes de la réalité

Jürgen Habermas⁶⁰ propose trois catégories d'apprentissages qui structurent le rapport à l'expérience : les apprentissages techniques, communicationnels et réflexifs. Ces trois dimensions permettent à chacun.e de maîtriser ses rapports à l'environnement, à autrui et au pouvoir. L'apprentissage technique ou instrumental qui vise la maîtrise du monde par l'agir instrumental. L'apprentissage communicationnel ou pratique vise la maîtrise du dialogue rationnel pour pouvoir participer au consensus et à l'intersubjectivité. Et pour finir, ce qu'il appelle l'apprentissage émancipateur ou réflexif, vise l'aptitude à la réflexion et à la réflexivité critique.

L'expérience, terrain de validation des apprentissages par la négociation

Si l'apprentissage instrumental est défini par la tâche à accomplir, l'apprentissage communicationnel oblige l'apprenant.e à négocier son chemin à travers une série de rencontres sociales en utilisant le

⁵⁸ ILLICH, Ivan : *Une société sans école*, Seuil, 1971.

⁵⁹ DUMAZEDIER, Joffre : op cit.

⁶⁰ HABERMAS, Jürgen : op cit.

Jürgen Habermas, théoricien critique de la connaissance et de la rationalité dans la communication, inclue l'explication des processus d'apprentissage dans un projet théorique d'inspiration humaniste plus large : l'apprentissage fait parti des trois dimensions du concept de l'agir communicationnel, à coté de celle du monde vécu ('Lebenswelt') et celle de l'interaction sociale.

langage et le geste ainsi qu'en anticipant les réactions des autres.⁶¹ Dans son livre *Penser son expérience. Développer l'autoformation*⁶² Jack Mezirow s'appuie sur le concept de l'agir communicationnel de Jürgen Habermas et s'attache au troisième aspect, l'apprentissage émancipateur, dont il rappelle qu'il :

*« vise à nous libérer des forces d'origine linguistique, épistémique, institutionnelle et environnementale qui réduisent nos possibilités d'options et font que la maîtrise de nos vies nous échappe en partie. Nous réalisons cette émancipation en passant au crible nos propres présomptions. »*⁶³

Pour cerner la dimension émancipatrice de l'apprentissage, dans le double souci du développement personnel et de l'action social, Jack Mezirow écrit encore :

*« L'apprentissage émancipateur est souvent transformateur en ce sens qu'il présente à l'apprenant une manière alternative d'interpréter les sentiments et les modèles de comportement. »*⁶⁴

Le dialogue et la réflexivité critique permettent en somme aux personnes de revenir aux bases de leurs jugements, sur eux-mêmes et sur autrui. La réflexion critique est elle-même un produit des apprentissages instrumentaux et communicationnels, et scelle l'interaction des trois types d'apprentissages définis par Jürgen Habermas. Dans cette approche, il part du constat qu'il n'y a pas de réalité objective mais que les sujets négocient à partir de leurs expériences sur une réalité sociale partagée. C'est ainsi que s'explique la place centrale de la communication au sein de cette théorie. Celle-ci permet d'établir un accord sur une expérience commune et de soumettre la validité d'une assertion à l'épreuve du raisonnement par le moyen de l'argumentation. En d'autres termes, l'interprétation des expériences personnelles fait l'objet de négociations collectives, qui visent à en faire des expériences suffisamment communes, pour que toutes les personnes engagées dans ce dialogue puissent s'accorder sur les termes de la validation du savoir acquis en leur sein. Cette conception permet de penser les processus de validation de l'expérience indépendamment des institutions classiques, par la négociation de ses critères sur le terrain même de cette expérience.

⁶¹ MEZIROW, Jack, *Penser son expérience. Développer l'autoformation*, Chronique Sociale, 2001

⁶² MEZIROW, Jack : op. cit., p.97

⁶³ ibidem, p.115.

⁶⁴ ibidem, p.105.

La négociation, un dialogue rationnel

La capacité des personnes de participer à cette négociation est définie comme la « *rationalité dans la communication* » ou la « *compétence communicationnelle* ». On aborde ici une théorie de l'agir social qui donne une place centrale à la langue comme système logique de l'argumentation rationnelle. L'expérience profondément subjective doit être communiquée aux autres, qui la valident aussi par la voie de la langue. Jürgen Habermas souligne l'importance de cette validation : « *Nous donnons du sens à notre expérience surtout en prenant part au dialogue avec autrui.* »⁶⁵ Les dialogues s'inscrivent dans un espace social structuré par des « *communautés de dialogue* » dont les membres partagent les mêmes perspectives de sens concernant les contextes et le sens des mots. Ils sont l'instance de validation et jugent, à partir du dialogue et de l'argumentation si une idée exprimée est retenue comme juste ou valide⁶⁶.

Jürgen Habermas développe ainsi, avec la théorie de l'agir communicationnel, une théorie sociale se fondant sur une idée des conditions idéales et propices à une participation libre et entière au dialogue réflexif de tous les êtres humains. Il écrit :

« *L'agir communicationnel est régi par des normes consensuelles contraignantes qui engagent et définissent des attentes de comportements réciproques et nécessitent d'être comprises et reconnues par un minimum de deux participants. [...] La validité des normes sociales trouve ses fondements dans l'intersubjectivité de la compréhension mutuelle des intentions et sa garantie, dans la reconnaissance générale des obligations.* »⁶⁷

Il considère qu'une « *intersubjectivité de la compréhension mutuelle* » est la base d'un consensus sur les normes sociales. Sa théorie sociale s'inscrit ainsi dans le projet humaniste d'une éthique universelle qui implique un ensemble de valeurs politiques et sociales fondées sur une communication humaine considérée comme potentiellement égalitaire.

On retrouve ici encore les notions d'universalisme et d'égalitarisme défendues dans la première partie de ce mémoire avec Andrea Membretti et Daniel Mothé.

Comme le système de Jürgen Habermas fournit à la théorie transformiste de l'apprentissage de Jack Mezirow son contexte de théorie sociale, celui-ci développe également ses perspectives d'émancipation sur la base d'un universalisme théorique qui prend le constat de l'égalité des personnes comme point de départ nécessaire pour une interaction égalitaire.

⁶⁵ Cité à partir de MEZIROW, Jack, op. cit. p.77.

⁶⁶ Ibidem, p.81.

⁶⁷ HABERMAS, Jürgen: *Connaissance et intérêt humain*, 1971, p.92.

Le point aveugle du présupposé universaliste

Jack Mezirow précise cependant :

*« Un véritable éveil de la conscience dans un groupe implique la reconnaissance de l'oppression, la réflexion critique sur l'expérience personnelle, la légitimation du savoir individuel, l'homogénéité du groupe et l'égalité entre ses membres, la réflexion sur les mécanismes du pouvoir. »*⁶⁸

Il inscrit ainsi l'apprentissage émancipateur dans un contexte collectif qui est en soit politisé, dans la mesure où il prescrit une attitude critique vis-à-vis des conditions existantes et, parmi elles, de l'expérience de « *l'oppression* » et des « *mécanismes de pouvoir* ». En nommant la « *légitimité du savoir individuel* », il insiste également sur la singularité des individu.e.s face au groupe. Pourtant, dans le même temps, il souligne l'homogénéité de ce groupe et l'égalité entre ses membres. Il me semble que se situe là le point aveugle de cette théorie de l'émancipation. En partant de l'idée qu'il s'agit de se mettre d'accord sur une réalité, par un dialogue rationnel, qui présuppose ce point-de-vue universaliste, ces auteurs ne problématisent pas le fait que :

1/ les expériences peuvent rester divergentes après discussion,
2/ que tou.te.s ne sont pas égaux et égales dans la discussion et, en conséquence, que les consensus trouvés ne sont pas seulement les fruits d'une rationalité égalitaire, mais aussi ceux de rapports de pouvoir.

C'est donc la dimension idéelle et abstraite de l'approche universaliste qui me semble problématique. Il apparaît primordial de contextualiser le dialogue rationnel, les apprentissages et leur validation, et de questionner les facteurs qui rendent les personnes plus ou moins disposées à l'accès à l'apprentissage, à la participation au dialogue rationnel et donc à la validation de leur expérience. Pour cela, si on ne veut pas rester au stade d'une simple description des conditions idéales, il est nécessaire de problématiser les rapports de force au sein de la communication.

⁶⁸ MEZIROW, Jack: op cit.

2.2 Rapports de domination et perspectives de lutte

La question d'une possible participation et donc d'une émancipation est au cœur des théories de Jürgen Habermas, théories postulant la possibilité d'une rationalité dans la communication. Cependant, reprenant cette question de l'émancipation, Pierre Bourdieu, et plus encore les chercheuses féministes qui adoptent les mêmes présupposés théoriques, proposent un angle de vue radicalement différent, qui remet en cause les théories se concentrant sur la communication en négligeant les rapports de domination. Si « *les catégories de pensée que produit le monde social sont celles de la domination* »⁶⁹ comme le soutient Pierre Bourdieu, l'émancipation des dominé.e.s ne peut se penser dans ces catégories, mais seulement par leur dépassement.

2.2.1 Positions de pouvoir, domination et maîtrise de l'expérience

La domination symbolique par le monopole de la parole légitime

Selon Pierre Bourdieu, les sujets ne se distinguent pas seulement par leur capital économique mais aussi par leur capital culturel⁷⁰, c'est-à-dire leur bagage en terme d'études, de connaissances et d'habileté sociale. Selon lui, ils se distingueraient aussi par leur capital symbolique, c'est-à-dire par l'intégration sociale et institutionnelle qu'ils peuvent faire valoir. Les différences de capitaux créent des positions sociales dominées et dominantes.

En découle un rapport spécifique à la parole, à l'utilisation de la langue et donc à la communication. Charlotte Nordmann, analysant la théorie de Pierre Bourdieu, écrit à ce sujet :

«[...] ceux qui n'ont pas de titre à faire valoir s'estiment incapables de développer les compétences socialement valorisées, anticipant ainsi le verdict qui invalide leur parole comme illégitime, et s'interdisant d'acquérir les capacités qu'on leur dénie. »⁷¹

Elle souligne ici le lien direct entre le développement de « *compétences socialement valorisées* » et la « *parole légitime* », « *monopole* » des dominant.e.s et transmis à la manière d'un héritage au sein des familles. Pierre Bourdieu souligne qu'une position sociale dominée empêche l'accès à un

⁶⁹ NORDMANN, Charlotte, *Bourdieu / Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, éditions Amsterdam, Paris, 2006.

Pierre Bourdieu développe sa théorie des rapports de domination notamment dans : BOURDIEU, Pierre: *La Distinction*, éditions de minuit, 1987 ; BOURDIEU, Pierre: *Le sens pratique*, éditions de minuit, 1980.

⁷⁰ Ibidem, p.27

⁷¹ Ibidem, p.31

discours rationnel et universalisant, c'est-à-dire dépassant sa propre expérience subjective. La disposition à s'exprimer verbalement sur son expérience, dans des termes nécessitant en soi la prise de distance (comme la formulation de sentiments et de jugements), en d'autres termes la « *maîtrise symbolique de son expérience* », semble ainsi réservée à des personnes ayant acquis des capacités demandant un capital culturel et symbolique important. En cela, il contredit la conception des processus de validation de l'expérience que Jürgen Habermas propose.

Les écarts de légitimité inscrits dans des positions sociales figées

La distinction entre le fait de posséder une compétence et de pouvoir la faire valoir devant les autres est particulièrement intéressante pour l'analyse des processus d'auto-apprentissage. Elle établit en effet une corrélation entre positions sociales, légitimité et domination symbolique. En croisant ainsi l'apprentissage avec la question des rapports de pouvoir et de domination, l'enjeu cesse d'être seulement celui de la validation de l'expérience, pour devenir celui de sa légitimation. La validation de l'expérience établit la justesse d'une idée ou d'un savoir et dans le même temps la reconnaissance de la personne qui les élabore. Ainsi, la légitimité accordée à une expérience a pour corollaire la légitimation de celle ou celui qui la formule.

Concernant les apprentissages, Charlotte Nordmann approfondie l'analyse en écrivant :

« [...] l'acquisition d'une compétence technique dépend de la légitimité possédée. La compétence 'technique' dépend fondamentalement de la compétence sociale et du sentiment corrélatif d'être statutairement fondé et appelé à exercer cette capacité spécifique, donc de la détenir. [...] Les capacités dont témoigne un individu dépendent de la légitimité sociale qui lui est reconnue. »⁷²

Ce processus, que Pierre Bourdieu appelle « *la dépossession* », s'appuie sur l'idée que la position sociale de la personne n'influe pas seulement sur la distance critique qu'elle peut développer face à son expérience et sa prise de parole mais aussi sur l'expérience même qu'elle a du monde social. Cette représentation du monde social structure de manière fondamentale la façon dont le sujet peut s'envisager lui-même en son sein, c'est-à-dire sa légitimité à y agir et y affirmer sa place. En d'autres termes, les positions sociales sont figées, par le fait qu'elles structurent notre connaissance de la réalité et l'appréhension de notre propre légitimité, nous maintenant ainsi dans notre condition.

La difficulté d'une distance critique en position dominée : déterminisme ou émancipation ?

⁷² Ibidem, p.32

Cela a des conséquences lourdes dans toutes les interactions sociales car une position sociale dominée fait aussi que le sujet ne peut pas réellement accéder aux conditions – par exemple les apprentissages nécessaires – qui changeront sa position. De plus, elle enferme le sujet dans une « *logique de la pratique* », déterminée par la nécessité économique, sans possibilité d'une distance entre le sujet et ses choix. La domination ne se contente pas de s'exercer d'un point de vue symbolique, elle est aussi matérielle, par l'immersion dans les enjeux de la subsistance quotidienne. L'idée de la domination est donc opposée à l'idée qu'un apprentissage pourrait rendre possible l'acquisition d'une réflexivité critique et transformatrice à partir des positions dominées. Selon Pierre Bourdieu, cette réflexivité reste le privilège des dominant.e.s, capables d'une distance à l'égard des croyances incorporées dont ils et elles sont porteurs et porteuses.

Jacques Rancière, dans la lignée des universalistes, s'oppose radicalement à la théorie de la dépossession en établissant que la notion d'égalité est un présupposé à toute possibilité d'apprentissage émancipé⁷³ :

« Il s'agit de partir du point de vue de l'égalité, de l'affirmer, de travailler à partir de son présupposé pour voir tout ce qu'il peut produire, pour maximaliser tout ce qui est donné de liberté et d'égalité. Qui part à l'inverse de la défiance, qui part de l'inégalité et se propose de la réduire, hiérarchise les inégalités, hiérarchise les priorités, hiérarchise les intelligences et reproduit indéfiniment de l'inégalité »⁷⁴.

En d'autres termes, il reproche aux théories qui pensent les rapports de domination et de reproduction d'être si déterministes qu'elles figeraient la hiérarchie des catégories sociales en enfermant les individu.e.s dans les leurs. Définitivement estampillées « *dominées* », les personnes se verraient interdire toute légitimité, toute perspective de dépassement de leur condition sociale et d'émancipation.

Cependant, en s'inspirant de Pierre Bourdieu et en s'attachant plus spécifiquement aux rapports des sexes, les théories féministes reprennent la notion de domination symbolique pour renouveler les perspectives d'émancipation.

2.2.2 Perspectives émancipatrices par l'étude de la construction sociale

⁷³ Jacques Rancière expose cette idée en détail dans son ouvrage : RANCIERE Jacques : *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, éditions Fayard, 10/18, 2006.

⁷⁴ RANCIERE, Jacques : *Aux bords de la politique*, La Fabrique, 1998.

des genres⁷⁵ : l'autodétermination comme point d'ancrage

Les rapports sociaux de sexes comme rapports de domination

Tout comme la couleur de peau, l'âge ou le fait d'être physiquement valide, le sexe est une propriété corporelle certes distinctive mais arbitraire, contingente et, au départ, non prédictive. Il se voit par suite attaché à des déterminations sociales, symboliquement efficaces, qui ne sont pas des faits de nature, mais bien des faits de culture. La naturalisation de ces constructions sociales a pu fonder une hiérarchisation et, ainsi, servir de socle à des processus de socialisation et de construction de subjectivité distincts entre des personnes, en l'occurrence définies comme « masculines » ou « féminines ». L'ethnologue française Nicole-Claude Mathieu s'appuie sur les concepts de Pierre Bourdieu mais en les élargissant aux rapports sociaux de sexe, quand elle écrit :

« La position structurelle distincte des hommes et des femmes, et plus largement des dominants et des dominés, introduit en outre une dissymétrie radicale dans la connaissance et l'appréhension de la situation, [...]. Elle détermine la façon dont les hommes et les femmes se représentent, construisent et gèrent les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres, le plus largement leurs rapports à l'espace social, public et privé. »⁷⁶

Nicole-Claude Mathieu reprend donc l'idée que des positions sociales structurellement distinctes entraînent des différences dans les possibilités de pouvoir et d'action au sens large. Sur ces bases, la construction sociale des genres peut être pensée comme créatrice des positions sociales distinctes au même titre que d'autres critères. Les personnes socialement attachées à des catégories dominées seraient tendanciellement exclues du « dialogue rationnel », central dans la théorie de « l'agir communicationnel » de Jürgen Habermas ou, du moins, leurs conditions d'accès (en comparaison avec les dominant.e.s) seraient défavorables.

Charlotte Nordmann reste pour sa part prudente sur la caractérisation des positions et des catégories sociales, en soulignant qu'il s'agit là d'une « hypothèse qui ne peut à proprement parler être démontrée, mais seulement corroborée »⁷⁷. Démarche dans laquelle se situe également Pierre

⁷⁵ J'ai fait le choix de ce terme encore trop peu utilisé dans les publications françaises parce qu'il transpose bien l'idée contenue dans le concept « gender », largement employé dans les publications anglo-saxonnes et germanophones, qui désigne le sexe appréhendé comme catégorie historiquement, socialement et culturellement construite. Le *Dictionnaire critique du féminisme* propose, pour le contexte académique français, l'utilisation du terme « rapports sociaux de sexe ». HIRATA Helena/ LABORIE Françoise/ LE DOARE Hélène/ SENOTIER Danièle : *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, 2004.

⁷⁶ MATHIEU, Nicole-Claude, 1985, 1991, 1999 in HIRATA Helena..., op cit.

⁷⁷ Ibidem, p.32

Bourdieu, en prenant notamment comme exemple la domination entre les sexes :

« On veut voir un commencement de preuve de ces analyses dans le fait que les femmes, toutes choses étant égales par ailleurs (et en particulier le capital scolaire), se distinguent moins des hommes sur le terrain de la stricte compétence que dans leur manière de l'affirmer. »⁷⁸

Le vécu d'une « oppression spécifique » comme processus de subjectivation

Pour affermir l'existence de catégories sociales selon le critère des sexes, les théories féministes complètent cette approche statistique, en prenant au mot la conception selon laquelle la domination symbolique passe par le monopole de la « parole légitime », c'est-à-dire en établissant la réappropriation du langage comme un enjeu de lutte : *« Prendre la parole et trouver les mots pour le dire représente pour les opprimés une modalité de résistance à, et de lutte contre, la domination »⁷⁹.*

Erika Apfelbaum souligne ainsi que la parole légitime peut et doit se conquérir, autant dans la vie qu'au sein des sciences sociales :

« Ce n'est pas un hasard si la restauration de la parole des femmes a été l'une des premières revendications au sein même des sciences sociales ; elle a été l'un des vecteurs de la relance des méthodes qualitatives (entretiens, histoires de vie, etc.). L'entrée des dominés et dominées a battu en brèche la fiction d'une science qui traite d'un sujet abstrait, anhistorique, représentant la totalité de l'humanité, qui admet donc l'identité de tous, et n'analyse par conséquent que des relations symétriques. Cela explique pour une part la réticence de la communauté scientifique à reconnaître aux mécanismes de la domination le statut épistémologique qui leur revient dans le champs des sciences sociales »⁸⁰

L'énoncé de revendications « *spécifiques des femmes* » suggère à lui seul cette difficulté historique de parler des inégalités qui frappent ici la moitié de la population, en termes universels, c'est-à-dire comme participant du principe de l'universalité des droits. Il souligne aussi le refus d'adhérer à une tradition humaniste qui « *inscrit l'universalisme dans un rapport antinomique avec non pas avec le particularisme, mais les particularités* »⁸¹. Eleni Varikas établit que cette façon de réduire les

⁷⁸ Cité d'après NORDMANN, Charlotte : ibidem, p.32

⁷⁹ APFELBAUM, Erika : « Relation of Domination and Movements for Liberation: An Analysis of Power between Groups », in Worchel, Stephen, *The Social Psychology of Intergroup Relations*, William G. Austin eds., 1979.

⁸⁰ APFELBAUM, Erika : « Domination », in HIRATA Helena..., op cit.

⁸¹ VARIKAS, Eleni, « Universalisme - Particularisme », in HIRATA Helena..., op cit.

différences au particularisme constitue un déni de la pluralité :

« *Plutôt qu'un processus toujours ouvert aux particularités qui le composent, l'universel eut tendance à s'identifier au plus fort, rejetant le faible du côté du particulier, voire du particularisme* »⁸².

Chris Weedon, théoricienne féministe post-structuraliste, souligne elle aussi le rôle central du langage, en introduisant la notion de subjectivité⁸³. L'expérience n'est rien d'autre que le vécu d'une personne, qui, pour se constituer en « *expérience* » à proprement parler, doit passer par une phase de formulation, c'est-à-dire transformation en langage compréhensible et organisé. Cette transformation en langage met en jeu la subjectivité. La subjectivité est un concept au cœur de toute philosophie qui met en question l'existence de « *l'homme universel* », c'est-à-dire l'individu entier et rationnel de la philosophie humaniste. Le terme est utilisé pour décrire les sentiments conscients et non-conscients des individu.e.s, leur représentation d'elles et eux-mêmes et la manière de comprendre leur relation au monde. La subjectivation est considérée comme un processus permanent de construction et de reconstruction dans chaque acte de pensée et de parole. Il devient donc possible de comprendre la subjectivité d'une personne comme produite par la culture, la société et le champ social comme champ des possibles et donc de bataille entre plusieurs formes de subjectivités différentes. La notion d'expérience est ainsi problématisée : des positions structurellement distinctes créent des expériences de réalités différentes et les processus de subjectivation doivent être pensés comme des processus de particularisation.

La réappropriation du langage comme clef de l'émancipation

À l'intérieur de ce cadre théorique, la langue rend à nouveau possible la transmission d'expériences « *minoritaires* »⁸⁴ que Pierre Bourdieu invalidait : l'appropriation du langage permet de penser et de parler des expériences. Il s'agit là de la constitution de la subjectivité par une identification avec des positionnements et une façon de se représenter soi-même dans un espace avec les autres. L'autodétermination est au cœur cette conception. C'est d'abord aux personnes opprimées de conquérir et d'imposer leur parole pour caractériser leur situation. Lorsqu'un groupe important de personnes se reconnaît dans le vécu d'oppressions similaires associées à des marqueurs sociaux communs (tels qu'être une femme, ou être « non-blanc.he », ne pas avoir de diplômes, etc.), on peut

⁸² NORDMANN, Charlotte, op. cit.

⁸³ WEEDON, Chris: *Feminist practice and poststructuralist theory*, Basil Blackwell, Oxford, 1987

⁸⁴ « *Minoritaire* » non pas dans le sens statistique, mais en terme de légitimité sociale.

parler de ce vécu comme d'une « *oppression spécifique* », et considérer l'ensemble des personnes portant ce marqueur comme un groupe social opprimé.

Eleni Varikas rappelle encore :

« Perçue comme un héritage naturel de l'humanité plutôt qu'une possibilité à accomplir par l'action, l'égalité a tendance à se dissocier de la construction politique qui garantirait son application pour devenir l'alibi idéologique d'un ordre inégalitaire »⁸⁵

Il s'agit alors de ne plus considérer l'égalité comme un *fait*, mais plutôt comme un *impératif* qui autorise – et commande – l'action, en d'autres termes, la lutte pour l'émancipation.

⁸⁵ VARIKAS, Eleni : « Egalité », in HIRATA Helena..., op cit.

2.3 De la validation des auto-apprentissages à la légitimité des positions

En choisissant l'auto-apprentissage comme sujet de ce mémoire, les apports théoriques, consolidant la problématique posée, orientent à la fois ma démarche de recherche, mes présupposés idéologiques et mes choix méthodologiques. La notion d'expérience se trouvant au cœur de toutes ces analyses sur les processus d'apprentissage, j'ai dû trouver des outils méthodologiques et conceptuels pour pouvoir l'approcher. Elle permettra par la suite d'approcher la spécificité des vécus et d'analyser comment l'expérience de positions sociales peu légitimes influe sur le processus d'auto-apprentissage.

2.3.1 Donner la parole à des femmes : un parti-pris

La description de la position sociale par le capital économique et culturel ainsi que le fait de penser l'accès à des apprentissages et des modes de communication comme dépendant de la position sociale et de l'éloignement du langage légitime, m'a fait adhérer à l'idée que l'expérience des positions dominées se voit moins facilement légitimée. A partir de là, je ne pouvais plus considérer le terrain où les individu.e.s peuvent se rencontrer pour entrer en communication comme neutre. De la même manière, il ne m'était plus possible de considérer les notions d'expérience et de validation sans les problématiser et contester leur prétendue neutralité. Il s'agissait pour moi d'encourager l'expression de points de vues trop négligés, et donc bridés, découragés. L'enjeu, pour les personnes en situation structurellement dominée, qui consiste à « conquérir une légitimité sociale par la légitimation de leur discours », m'a conduit à reconsidérer l'attention que je portais à des paroles singulières, et à moi-même sortir de la neutralité. Lorsque des personnes témoignent de leur vécu d'oppression, je décide de porter crédit à leur parole, en vertu d'un principe d'autodétermination. Je dois ici assumer un parti-pris qui est l'attention prioritaire que je porte aux paroles qui cherchent à mettre en question la domination. En d'autres termes, pour donner une chance à des paroles « *minoritaires* »⁸⁶ d'émerger, je suis prête à considérer *a priori* que l'oppression dont témoignent ces personnes est réelle, puisqu'elle est déjà présente dans leur perception. Il s'agit bien sûr, mais seulement dans un second temps, d'appuyer ce parti-pris par l'analyse quantitative et qualitative des faits.

⁸⁶ « Minoritaire » non pas dans le sens statistique, mais en terme de légitimité sociale.

C'est aussi pour toutes ces raisons que j'ai décidé d'analyser les auto-apprentissages au sein des espaces autogérés en donnant la parole à des femmes. Cette recherche n'est ni une étude comparative entre les positions sociales distinctes des femmes et des hommes dans ces contextes, ni une étude quantitative qui permettrait d'élaborer un regard statistique sur la condition spécifique des femmes. Il s'agit d'une recherche où je veux assumer le parti-pris politique et épistémologique, pour analyser les auto-apprentissages au sein des lieux autogérés, de porter attention à des expériences moins légitimes.

Assumer ce choix me conduit à élaborer une grille de lecture qui ne constitue pas la « *réalité* » du monde observé, mais bel et bien une proposition, un postulat, un moyen de l'interpréter.

2.3.2 Expérience sociale et récits de vie : une approche qualitative

Rationalité et codes intériorisés : « l'expérience sociale »

Dans l'ensemble des approches théoriques présentées, la notion d'expérience est centrale pour penser les rapports entre le sujet et le monde social mais elle n'est pas problématisée de la même manière. La particularité de l'expérience et des processus de subjectivation à l'œuvre dans les théories féministes sera privilégiée dans cette approche. On peut ainsi établir que :

- L'expérience sociale désigne la double activité d'un sujet qui éprouve le monde et se construit lui-même par l'expérience.
- La socialisation n'est jamais totale : elle suppose des acteurs et actrices capables de construire leur propre expérience et leur autonomie, de développer des explications et des critiques.
- L'expérience sociale paraît quand les acteurs et actrices mettent à distance leurs identités et leurs pratiques, construisent une distance à eux-mêmes, ne se réduisent pas à leur socialisation et aux attentes d'autrui.⁸⁷

Le « récit d'expérience », une approche des représentations sociales

Afin d'inciter les personnes à parler de leur expérience d'apprentissage, des entretiens narratifs basés sur une question d'entrée semblaient être les plus adaptés aux buts de la recherche. Demander aux personnes de décrire leurs apprentissages jusqu'au jour de l'entretien sans donner une définition de la nature de cet apprentissage pourrait permettre d'accéder aux représentations des personnes sur

⁸⁷ ANSART Pierre (directeur de publication), *Dictionnaire de la sociologie*, Le Robert, Seuil, 1999

elles-mêmes, leur cheminement et leurs difficultés au sein de leur contexte social. Cette méthode est inspirée par la méthode biographique, pratiquée entre autres par la sociologue allemande Gabriele Rosenthal, tout en limitant la visée de mes entretiens au « *récit d'expérience* ».

Par le choix des entretiens narratifs, je conçois le « *récit d'expérience* » comme une possibilité d'approcher la notion de l'expérience dans sa complexité et de questionner le lien entre l'utilisation de la langue et la constitution de l'expérience. Le but doit être d'accéder aux représentations que les personnes se font de leur expérience au sein d'une pratique sociale. Cela ouvre le cadre d'une recherche qualitative, concentrée sur l'expérience subjective du monde social, avec une posture d'analyse interprétative.

Les apprentissages à l'épreuve de la méthode biographique : complexités et problèmes

La méthode biographique a sa place au sein des sciences sociales et humaines qui formulent le besoin de recherches qualitatives. Les premiers sociologues se basant radicalement sur la méthode biographique ont été William I. Thomas, Florian Znaniecki et Clifford Shaw ; leur étude « *the polish peasant in Europe and America* » est l'exemple classique parmi les recherches biographiques. Ce courant était connu par la suite sous le nom de « *l'école de Chicago* ». À des fins plus pédagogiques, le domaine des formations pour adultes et de l'éducation populaire s'appuie souvent aussi sur des outils de récit de vie.⁸⁸ Pour une compréhension des apprentissages comme le mouvement entre les expériences et le savoir en passant par la formulation, donc par la langue, cette méthode est particulièrement intéressante. Dans les dernières années, des chercheurs et chercheuses dans les différents domaines des sciences sociales se sont penché.e.s sur ce lien complexe entre expérience – subjectivité – savoir.

Gabriele Rosenthal présente dans *La recherche interprétative en sciences sociales*⁸⁹ sa façon de travailler avec la méthode biographique. Une de ses notions clé est l'idée de l'expérience et de « *l'entassement d'expérience dans la mémoire* » qui peut être reconstruite par la chercheuse ou le chercheur. A cette fin, elle propose des outils très précis et minutieux d'interprétation des entretiens retranscrits, s'appuyant sur la « *grounded theory* » et l'analyse de discours. Au sein de ma recherche, son approche a surtout été intéressante pour le déroulement même de l'entretien. J'ai donc élaboré le plan de mes entretiens à partir de sa méthode, qui comprend une question d'entrée pour orienter la narration biographique, idéalement assez longue et consistante, et une partie plus courte de

⁸⁸ PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis, *Histoires de vie*, PUF, Que sait-on ?, 2002

⁸⁹ ROSENTHAL, Gabriele : *Interpretative Sozialforschung. Eine Einführung*, Juventa, 2005

questions de précision.

Le paradigme biographique est par ailleurs critiqué par Pierre Bourdieu dans son texte *L'illusion biographique*⁹⁰. Selon lui, l'idée de se représenter la vie comme la somme des expériences d'une existence, comme « *un chemin cohérent et logique entre les différents étapes de la vie* » est fausse. Il critique aussi les chercheurs et chercheuses qui travaillent avec la méthode biographique pour leur tendance à imposer implicitement cette idée de chemin, de cohérence et de logique à la personne qu'ils ou elles interrogent. Il reste à mentionner que Michel Foucault a pu critiquer explicitement le concept « *biographie* » comme une partie du discours sur la personne et donc comme un outil du pouvoir, un outil de la « *gouvernementalité* » qui agit comme régulateur à l'intérieur même des personnes.

A cela répondent les sociologues, comme Gabriele Rosenthal, que toute personne ayant grandi dans une société occidentale a connu ce discours sur sa biographie dès son jeune âge (dans la famille et par des institutions éducatives, d'apprentissage, d'aide d'orientation psychologique ou professionnelle) et organise donc sa mémoire d'une manière qui correspond peu ou prou à un curriculum vitae.

Pour ma part, afin d'adopter une posture à la fois vigilante et opérationnelle, j'ai décidé de suivre la prescription que propose Laurence Bardin dans son manuel d'analyse de contenu :

*« Le discours n'est pas la transposition transparente d'opinion, d'attitude, de représentations existant de manière achevée avant la mise en forme du langage. Le discours est un moment dans un processus d'élaboration avec tout que cela comporte de contradictions, d'incohérences, d'inachèvements. [...] c'est par ses lacunes et ses doctrines que l'analyste peut reconstruire les investissements, les attitudes, les représentations réelles. »*⁹¹

2.3.3 Une grille d'analyse permettant de penser les inégalités et les perspectives de leur dépassement

⁹⁰ BOURDIEU, Pierre : *L'illusion biographique*, in *Actes de la recherche en sciences sociales* 62/63, 1986, S.69-72, 1986

⁹¹ BARDIN, Laurence : *L'analyse du contenu*, Paris, PUF, 2007

Considérant les problématiques susmentionnées comme importantes, j'ai néanmoins décidé de constituer un matériau basé sur des entretiens narratifs. Ils me semblent être, en tenant compte des mises en garde du paragraphe précédent, le moyen adéquat pour cerner les expériences d'auto-apprentissage des personnes.

Au sein de cette recherche, les théories de l'agir communicationnel de Jürgen Habermas et de la dépossession de Pierre Bourdieu sont mises en œuvre pour l'analyse des récits d'expériences de personnes impliquées dans des lieux autogérés depuis plusieurs années. Ces récits sont orientés autour des apprentissages. Ils permettent de réunir des éléments autour des questions sur la position sociale de la personne, sur les types et les modalités des apprentissages dans des lieux autogérés, sur les difficultés rencontrées et les éventuelles solutions trouvées. J'ai structuré ma grille d'entretien autour de quatre dimensions.

Situation et expérience sociale de la personne

L'expérience personnelle trouve son expression dans le sens global de l'entretien ; en tant que notion fortement liée au sujet, elle ne peut être approchée autrement que par le récit entier des personnes. La globalité de l'entretien permettra une compréhension de la représentation du monde – influencée par les expériences ultérieures, le niveau de formation, les capitaux économiques, culturels, sociaux et l'intégration sociale et institutionnelle - sur laquelle une personne s'appuie pour agir et des liens de sens qu'elle établit entre ses expériences, opinions, considérations et décisions.

Les apprentissages et leurs modalités

L'approche du processus de l'auto-apprentissage passera par l'analyse de ses temporalités et phases, de son cadre et contexte (le rapport individu/collectif) et de l'interaction sociale en son sein (les processus de communication et le rapport aux « personnes ressources »). Les modalités de la participation au « dialogue rationnel » et de la validation de l'expérience par les autres seront analysées. La compréhension du lien entre l'interaction sociale et les apprentissages est considérée comme centrale. La description des situations collectives au sein des entretiens, permettra de questionner l'influence de la relation entre l'individu.e et le collectif sur le processus de l'apprentissage.

Par la suite, la différenciation entre apprentissage communicationnel et apprentissage technique permettra une compréhension approfondie des éléments susmentionnés. Une attention particulière doit être portée sur le fait que le récit ne se fera pas de la même manière pour les trois types

d'apprentissages : si le récit d'un apprentissage technique est généralement assez aisé (par le fait qu'il est « *concret* », c'est-à-dire qu'il s'agit généralement de manipulations instrumentales assez bien définies visant à la transformation du monde matériel), l'apprentissage communicationnel est déjà moins facilement cernable parce qu'il concerne en premier lieu des manières d'agir quotidiennes, effectuées par chaque personne en interaction avec d'autres. Leur prise en compte en tant que compétences précises est plus récente (la nette augmentation des métiers relevant du « *savoir communiquer* » le témoigne). Les apprentissages communicationnels se trouvent donc dans une position ambivalente : d'un côté, ils sont fondamentaux pour le bon fonctionnement des groupes humains (et cela est autant plus vrai pour des groupes visant un fonctionnement selon les principes de l'autogestion), de l'autre côté, ils sont un facteur déterminant la capacité d'agir individuelle des personnes au sein des groupes. Néanmoins, les apprentissages communicationnels ont généralement des contours moins clairs que ceux qu'on qualifie de techniques et sont de ce fait moins visibilisés. Il s'agit d'un savoir moins spécialisé et très lié à l'agir quotidien. On peut donc s'attendre à ce qu'ils trouvent une expression moins claire au sein des entretiens, que le passage par le discours et la description soit moins aisé.

De l'explicitation des difficultés à leur explication

Les difficultés que les personnes expriment sont des éléments importants pour l'analyse des conditions d'apprentissage au sein des lieux autogérés. Elles peuvent concerner les différents niveaux du processus de l'auto-apprentissage, c'est-à-dire les modalités d'apprentissage (matériel, espace, temps, l'interaction avec une ou plusieurs « personnes ressources ») et les fonctionnements de validation et de communication. Je propose de les analyser à partir de la théorie de Pierre Bourdieu, notamment la dépossession. Ce concept bourdieusien comprend deux types de dominations qui œuvrent de manière différente et sur des niveaux différents, l'un symbolique, l'autre matériel. Tandis que la domination matérielle découle d'une différence de capital économique entre les personnes, la domination symbolique provient d'une différence du capital culturel. Si ce dernier peut être assez facilement décrit par des données empiriques tels que l'origine sociale et les diplômes scolaires obtenus, ses effets sont moins facilement cernables. Ils ont cependant des effets importants : l'accès même au discours rationnel et la légitimité ressentie de l'expérience subjective sont conditionnés par le capital culturel. L'entretien narratif est un moyen d'analyser la façon dont une personne transforme son vécu en discours, met en mots ses expériences. Cette action, aussi banale qu'elle puisse paraître, est un indicateur très parlant, si on

prend en considération qu'elle n'est jamais neutre : elle-même demande un certain apprentissage en amont. Les indicateurs pour le capital économique d'une personne sont, pour le cadre de cette recherche, les ressources matérielles dont elle dispose librement. Deux facteurs supplémentaires, que l'on peut rassembler au sein d'un troisième type de capital, le capital social, peuvent aider à une compréhension plus différenciée et donc plus juste de la position sociale d'une personne : l'intégration sociale et l'intégration institutionnelle des personnes. Je tâcherais de comprendre comment ces deux niveaux d'intégration s'articulent avec les autres capitaux.

Dépassement des difficultés : la place des solutions au sein des entretiens

En dernier, je questionnerai la place prise, au sein des entretiens, par des récits de recherche de solution aux difficultés rencontrées. Pour cela, je m'appuierai sur la catégorie des apprentissages émancipateurs, présentant une dimension plus analytique que descriptive des processus d'auto-apprentissage, et donc probablement moins explicite au sein des entretiens. Ceci dit, il est tout à fait possible que les personnes soulignent l'effet considérable qu'un apprentissage a pu avoir sur leur vie et que cette importance spécifique s'explique plus par la place au sein d'un ensemble de facteurs que par la seule nature de cet apprentissage. Seule une analyse des structures de sens dans l'entité de l'entretien permettra une réelle compréhension de cette troisième catégorie. Une attention particulière sera portée sur cette catégorie pour pouvoir tirer des renseignements sur les conditions de ces apprentissages, puisque l'émancipation de la personne grâce aux apprentissages se situe au cœur de cette recherche.

III. L'auto-apprentissage comme double processus : intégration et distance critique

« Mais non, les collectifs c'est nul, on n'y apprend rien. » (L.)

Derrière cette déclaration lapidaire, se dessine un constat décevant : les attentes des collectifs et des personnes ne se combinent pas de manière fluide dans les processus d'auto-apprentissage. Le matériau de recherche retenu⁹², permet de saisir l'expérience de quelques femmes au sein des lieux autogérés. Leurs descriptions du processus d'auto-apprentissage rendent compte de phases d'enthousiasme et de déceptions, de difficultés et de solutions. En partant de ces récits, cette partie cherchera à interroger le processus d'auto-apprentissage en détail, en portant attention aux complexités d'une dynamique liée à la fois aux attentes des personnes et du collectif.

En s'attachant d'abord aux personnes, à leur situation sociale et à la représentation qu'elles en ont elles-mêmes, il s'agit de voir concrètement comment l'expérience devient apprentissage [3.1]. Deux axes se dégagent par la suite pour analyser, à partir des entretiens, les processus d'auto-apprentissage : une approche chronologique en lien avec les phases d'implication des personnes au sein des lieux [3.2] et une approche thématique en lien avec les différentes catégories d'apprentissage établies par Jürgen Habermas, les apprentissages techniques, communicationnels et émancipateurs [3.3]. Ces deux axes d'analyse s'entrecroisent car les catégories d'apprentissage prennent des places différentes selon les moments pour former un processus complexe. En s'appuyant sur une vision détaillée des éléments agissant à l'intérieur de ce processus, il devient finalement possible de poser la question des perspectives d'émancipation à partir des positions sociales dominées [3.4].

3.1 Situation sociale et valorisation de l'expérience : une affirmation personnelle et collective par la rupture

⁹² Comprennant sept entretiens narratifs qui ont duré entre une heure et deux heures.

Dans une première partie, il m'a paru important de détailler la position sociale de personnes interviewées, afin d'éclairer d'où elles parlent, de contextualiser leur parole. J'ai donc essayé d'en dresser un premier tableau composé de quelques données « objectives », telles que leurs revenus et leurs conditions de logement actuels, leur niveau d'étude et intégration professionnelle, leur origine sociale en fonction des catégories soci-professionnelles de leurs parents. J'ai ensuite trié ces données pour rendre compte de l'étendue de leurs capitaux économiques, culturels et symboliques. Ayant planté ce premier décors, j'ai tenté d'explorer la représentation qu'elles ont d'elles-mêmes. Leurs paroles permettront d'éclairer les modalités de définition des expériences vécues – en tant qu'auto-apprentissages – au sein des lieux autogérés.

3.1.1 Des situations sociales relativement homogènes

Les personnes dont j'ai retenu l'interview sont⁹³ :

M., 25 ans, bénéficiaire du RMI⁹⁴, DEP en filière sanitaire et sociale, père artisan, mère assistante maternelle. Elle vit depuis sept ans environ dans des lieux autogérés occupés « sans droit ni titre » et, au moment de l'entretien, à *l'espace autogéré de la Fonderie*.

L., 22 ans, au moment de l'entretien sans revenu ni habitation fixe, parents enseignant dans le secondaire. Elle est impliquée depuis deux ans dans des collectifs et lieux autogérés et a arrêté les études après le baccalauréat.

E., 28 ans, diplômée d'une école de commerce et licenciée en sociologie, parents enseignant en université. Elle vit au moment de l'entretien au *Fournil Bancal* et y travaille en tant qu'ouvrière boulangère.

C., 24 ans, au moment de l'entretien sans domicile ni revenu fixe, mère employée de service public, vient de terminer avec son collectif une tournée de 'forums populaires' dans différentes villes de France.

E., 27 ans, au moment de l'entretien sans domicile ni revenu fixe, licenciée de sciences économiques, père diplomate, vient de quitter un lieu autogéré à la campagne où elle a vécu depuis trois ans.

J., 21 ans, étudiante en sciences économiques, parents de classe moyenne, fréquentant depuis plusieurs années des lieux autogérés pour des moments de chantiers collectifs.

⁹³ Entretiens retranscrits en annexes

⁹⁴ Revenu Minimal d'Insertion

C, 25 ans, 1er cycle universitaire en histoire, parents exploitant agricoles, comédienne travaillant au sein de sa propre association, vit sur un lieu qui accueille régulièrement des chantiers collectifs.

Les entretiens ont été réalisés avec des femmes entre 20 et 30 ans, toutes de nationalité française, rencontrées dans le cadre de chantiers collectifs au sein des trois lieux autogérés les *Poissons Volants*, le *Fournil Bancal* et l'*Espace Autogéré de la Fonderie*. Toutes ces personnes sont impliquées depuis plusieurs années dans des lieux autogérés (entre deux et sept ans). Une analyse succincte permet de confirmer une certaine homogénéité du groupe, malgré quelques lignes de contraste.

Conditions d'habitation plutôt précaires

Une personne est propriétaire de son habitation, une deuxième est locataire de son habitation.

Les cinq autres habitent des lieux sur la base d'accords verbaux ou de baux précaires et le maintien dans leur logement a un caractère perpétuellement précaire : dans les cinq cas, il dépend fortement des ententes que ces personnes peuvent trouver et maintenir avec des personnes qui habitent les mêmes lieux, que ces habitant.e.s y soient plus établis du fait de l'ancienneté de leur implication, ou même qu'ils en soient les propriétaires légaux.

Revenus économiques faibles

Généralement, on peut constater qu'il s'agit d'un groupe de personnes avec peu de capital économique propre, elles reçoivent au moment de l'entretien des aides sociales ou travaillent dans des conditions précaires (travail saisonnier ou à temps partiel payé au SMIC⁹⁵).

Si on considère le capital économique de leur familles, un image moins homogène se dessine : parmi les sept femmes interviewées, trois ne peuvent compter sur aucun soutien financier de la part de leur famille. Les quatre autres disent avoir ou pouvoir potentiellement y recourir.

Originaires de classes moyennes

Globalement, elles ont toutes grandi dans un milieu de « classe moyenne » ou de « classe moyenne supérieure », avec des parents enseignants dans le secondaire et le supérieur, employés dans le secteur tertiaire, artisans, agriculteurs et, pour une personne, fonctionnaire diplomatique.

⁹⁵ Salaire Minimal de Croissance

Niveau d'étude et intégration professionnelle relativement faible

Au moment de l'entretien, une personne a un niveau d'étude inférieur au baccalauréat. Parmi les six autres, deux n'ont pas engagé de formation ou d'études qualifiantes après le baccalauréat, une a fait une formation dans le domaine du théâtre, après avoir fréquenté l'université, deux ont terminé leur parcours universitaire après le deuxième cycle et une était, au moment de l'entretien, inscrite en premier cycle universitaire.

Leur niveau d'intégration institutionnelle est relativement faible : au moment des entretiens, quatre personnes ne sont inscrites dans aucun cursus de formation ou de carrière professionnelle.

On peut donc faire l'hypothèse que si le capital économique leur fait plutôt défaut, un certain niveau de capital social et culturel est nécessaire à l'accès aux espaces autogérés, au moins pour les femmes. Il est cependant difficile d'en tirer beaucoup plus de conclusions, sans récolter des données supplémentaires sur le parcours social et économique des familles sur plusieurs générations⁹⁶, ainsi que par le récit plus détaillé des personnes sur leur propre vie. En effet, l'accès à des espaces très fortement politisés, s'explique et participe de parcours personnels singuliers, qui s'inscrivent dans une logique de rupture avec les valeurs dominantes et les pré-supposés de la reproduction sociale.

3.1.2 Expliciter l'expérience : l'auto-définition de son identité sociale

Pour une compréhension approfondie de la position sociale des personnes, il est donc intéressant d'analyser la représentation qu'elles en ont elles-mêmes. J'approcherai donc ici les expériences dont les personnes se prévalent pour se présenter en début d'entretien. Cette première phase a été volontairement peu encadrée, afin de laisser au maximum émerger ce que ces femmes supposaient *a priori* nécessaire et attendu pour se définir. En d'autres termes, ce qu'elles estimaient présentable, valorisable, ce qu'elles considéraient comme des acquis validés, légitimes. Ces descriptions ne renseignent pas seulement sur les connaissances et compétences formelles dont elles peuvent se prévaloir, mais sur leur confiance en elles, leur sentiment de légitimité ou d'illégitimité, en un mot, l'étendue de leur pouvoir symbolique dans la situation et vis-à-vis des autres, ce qui constitue leur identité sociale.

Se définir par son expérience immédiate

⁹⁶ Une telle recherche ne sera pas réalisée dans le cadre de ce mémoire. Elle devrait faire l'objet d'une enquête quantitative beaucoup plus approfondie et donner lieu à la cartographie sociale des personnes s'investissant dans les espaces autogérés.

Interviewée pendant une semaine de travail sur la bibliothèque à l'espace autogéré de la Fonderie, L., lorsque je lui demande de se présenter, répond de la manière suivante :

« L., bibliothécaire à la Fonderie. [rires] Je ne sais pas trop quoi dire pour me présenter. »

L. est en réalité « bibliothécaire » pour les cinq jours que dure ce chantier. Ainsi, elle met en avant son activité du moment, très restreinte dans le temps, et on peut voir dans sa réponse une certaine espièglerie, une sorte de jeu que mène L. avec son identité mouvante. Elle nous parle cependant de sa réalité sociale immédiate et nous renseigne ainsi sur le fait qu'elle cherche à se définir par les projets collectifs dans lesquels elle est investie, au moment-même où elle s'exprime, même si ceux-ci se déroulent dans une temporalité extrêmement courte.

Se définir de manière globalisante

C. au contraire se refuse à donner une réponse rapide et ludique. Elle expose ses doutes à pouvoir répondre à cette question :

« Qui je suis ? Je suis un être humain... En fait, c'est compliqué, je n'ai pas de... ça dépend, quoi. Je peux me définir par plein de choses. Plus ce que je fais politiquement, on va dire...[...] Alors, qui je suis... Je suis un être humain... mais même là, on s'en fout... C'est grave, je n'arrive pas à me définir. »

Elle exprime une difficulté liée au fait de ne pas savoir comment se présenter tout en attachant de l'importance au fait de le faire bien, de trouver des mots justes pour se « définir ». Dans une temporalité de projets collectifs courts, elle cherche à donner une réponse capable d'envelopper la globalité de sa réalité sociale :

„Je suis impliquée en tant qu'être humain responsable dans l'avenir de notre humanité et de notre planète, donc j'essaie d'agir en conséquence. [rires] »

Elle suggère ainsi l'idée d'une responsabilité générale dont elle s'emparerait volontairement, par son implication dans des projets multiples. En faisant cela, elle donne un sens global à ses activités et les valorise.

Définir soi-même les marqueurs de son intégration : la difficulté à s'auto-valoriser

La difficulté de C. à se définir, mais la volonté d'affirmer un rôle valorisé, semblent être les deux faces d'une même expérience : la difficulté de faire valoir son intégration sociale si les preuves d'intégration institutionnelle font défaut. Elle est en effet hésitante quant à la formulation de son

expérience mais néanmoins convaincue de l'importance de cette dernière, et fait preuve d'un travail de création dans la transposition de son expérience en parole. Elle valorise son expérience et la soumet à une possible valorisation par d'autres – dans le cas présent à moi-même, qui conduit l'entretien – faisant ainsi la preuve que les processus de valorisation peuvent prendre d'autres voies que celles officielles.

Le travail spécifique lié à la formulation d'une expérience marginalisée par rapport à des modèles classiques de validation est mise en évidence si on compare la présentation de C. à celle de J.:

„Je suis J., je suis étudiante en économie, deuxième année et j'ai participé à plusieurs chantiers [...]"

Etudiante inscrite à l'université, J. se contente de cette indication pour se présenter et ne cherche pas à valoriser ses autres activités plus longuement. L'intégration sociale et l'intégration institutionnelle jouent ainsi des rôles distincts dans le travail de formulation de l'expérience sociale : le fait d'être inscrite dans une institution facilite le travail présentation de soi-même. Et même quand ces marqueurs n'existent pas, l'existence de ces modèles classiques de présentation (et donc de validation de l'expérience sociale) semble influencer sur la manière les personnes s'imaginent devoir formuler une définition d'elles-mêmes. Même dans les cas où elle considèrent leur intégration sociale – en l'occurrence leur implication dans des projets collectifs – comme leur activité principale, elles expriment des difficultés à se présenter – et se faire valoir – par ce biais. Il est ainsi malaisé d'identifier et de nommer les activités menées en espace autogéré, de manière à ce qu'elles puissent être considérées en tant que telles et comme constitutives d'une identité sociale légitime. Hors des chemins balisés, il n'y a plus schéma clair, mais un parcours et un profil à élaborer soi-même. Autrement dit, la notion d'expérience sociale

« se substitue à celle de rôle, lorsque les sujets ne disposent pas de modèles de conduite réglés et préétablis, lorsqu'ils doivent eux-mêmes construire leur identité, définir les situations et leurs rapports aux autres. »⁹⁷

La difficulté semble moins liée à des doutes éventuels sur l'importance des activités menées qu'à une absence de validation par d'autres de ces expériences. C'est le travail d'auto-définition, en tant que processus d'auto-valorisation qui apparaît réellement ardu.

3.1.3 Valider l'expérience : un exercice de rupture collective

⁹⁷ ANSART Pierre (directeur de publication), *Dictionnaire de la sociologie*, Le Robert, Seuil, 1999

La « reconnaissance sociale » à une échelle restreinte

E., boulangère à mi-temps au moment de l'entretien, mais surtout impliquée dans la globalité du projet culturel et politique du Fournel Bancal, met cet aspect en avant en disant :

« Il y a quand même le problème de la reconnaissance sociale, je pense, qui pèse assez lourd. Tout le temps, tout le temps on te demande ce que tu fais. Au bout d'un moment, on peut arriver à faire abstraction de ça, mais ce n'est pas anodin. Je trouve ça assez agréable de pouvoir dire "je fais du pain" et d'être reconnue comme telle. »

En parlant de « reconnaissance sociale », elle revient sur l'idée d'une validation de l'expérience par les autres, dans ce cas par la société comme un ensemble abstrait, avec tous les interlocuteurs possibles. La nécessité d'une validation touche ainsi au moins à deux niveaux : celui développé par Jürgen Habermas se référant à un petit groupe dans l'environnement social proche, la « communauté de dialogue », et celui permettant la reconnaissance plus large d'un statut social par « l'ensemble de la société ».

Si les personnes ne peuvent pas faire valoir un statut social évident pour décrire leur activité, elles doivent fournir un plus grand travail de formulation de leur expérience sociale. Dans un premier temps, elles sont donc amenées à valoriser leur expérience accumulée au sein de projets collectifs en trouvant elles-mêmes les mots pour la décrire. Dans ce cas, elles dépendent dans une plus forte mesure de leur environnement social proche pour faire valoir un statut social se basant non pas sur leur intégration institutionnelle mais sur leur intégration sociale.

Rompre avec les parcours d'apprentissage institutionnels et les rôles sociaux pré-établis

Par rapport aux apprentissages qu'elles souhaitent faire, les personnes interviewées se positionnent en rupture avec une logique des institutions considérées comme « l'agent exclusif et mandaté de transmissions de savoir »⁹⁸. C. dit à ce sujet :

« Après avoir passé une quinzaine d'années à l'école, je peux affirmer aujourd'hui que c'est là que j'ai le moins appris des choses. A part les apprentissages de bases – mais que n'importe qui m'aurait pu apprendre – la lecture, l'écriture et compter, je n'ai pas appris grande chose qui me serve aujourd'hui à l'école. »

L'idée d'un apprentissage par expérience, semble une voie tout à fait réaliste et envisageable, comme l'affirme L. en réponse à la question de lieux vers lesquels elle pense se diriger pour apprendre :

⁹⁸ BÉZILLE, Hélène : *Autoformation*, dans : GROUX, Dominique/ PÉREZ, Soledad : *Dictionnaire d'éducation comparée*, L'Harmattan, 2003

« Ouais, autrement voilà : soit aller chercher dans des écoles, soit aller vivre avec des gens qui savent faire. »

Une autre niveau de rupture est affirmé avec la remise en question de la construction sociale des genres. E. exprime à ce sujet :

« Une grande partie de mon évolution a consisté à me faire cette carapace pour montrer que je n'étais pas cette femme qu'on voulait que je sois. »

L'implication dans un lieu autogéré se pose alors comme l'affirmation du choix personnel d'une identité sociale et politique. Dans ce cadre, la recherche « d'autonomie personnelle » et « d'émancipation », idées fortement présentes au sein des entretiens, prend un sens spécifique : les femmes, diplômées ou non, se posent en rupture avec un imaginaire largement partagé au sein de la société. Elles refusent de voir, dans les perspectives d'une carrière professionnelle et d'un parcours de vie individualisé la possibilité, généralement admise, d'une émancipation personnelle. Et elles le rejettent dans une plus forte mesure encore en tant que femmes. En abandonnant les études ou l'ascension professionnelle, elles se détournent aussi de la valorisation sociale, de l'augmentation du capital économique par un salaire et des perspectives d'intégration et de réalisation personnelle par le travail. Elles refusent de les considérer comme des « pistes d'émancipation » pour elles-mêmes, alors même que des générations de femmes se sont battues sur ce terrain pour réaliser les conditions d'une plus grande liberté économique et culturelle pour les femmes et, par là, gagner en pouvoir symbolique⁹⁹.

Les femmes interrogées délaissent donc globalement ces objectifs pour se tourner vers les perspectives d'auto-apprentissage au sein des lieux autogérés. Ainsi, elle tentent de rompre, autant avec les rôles sociaux pré-établis par la société qu'avec certaines aspirations féministes.

Trouver un cadre collectif d'autonomisation

Les femmes interrogées recherchent ainsi, de façon très volontariste, une autonomie spécifique à leur position sociale et à leur conscience politique : s'affirmer comme sujet autonome en rupture avec des représentations classiques de réussite individuelle et avec l'oppression spécifique que subissent les femmes. Le processus d'auto-apprentissage au sein des lieux autogérés prend alors tout son sens politique, avec l'idée qu'il s'agit de se constituer en sujet autonome, en rejetant les formes conventionnelles d'intégration du monde capitaliste et patriarcal. Avec de telles perspectives, l'élaboration d'une identité sociale stable et d'une reconnaissance, exige un travail d'auto-définition

⁹⁹ DELPHY Christine : *L'Ennemi principal. L'Économie politique du patriarcat*, Syllepse, « Nouvelles Questions féministes », 1998

qui pose la question de l'auto-validation et de l'auto-légitimation. La préférence pour « une communauté de dialogue » affinitaire, autrement dit un cercle de validation constitué du milieu proche, apparaît encore ici comme évident. La multitude de petits projets collectifs disparates et éphémères, prennent sens en s'inscrivant dans un espace plus grand qui les regroupe, à la fois géographiquement et dans une communauté de pensée, et où ces valeurs contestataires apparaissent comme transversales, sont collectivement portées.

3.2 L'auto-apprentissages par étapes : de l'enthousiasme au sentiment d'insuffisance

Pour décortiquer le rapport des personnes à l'auto-apprentissage, une deuxième couche d'analyse consiste à l'approcher sous le prisme de son déroulement chronologique et d'observer de plus près l'évolution de leur investissement dans les divers moments de ce processus.

3.2.1 Prendre un « deuxième point de départ » enthousiasmant

S'appuyer sur un héritage familial

En présentant l'objet général de ma recherche pour amorcer les entretiens – les modalités d'apprentissages dans les espaces autogérés – j'ai très certainement incité les personnes à développer le récit personnel de leur cheminement vis-à-vis des apprentissages. On y trouve l'idée d'un processus, débuté par les apprentissages au sein de la famille et des institutions scolaires. L'importance de l'héritage familial, comme culture de base et disposition personnelle face aux apprentissages, est évoquée à plusieurs reprises. E. indique par exemple :

« Déjà quand j'étais enfant, on a beaucoup voyagé avec la famille et je crois que ça a beaucoup influencé mon évolution parce qu'il fallait toujours s'adapter à des nouveaux endroits, à de nouvelles personnes, à des nouvelles langues. »

Invitée à proposer une sorte de vue générale son parcours d'apprentissage, elle souligne qu'elle est porteuse d'une histoire qui influence ses orientations et priorités. On retrouve également chez M. cette idée d'héritage familial quand elle dit :

« ...par l'école et divers choses, par la transmission de ma mère qui est aussi issue d'une carrière sociale... et par mon genre [...], j'ai des compétences ou des savoirs autour du social, autour de la prise en charge des autres, de savoir s'en occuper, machin... alors ça c'est plutôt mon histoire familiale et professionnelle à l'école. »

Les deux femmes insistent sur le fait d'être positivement influencées par cette culture de départ et d'avoir trouvé le biais pour la transposer dans un autre contexte social. Si l'on reprend l'idée de rupture développée plus haut, force est de constater que cette rupture n'est pas complète : il s'agit ici pour elles de cultiver un savoir et des valeurs qu'elles considèrent comme positifs au sein de leur famille, comme les compétences sociales et l'ouverture. Elles affirment ainsi leur choix de vie dans une recherche de cohérence qui comprend aussi l'héritage familial. L'enjeu est plutôt de réinvestir

cet héritage dans un contexte différent qui, lui, fait rupture avec la société et « la vie d'avant ».

Un deuxième point de départ enthousiasmant

L'idée d'un deuxième moment de la construction d'une culture personnelle, après ou sans le passage à l'université, traverse donc tous les entretiens : la découverte d'un lieu autogéré est souvent décrite comme le moment d'un changement d'orientation important, par rapport à un cheminement plus ou moins prétracé. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre le récit de E. :

« Et là, ça était le moment de mon évolution personnelle où ça a profondément changé, où ça c'est accéléré à fond. J'ai rencontré le milieu anarchiste, j'ai rencontré tout ce qui me bottait bien. De l'autogestion. »

Dans la logique de la trajectoire, ce moment est présenté comme point de départ d'une nouvelle culture personnelle, dont les personnes interviewées se sentent porteuses.

Des questionnements d'ordre politiques et sociaux et la recherche de « quelque chose de différent » sont à chaque fois évoqués comme la motivation première à l'implication dans un lieu et un collectif autogéré. Ce moment de départ est décrit comme intense et décisif :

« [...] j'avais une espèce d'enthousiasme énorme, une soif de... vachement positive, vachement riche sur plein de terrains et que ce soit très cohérent en fait. [...] Il y avait une cohérence qui se construisait dans ma tête avec des gens, partagée en fait, c'était partager plein de cohérences et d'imaginaires politiques par la mise en commun d'une vie en squat où il y avait une vie publique, de fête, d'action, de création, de rénovation, de... voilà. »

La multiplication des apprentissages, une déstabilisation positive

M. décrit un état d'inspiration et de découverte, lié au sentiment de ne pas seulement rencontrer des personnes qui partagent les questionnements et préoccupations politiques mais aussi de découvrir collectivement des façons d'agir. L'expérience d'un lien entre le penser et l'agir est vécue comme une plus grande cohérence, le sentiment d'une progression. Cette conviction de s'inscrire dans une nouvelle histoire, avec d'autres, semble changer profondément le rapport de ces personnes à l'espace social : les choses prennent un nouveau sens. Le récit montre cette ouverture touchant tous les domaines de la vie qui est vécu comme une déstabilisation positive de la situation antérieure, considérée comme moins satisfaisante. Cet élan pour se mettre en question dans des dynamiques collectives, cette effervescence liée à une rupture avec les habitudes de la vie quotidienne et normalisée, trouve de nombreux points communs avec la description par Jack Mezirow de mouvements sociaux :

« Les mouvements sociaux peuvent précipiter ou exacerber les dilemmes et légitimer les perspectives de sens alternatives. L'identification à une cause qui nous dépasse peut constituer la plus puissante des motivations à apprendre. »¹⁰⁰

Le début du processus d'auto-apprentissage au sein des lieux autogérés est ainsi marqué par des apprentissages au gré des rencontres et des occasions. Il semble que les personnes trouvent, au sein de ces nouveaux terrains investis (vie en collectivité, organisation d'événements publics, travaux de rénovation...) une quantité importante de nouveaux apprentissages à faire, soit par une simple reconsidération de tâches, auparavant considérées comme peu intéressantes et attirantes, soit par des pratiques nouvellement rencontrées (le fait de faire soi-même plutôt qu'acheter...). Ils s'inscrivent par là dans une dynamique collective qui conduit les personnes à se mettre en question et à trouver une satisfaction en cherchant avec d'autres à répondre aux objectifs du collectif.

Dispersion et manque de distance

Dans cette première phase, le fait d'apprendre des nouvelles choses semble avoir un rôle primordial. Tout ce mouvement s'inscrit dans une énergie globale et désordonnée, qui ne permet pas d'organiser l'expérience par la prise de recul ou la formulation. On peut comprendre ainsi le constat de M. :

« Du coup, ça partait dans tous les sens et c'est mon point de départ et c'est autant le chaos dans ma tête, je crois, je ne suis pas résumée en fait. [...] mais je ne sais pas, c'est mélangé dans ma tête, c'est mélangé dans ma vie et dans ma tête. [...] Je crois que c'est

¹⁰⁰ MEZIRROW, Jack : op. cit.

compliqué, je crois que je suis au stade de devoir écrire, de définir tout ça. »

Elle propose une lecture ambiguë de cette énergie de départ et revient sur l'idée de déstabilisation : elle éprouve une difficulté à structurer et formuler son expérience à partir de ce moment. Elle témoigne du fait que l'ouverture à une dynamique collective a entraîné pour elle la difficulté d'une mise à distance, nécessaire à la réflexion, la formulation et la prise de décision. N'ayant pas fait d'études, M. exprime fortement ce besoin de prise de distance critique par rapport à son expérience et surtout le but de pouvoir en parler, de pouvoir mettre des mots dessus. La difficulté qu'elle exprime est celle d'un manque de vue générale, de lucidité et de vocabulaire adapté pour parler de son expérience.

Ce constat de faible distance critique face à l'expérience est donc au final relevé de deux manières différentes : d'un côté, par l'importance de cette immersion enthousiaste dans un plus grand ensemble, de l'autre côté, le manque de maîtrise de sa propre expérience parfois vécue comme problématique.

3.2.2 Chercher une place sans pouvoir approfondir le savoir acquis

Le projet collectif de recherche d'autonomie : quand la nécessité fait l'occasion d'apprendre

Dans la suite des entretiens, on trouve le récit d'apprentissages centraux au sein du nouveau milieu, soit au sein du même lieu soit au sein d'un réseau plus large.

Les femmes interviewées, ayant rencontré un nouveau champ de possible où des apprentissages prennent un autre sens par le fait de s'inscrire dans une dynamique collective, font le récit d'une orientation vers des apprentissages qui semblent utiles et valorisés dans ce contexte social. M. en fait un récit :

« Ce que je voulais dire au départ, voilà, c'était que les projets et les idées de développer des projets, ils m'ont amené sur des techniques, par la nécessité. Alors, des exemples : je me rappelle de l'intersquat de Marseille où c'est la première fois que j'ai soudé. »

Elle souligne la nécessité d'apprendre des techniques, liées à cette idée d'autonomie présente dans la vie quotidienne des lieux autogérés. Dans tous les entretiens, on retrouve à cette phase d'implication l'idée d'une recherche d'un apprentissage technique, visant à maîtriser un aspect matériel de la vie

ou des activités collectives¹⁰¹. On peut constater, dans cette phase d'implication et d'apprentissage, la conjugaison entre participation de la personne au projet de recherche d'autonomie des lieux et affirmation d'un choix personnelle d'autonomie.

S'investir plus pour apprendre plus

Toutes les personnes interviewées font le récit d'une implication quasiment exclusive au sein du lieu autogéré, ou des quelques lieux autogérés, auxquels elles ont eu accès. Elles s'impliquent très rarement dans d'autres cadres et fréquentent peu ou pas les institutions plus classiques de formation (si certaines fréquentent par exemple l'université, c'est en tant qu'auditrice libre et non pas avec un statut d'étudiant.e). Elles partagent toutes le sentiment d'accéder à un espace d'apprentissage perpétuel, comme en témoigne M. :

« C'est comme si chaque demi-journée de ta vie, c'est un extrait, que c'est un bout d'apprentissage de quelque chose. Que cette curiosité t'amène tout le temps à dire : « Ah, qu'est-ce que tu fais? Comment tu fais? Moi aussi, je veux essayer. » Ça ne fonctionne pas tout le temps, il y a des codes. Mais quand tu as du temps à consacrer dans ça et quand c'est en quelque sorte ta recherche de voir plein de regards différents sur la vie, t'arrives à t'introduire aussi dans des groupes, dans des sphères, à apprendre un truc... »

En faisant ces nouvelles expériences, elles sont à la recherche d'outils intellectuels ou techniques. Elles sont donc fortement disposées aux apprentissages et éprouvent, si elles projettent de continuer à évoluer au sein de lieux et collectifs autogérés, le besoin d'approfondir certaines compétences. L'approfondissement des apprentissages apparaît ici comme un moyen pour les femmes de stabiliser leur place et leur implication sur les lieux, par la maîtrise des aspects matériels de la vie collective.

Apprendre sans pouvoir approfondir...

L'auto-apprentissage par rencontre et par occasion dans des situations de nécessité semble néanmoins rencontrer des limites. Il s'avère difficile, dans ces contextes, de vraiment approfondir les apprentissages. Parlant de la soudure, M. poursuit en disant:

« Alors, du coup, il y a plein de choses, je ne sais pas vraiment quelles compétences j'ai. J'ai des bouts de compétences, des aisances, des facilités dans des domaines où ça

¹⁰¹ Le fait que ces apprentissages se placent surtout dans la catégorie technique et qu'ils font objet d'un récit détaillé et relativement long souligne son importance pour les personnes sera analysé dans la partie suivante.

devrait pas l'être parce que ... parce qu'en générale, t'a pas... j'ai des bouts de trucs, alors, je ne sais pas. Je sais poser des prises, je sais des fois comprendre un système électrique, par exemple, je sais réparer quelques évier mais pas tous les évier, certains évier je comprends le système d'évacuation par exemple. »

Le temps reste celui de l'expérience, de l'expérimentation, de l'essai et il semble opposé à une idée d'approfondissement. L. confirme ce constat en affirmant que les chantiers collectifs ne se prêtent pas, au final à de telles exigences :

« En fait, quand je fais des chantiers collectifs, c'est pas que je les retiens comme des moments d'apprentissage parce que c'est des moments que je retiens comme des moments où il se passe beaucoup de choses. Oui, ce que je retiens de ça, pour moi, c'est surtout un travail collectif ou une aventure partagée ou une sorte de moment dans la vie où un se donne un but ensemble et où on fait des choses dans ce sens là. [...] Et c'est pas comme si on n'apprend pas des trucs, mais c'est comme si ça ne comptait pas dans ce sens-là dans ma tête. Parce que ça compte plus comme découvrir des gens avec qui je le fais. »

Ainsi, la dimension sociale l'emporte sur l'approfondissement d'un apprentissage et empêche en même temps de nommer et d'affirmer des compétences acquises, processus pourtant nécessaire pour qu'une validation par d'autres puisse être envisagée.

3.2.3 Trouver un équilibre entre autonomie personnelle et collective ?

Sentiment d'insuffisance

Le besoin de stabiliser sa position et son identité sociale au sein du collectif en validant ses apprentissages

L'implication dans un lieu autogéré permet des changements de perspectives pour les personnes. De nouveaux apprentissages deviennent pensables, sous forme d'auto-apprentissages et grâce à des interactions multiples. En s'impliquant dans un projet collectif de recherche d'autonomie, les femmes adhèrent aux priorités et aux nécessités posées par les lieux, en les intégrant dans leurs orientations. Dans la suite du processus, après ces phases d'apprentissages « par occasion » et d'approfondissement, le besoin d'une stabilisation et de validation de l'expérience apparaît de plus en plus central. A travers ces exigences se dessine l'enjeu pour ces personnes d'acquérir une position stable au sein des lieux, qui constitue en même temps une consolidation de leurs choix de vie. Cette phase est marquée par la volonté de se concentrer sur la maîtrise de son expérience et de trouver l'articulation entre autonomie personnelle et collective. La valorisation qui peut être tirée de ces apprentissages et compétences joue un rôle important à ce moment. C'est dans cette dernière phase que les femmes interviewées expriment le plus de difficultés. Nicole-Claude Mathieu propose une analyse qui permet de les approcher :

« L'identité personnelle et la subjectivité, et plus généralement les formes psychiques d'individuation, sont, elles aussi, une résultante de la place singulière que le sujet occupe dans le fonctionnement concret des rapports de domination et de genre. »¹⁰²

Si le processus de stabilisation et de validation est en grande partie lié aux ressources matérielles et symboliques des personnes, celui-ci joue en premier lieu sur leur identité sociale et donc l'évolution de leur position sociale.

Le collectif comme « communauté de dialogue » et outil de réflexivité

Les auto-apprentissages dont les femmes témoignent dans les entretiens ont pour la plupart comme système de référence quasi exclusif le lieu et le collectif autogéré. Ces derniers ont pour elles la fonction « d'une communauté de dialogue », instance sociale à l'intérieur de laquelle les gens partagent le sens des mots, selon Jürgen Habermas. Ce cadre constitue l'instance qui pourrait, par le moyen de la communication, du « dialogue rationnel », valider les expériences et donc aussi les

¹⁰² MATHIEU, Nicole-Claude : op. cit.

acquis. Dans cette phase du processus d'auto-apprentissage, la communication entre les personnes formant un collectif à l'intérieur du lieu autogéré, est donc l'instance permettant – ou non – formulation des expériences et des acquis. La fonction de validation n'est cependant jamais explicitée en tant que telle, qu'elle soit mise en œuvre dans des moments formels tels que les réunions ou dans la communication inter-individuelle.

Avant d'aborder la question de la validation à proprement parler, il semble en tout cas que cette instance de dialogue, de mise à distance et de formulation de l'expérience, même si elle ne prend de forme clairement établie et identifiable, permet au coup par coup une pensée réflexive. Celle-ci est primordiale pour l'intégration des acquis dans le processus de subjectivation, comme M. en témoigne :

« Ça m'a intéressé, de comprendre pourquoi, comment ces gens là, qu'est-ce qui constituait la complexité de leur exclusion. [...] Alors, je me suis dit, ou d'autres personnes à des moment me l'ont renvoyé que ça, c'est un regard sociologique. De réflexion. »

Cette citation montre bien à quel point la formulation des expériences par et avec d'autres est importante dans les processus de subjectivation qui ne peuvent s'appuyer sur une validation institutionnelle.

Les obstacles à une « distanciation de la pensée pratique »

Si le cadre collectif rend possible une plus forte distanciation de l'individu face à des nécessités économiques, il en impose d'autres, qui sont moins d'une nature strictement économique que plus globalement matérielle. L'observation du terrain a montré que, à coté de l'omniprésence de nouveaux apprentissages, il y a aussi un foisonnement constant de choses à faire, et ce souvent dans l'urgence. La « débrouille », l'auto-construction, l'autogestion, la diversification des activités et la non-spécialisation imposent une temporalité de la nécessité. Celle-ci limite encore la possibilité d'une prise de distance critique face à son expérience. L. dit à ce sujet. :

« Je pense en général, pour apprendre un truc, j'ai envie de m'isoler, de ne pas être dans une aventure collective. Que ce soit la mécanique, que ce soit la sociologie, que ce soit la musique [...] Il y a beaucoup de choses où j'ai besoin d'être seule dans une salle, de vivre seule pour me motiver de les apprendre. En collectif, j'apprends juste à... où je ne me rends pas compte que j'apprends des trucs. »

Elle introduit l'idée que pour elle, il n'y a pas de distance possible dans une situation trop fortement

marquée par les interactions sociales. Pierre Bourdieu donne une explication à ce sentiment dans son analyse des positions sociales : la distanciation par rapport au collectif et aux situations de la vie courante impose une distanciation de la pensée pratique. Cette distanciation fait partie du capital culturel et symbolique des personnes, et ne s'acquiert pas aisément dans le processus de l'auto-apprentissage mais le précède et l'influe.

La validation comme processus de valorisation : la difficulté à gagner en légitimité

On a observé dans les chapitres précédents la dimension strictement idéale des conditions du dialogue rationnel, à l'épreuve des rapports de domination structurant les interactions sociales. La communication se présente comme un terrain où s'exercent des rapports de forces, pour la négociation des conditions de validité des expériences. Pour rappel, suivant l'analyse de Pierre Bourdieu et de Nicole-Claude Mathieu, la maîtrise d'un langage universalisant et généralisant est moins une chose à apprendre dans l'interaction, qu'un outil nécessaire pour entamer un processus de communication au sein duquel les expériences seront validées. Les personnes manquant d'outils pour nommer leurs expériences se voient dans une plus grande fragilité face au collectif. L'accord sur une expérience commune dépend donc moins d'une argumentation rationnelle que de la légitimité de la personne qui l'exprime. Il n'est plus temps d'aborder le « *teste de validité dans l'argumentation* » d'une manière neutre comme Jack Mezirow¹⁰³ : il est nécessaire de considérer, comme on l'a prouvé plus haut, que la validation des acquis met en jeu la légitimité des positions. L'acquisition de ces outils n'est pas un apprentissage anodin et facile. Il s'agit, en même temps que l'on s'approprie les concepts et les techniques nécessaires à la formulation de son expérience, d'entrer dans une phase active de valorisation de ces acquis, pour conquérir le terrain de la légitimité.

Cet enjeu n'est cependant jamais nommé comme objectif en tant que tel dans les entretiens et reste difficile à atteindre dans les faits. L'analyse des différents types d'apprentissages que cette démarche nécessite, permettra dans les pages suivantes de clarifier les raisons de son occultation, et le sentiment d'insuffisance qui en découle.

¹⁰³ Ibidem, p.86

3.3 Le savoir technique, valorisé aux dépends du savoir communicationnel : le maintien du déséquilibre des positions

Une troisième approche, qui thématise les différents types d'apprentissage en reprenant les catégories de Jürgen Habermas, permet de mieux délimiter quels sont les apprentissages valorisés dans ce contexte et de cerner le pouvoir matériel et symbolique que les personnes acquièrent en s'en emparant. Cette analyse aidera à expliciter le sentiment d'insuffisance et de déception qui succède à l'adhésion enthousiaste des premiers moments.

3.3.1 Accéder à des apprentissages techniques : principal objectif, principal obstacle

Concernant la catégorie des apprentissages techniques, je propose de questionner leur place au sein des lieux autogérés, leur importance pour les personnes et finalement les processus de leur acquisition.

La nécessité matérielle du savoir technique : l'occasion de se faire une place au sein des lieux autogérés

S'inscrivant dans une perspective politique liant la rupture symbolique avec le système politique et économique en place à une recherche d'autonomie matérielle, les lieux autogérés se trouvent souvent face à une réalité exigeante à maîtriser. Cette recherche impose généralement la réalisation d'un grand nombre de travaux de construction, de rénovation, de réparation ou d'installation, souvent réalisés avec des matériaux récupérés ou détournés et par des personnes non-professionnelles. Dans ce contexte, un grand nombre de savoir-faire manuel comme la mécanique, la menuiserie, la plomberie, le montage de circuits électriques et la maçonnerie est sollicité en permanence. Pour la plupart des personnes au début de leur implication dans des lieux autogérés (et plus encore des femmes) il s'agit là d'un terrain inconnu et d'un changement de paradigme : des tâches habituellement fortement spécialisées, souvent invisibilisées au sein d'un quotidien urbain et peu valorisées à côté du travail intellectuel, prennent dans ce contexte une place centrale. Par le biais des chantiers collectifs, ils sont souvent le terrain du premier contact avec le lieu et permettent

à la personne d'expérimenter des nouvelles choses et d'accéder à la satisfaction de faire quelque chose d'utile pour le lieu, tout en laissant une trace visible et matérielle de son implication.

Les exemples mentionnés dans les entretiens, l'apprentissage du maraîchage, de la mécanique, de la sérigraphie, de la boulangerie ou de la production de films, s'inscrivent tous dans la réalité spécifique des lieux dans lesquels ils se sont faits : ces apprentissages visent donc à la maîtrise d'un aspect central, valorisé et nécessaire de la vie collective. Ils visent à la fois à « se faire une place », c'est-à-dire à prendre une position au sein du collectif et à répondre au besoin personnel d'autonomisation. Dans les entretiens, le récit de ces apprentissages est le plus comparable à la construction d'une « identité professionnelle » précise, parce qu'ils ont des noms et mènent à une reconnaissance de la personne dans ce qu'elle fait.

Conjugaison entre recherche personnelle d'autonomie, dépassement d'une identité genrée et construction d'une identité sociale

Souvent, cette valorisation du savoir-faire manuel au sein des lieux rencontre une disposition à ces apprentissages chez les personnes qui commencent à s'impliquer, lié à un imaginaire politique d'autonomie. E. témoigne de cette recherche :

« Là, j'ai rencontré un peu tout ce qui est travail manuel, faire un peu tout avec les mains, alors que j'étais super frustrée de l'univ pour les trucs un peu plus intello. Et là, c'était ce qui m'a permis de me sentir bien, de me rendre compte que je peux faire des trucs, que je ne dépends pas tout le temps des autres ou de devoir me procurer des trucs. »

Elle se positionne dans une perspective qui valorise le savoir-faire manuel en même temps qu'elle met en doute l'utilité d'un savoir intellectuel enseigné à l'université. Dans son expérience, ce dernier n'a pas permis de satisfaire sa recherche d'indépendance et d'augmentation de sa capacité d'agir. C. souligne que son implication dans un lieu autogéré lui permet d'approcher les apprentissages faisant auparavant défaut :

« Juste, pour revenir sur mes savoirs, parce que quand-même, cette semaine, j'ai appris à monter un circuit électrique, dans un chantier organisé, autogéré. J'en suis trop fière. [...] Un truc qui sert dans la vie quotidienne, quand-même. [...] C'est vraiment pour moi un truc important et c'est pour ça que j'ai insisté pour le faire. J'ai envie d'apprendre des choses comme ça parce que ça manque grave. »

Cette analyse d'un manque de savoir-faire manuel est récurrente dans les témoignages des

personnes impliquées dans des lieux autogérés et sousentend une analyse de la société se basant sur un fonctionnement menant à la dépossession d'un savoir qui aide à une maîtrise de sa dimension matérielle. Elle est d'autant plus relevée par la plupart des femmes pour lesquelles l'idée d'une autonomie personnelle plus grande semble intimement liée au besoin de mieux maîtriser la dimension matérielle de la réalité. L. en témoigne:

« Maintenant, je m'y connais un peu en mécanique. Ça aussi, j'ai appris vachement tard, comme ça, parce que j'avais envie d'apprendre quelque chose avec mes mains. Du coup, par esprit de contradiction, parce que je n'étais jamais encouragée de faire des trucs masculins, je me suis mise là-dedans. »

Elle souligne que les apprentissages manuels sont d'autant plus importants pour elle, qu'elle s'en est vue privée auparavant. Elle fait le constat d'une position sociale partagée entre les femmes, qui les éloignent par leur éducation et leur construction sociale, un savoir considéré comme masculin. C'est ainsi que les apprentissages techniques dans les lieux autogérés constituent le terrain sur le quel l'imaginaire d'autonomisation personnelle des femmes trouve un cadre favorable. Les apprentissages techniques deviennent ainsi plus accessibles, toujours dans un cadre d'expérimentation qui n'exige pas de savoir-faire poussé.

Obstacles structurels à l'approfondissement des apprentissages techniques : la position dominante des « personnes ressource »

Après la phase d'entrée dans un lieu ou un collectif autogéré, les récits de l'approfondissement d'un ou plusieurs apprentissages techniques prennent une place centrale au sein des entretiens et sont présentés sous la forme d'histoires complètes. Les personnes lui donnent une place importante au sein de leur récit global, ce qui indique qu'elles le trouvent porteur de sens. C'est ainsi que M. dit à la fin de son récit détaillé :

« Si du coup, je pars dans les détails comme ça, c'est parce que pour moi, c'est un exemple, que pour moi, ça recoupe des principes, enfin des trucs similaires. »

Elle souligne que cette expérience n'était pas seulement centrale pour elle mais est en même temps révélatrice des processus d'apprentissages dans des lieux autogérés d'une manière plus générale.

Le récit de ces processus d'apprentissages techniques, dans leur double dimension de centralité pour le fonctionnement des lieux et la recherche personnelle d'autonomie des femmes, donnent aussi des indices quant aux difficultés rencontrés. Des personnes nomment notamment des difficultés dans les interactions avec d'autres. E., projetant de rester plus longtemps dans un lieu, cherchait à

rejoindre le potager qui servait à nourrir le collectif. Elle témoigne des difficultés dans l'apprentissage du maraîchage :

« Il y avait une femme qui avait commencé le potager quelques années auparavant et qui s'y connaissait à fond, en potager en général et qui connaissait ce terrain mais qui avait des très, très, très gros problèmes de communication, d'échanges etc. Pour elle, le potager, c'était son bébé. [...] Elle n'acceptait pas trop l'aide et ça c'est un peu mal passé. »

Elle problématise la dimension interactive de l'auto-apprentissage : d'un côté, il semble important de trouver des personnes ressources, de l'autre côté il n'est pas assuré que celles-ci acceptent de se mettre dans une posture de transmission de savoir. Le récit de E. montre qu'elle se trouve pas seulement dans une situation difficile au point de vue de la communication mais en même temps dans une grande dépendance structurelle face à une personne qui détient, et le savoir, et le matériel nécessaires et peu accessibles.

Dans le récit de son auto-apprentissage de la mécanique, L. expose d'une manière détaillée les différents niveaux d'une telle situation de dépendance structurelle. Je n'hésite donc pas à reprendre un long extrait de cet entretien :

« Bon, j'ai fini par avoir une adresse et j'ai fait l'apprentie chez un pseudo-garagiste pendant une semaine. Je n'étais pas très bien tombée. [...] Et c'est pas comme ci que j'avais mon propre logement quelque part et qu'on se mettait d'accord que : 'tiens, dimanche prochain, on va bosser sur cela.' C'est que j'habitais chez lui en fait. Et que les jours où ... s'il mettait la moitié de la journée à se décider à y aller, moi, je passais la moitié de la journée à ranger mon frein quoi. Quand on était en train de bosser, je lui passais des outils et j'attendais des heures avant que lui il m'explique quoi que ce soit. En plus, je n'étais pas trop contente de comment ça se passait entre lui et moi sur d'autres points. [...]

Il faut dire que c'est un type qui marche très mal, du coup, je me sentais... entre ça et le fait que j'habitais chez lui, qu'il m'hébergeait sans que je lui file de l'argent, j'avais l'impression que... Je m'étais mise à faire plein de trucs chez lui, genre vaisselle, ménage, des trucs comme ça mais en même temps ce n'était pas pour cela que j'étais venu. Peut-être il aurait juste fallu que j'ai de l'argent pour lui filer et que je me recule un peu de ces obligations... »

Cet exemple est parlant sur cette relation de dépendance qui se crée facilement au passage de

l'apprentissage « par occasion » à la recherche d'un approfondissement d'apprentissage « désiré », peu formalisé dans les cadres non-institutionnels. La personne désirant d'apprendre au sein de « son milieu » se voit confrontée à des situations où ses propres enjeux ne sont pas ceux des personnes autour d'elle. Dans le récit de L. la problématique liée à la position sociale de « jeune fille sans ressources matérielles » est très visible : elle ne trouve d'autres ressources à fournir que l'aide ménagère. Il s'agit clairement d'une problématique genrée. Elle, qui voulait apprendre la mécanique se retrouve à faire la vaisselle et le ménage chez le garagiste et se sent mal à l'aise (au point d'avoir du mal à en parler car elle précise cela seulement après avoir été requestionnée sur ce point). L'envie d'approfondir un apprentissage devient un facteur de dépendance et met les personnes face à leur position sociale, en l'occurrence fortement genrée : pour construire le lien privilégié avec une « personne-ressource », elle est amenée à prendre un rôle féminin situé au bas de l'échelle sociale (aide ménagère) ou à entrer dans des jeux de séduction. Cette problématique se retrouve aussi dans le récit de M. :

« T'es pas dans une sphère où, même quand ton patron tu ne l'aimes pas ou que ton prof est un connard, t'as un cours et la pression sociale est réelle et il y a des institutions, il y a des personnes qui te font chier, et elles existent. Mais là aussi, pour moi, dans ce truc d'auto-apprentissage, t'as à te faire ta place, avec des gens et tu as aucune garantie derrière qu'on veuille bien t'apprendre des trucs et quand c'est des savoirs masculins, et bien ça correspond aussi à des codes hétéro et des trucs de séduction que tu obtiens... »

Elle soulève un problème qui met en lumière le lien entre l'auto-apprentissage et la position sociale de la personne souhaitant apprendre : la possibilité de « se faire une place » pour être en position d'apprendre dépend fortement d'interactions qui mettent en jeu des rapports de domination comme la différence de capital économique, la différence de capital culturel ou de capital symbolique comme l'intégration sociale ou institutionnelle. Concernant les apprentissages techniques, les femmes font le récit d'une situation complexe : elles se retrouvent face à un savoir majoritairement maîtrisé par des hommes, qui n'est pas forcément le plus valorisé socialement, mais qui a une importance prioritaire pour elles. Par leur construction sociale antérieure, elles n'ont pas construit une légitimité liée à ce savoir mais sont face à des personnes dont la reconnaissance sociale en découle.

Le paradoxe d'une recherche d'autonomie par des interactions sociales oppressantes

Dans la dynamique de l'approfondissement, on assiste à un passage des apprentissages expérientiels

au sein d'une quotidienneté partagée à la recherche d'un cadre plus contractuel avec une « personne-ressource ». Dans ce passage, la position sociale de la personne semble peser encore plus lourd sur ses possibilités de choix. Les situations décrites par L. et M. font en effet le constat d'un échec relatif, d'une dynamique dont elles perdent le contrôle : elles font preuve d'une grande habilité communicationnelle et sociale pour trouver une personne avec qui elles pourraient apprendre mais cela n'empêche pas qu'elles se voient contraintes d'entrer dans un rôle social peu valorisé et fortement genré, conforme à leur position sociale.

On peut ainsi conclure à une contradiction structurelle dans les processus d'auto-apprentissage lié aux apprentissages techniques par les femmes : au sein de l'organisation sociale des lieux autogérés, cette position particulière face au savoir, à ceux qui le possèdent et la légitimité de l'acquérir, n'est pas prise en compte. En donnant une place centrale aux apprentissages techniques au sein de leurs orientations, les femmes s'enfoncent dans une démarche paradoxale : leur recherche d'autonomie passe par des situations d'interaction sociale dont elles maîtrisent très peu le cadre. Cela explique les sentiments de frustration et de déception exprimés dans les entretiens mais aussi l'énergie que les personnes investissent dans la recherche de solutions.

3.3.2 Le savoir communicationnel, peu explicité

Jürgen Habermas qualifie les apprentissages communicationnels d'apprentissages pratiques, qui rendent possible et maîtrisable l'interaction sociale. La difficulté à approfondir les apprentissages techniques peut donc être mise en lien avec la place et les moyens d'accès de ce second type d'apprentissage dans les lieux autogérés.

Le savoir communicationnel, un enjeu central pour l'organisation et le dialogue

Ces apprentissages ont une place centrale au sein de lieux et collectifs autogérés car ils sont la condition pour la participation quotidienne, basée sur les fonctionnements communicationnels relativement exigeants de l'autogestion : les réunions, les différents niveaux de l'interaction inter-individuelle et les processus de prise de décision par consensus. Cette organisation donne lieu à des nombreux apprentissages nommés comme tels par les personnes interviewées.

Les femmes interrogées indiquent un manque d'expérience et d'assurance dans les domaines de savoir lié au fonctionnement spécifique de l'autogestion mais une conscience assez poussée de leur importance : comme pour les apprentissages techniques, les apprentissages communicationnels sont

l'objet d'une envie clairement formulée au départ, au moment d'entrée dans un lieu ou un collectif autogéré. Ils apparaissent comme un savoir spécifique, qui aide à la discussion, comme en témoigne L. :

« J'aimerais bien de m'y connaître plus en sociologie et en science sociales, savoir des choses qui me donneraient de l'assurance. Et j'aime beaucoup l'idée de pouvoir défendre mes idées contre quelqu'un avec tout la mauvaise fois que je veux. Parce que, je ne sais pas, si tu sais tes trucs et que tu te sens parler, tu peux ne pas laisser... si des gens disent des trucs qui ne te plaisent pas, tu peux très bien décider de leur dire qu'ils n'y connaissent rien. »

On peut donc parler d'une double motivation : les apprentissages communicationnels sont nécessaires pour le fonctionnement des lieux et, en même temps, les femmes soulignent qu'elles recherchent une maîtrise plus globale et approfondie des processus de communication.

Des apprentissages peu explicites et seulement valorisés dans des situations spécifiques

Cependant, ces apprentissages se passent pour la plupart en informel et sont très rarement explicités. Ils sont ainsi moins visibles et plus difficilement cernables que les apprentissages techniques. Les personnes maîtrisent de fait à un degrés très différent les techniques nécessaires au fonctionnement et se trouvent souvent seules face à elles-mêmes pour les acquérir. Ce savoir et ces compétences sont seulement thématiques dans les occasions où ils font défaut d'une manière visible. En d'autres termes, c'est seulement en analysant les interactions collectives lors de dysfonctionnement et d'apparition explicite de manques organisationnels, que leur centralité est mise en évidence.

Les entretiens vont dans ce sens, en soulignant que l'accès à ces apprentissages ne donne pas le sentiment d'avoir acquis réellement un savoir, mais plutôt une capacité sociale utile, et en même temps peu valorisée par son caractère banal : il ne s'agit pas de savoir et de compétences, il s'agit de « la vie ». E. dit à ce propos :

« Point de vue apprentissage, un truc sur lequel j'ai pas mal appris, ou désappris ou réappris, c'est tout ce qui est vivre en collectif. [...] Et ça, évidemment, ça t'apprend plein de trucs sur toi-même, comment tu interagis avec les autres, quel genre de relation tu as. Et ce n'est jamais évident et c'est une évolution où on n'a jamais terminé d'apprendre mais c'est un truc que je ne regrette absolument pas. »

Elle souligne ainsi que le fait de savoir vivre collectivement est un apprentissage en soi, lié au fait

de vivre dans un collectif. L. confirme le cadre très flottant de ces apprentissages :

« Qu'est-ce que je peux savoir faire? Oui, après, il y a pas mal de choses, des choses un peu floues. J'ai appris à vivre dans des collectifs, j'y arrive peut-être un peu mieux qu'une personne qui a toujours été dans ses espaces. »

Le degré d'attention peut cependant changer selon le projet mené. C. en donne un aperçu et décrivant le voyage d'information qu'elle a réalisé. Dans ce cadre, les apprentissages communicationnels – qu'elle appelle « savoir humain » – ont été particulièrement valorisés :

« Après, c'est toujours pareil : il y a le plan pragmatique et le plan humain. [...] à la limite, des connaissances pragmatiques, je n'ai pas eu réellement besoin. C'était plus... ce qui était plutôt nécessaire, c'était plus des savoir-vivre, pour vivre en groupe pendant trois mois. Donc, plus de trucs de compréhension, de gestion de stress, des trucs de gérer la collectivité. »

Dans ce cas, les apprentissages communicationnels sont mis en avant parce que la personne en fait le centre de son projet et est capable de les valoriser elle-même, en le faisant sortir d'un cadre quotidien. Mais là encore, le flottement persiste : comme dans les témoignages précédents, C. dit avoir beaucoup appris sur le plan communicationnel mais a du mal à nommer les apprentissages. De plus, elle affirme, tout comme les autres, les avoir quasiment acquis « en passant », « par hasard », et non pas dans une démarche élaborée et spécifique.

3.4. Perspectives d'émancipation ? Echs et ingéniosités

Pour clore ce travail, je voudrais reprendre de front la question de l'émancipation, afin de cerner si, au-delà de tous ces obstacles structurels, les espace autogérés parviennent, dans la pratique, à se faire le théâtre d'apprentissages réellement émancipateurs. Pour cela, je voudrais tenter de rappeler là où les positions sociales jouent un rôle structurant et problématique dans le processus d'apprentissage. Je pourrai ensuite évoquer les stratégies que les personnes déploient pour déjouer ces difficultés, et conclure sur leur effectivité.

3.4.1 Contradictions internes à la démarche d'auto-apprentissage en espace autogéré

Le technique contre le communicationnel

Comme on l'a vu plus haut, ce sont les compétences techniques plus approfondies qui donnent aux personnes davantage l'impression de prendre une place au sein d'un collectif ou d'un lieu. Le choix de ces apprentissages techniques répond simultanément à deux motivations : d'une part la volonté personnelle d'approfondir une compétence, d'autre part la recherche d'une reconnaissance, d'une légitimité, par l'acquisition de compétences socialement valorisées. Même si des compétences communicationnelles semblent aussi nécessaires pour gagner en assurance et sont mises en œuvre dans les pratiques des lieux collectifs autogérés (savoir parler, organiser, avoir une vision d'ensemble), elles ne sont pas autant mises en avant dans les récits. Ces apprentissages sont peu explicités, moins visibilisés et les personnes s'orientent moins formellement vers eux. On peut même dire que cette catégorie de savoir, s'attachant à des formes d'organisation et de communication plutôt qu'à la production matérielle, est assimilée aux apprentissages universitaires, intellectuels, abstraite, « inutiles ». Elle est dénigrée au profit de compétences techniques qui paraissent plus tangibles. On préfère « faire des choses concrètes, avec ses mains », que de perdre du temps en réunion ou de faire du « méta », en « réunion sur la réunion ».

Ainsi, les femmes qui entrent dans ces lieux désirent toutes accéder au savoir technique mais rencontrent de grandes difficultés. Le défaut d'apprentissage communicationnel accroît leur situations de dépendance à d'autres, le sentiment manque de légitimité et de confiance en soi, etc.,

qui sont structurellement attachées à leur position.

Pas d'autonomie matérielle sans autonomie symbolique

Cette démonstration conduit à la conclusion qu'accroître sa capacité à agir nécessiterait, au contraire, d'accéder simultanément à ces différentes catégories d'apprentissage. L'entrée dans le processus d'apprentissage par sa dimension technique semble en effet fonctionner, dans le cas où elle s'articule avec l'accès au savoir communicationnel qui permettent de « *négozier les sens et les objectifs au lieu d'accepter passivement les réalités sociales définies par d'autres* »¹⁰⁴. Il s'agit alors d'un scénario d'apprentissage réussi, qui peut être décrit de la manière suivante : l'autonomie matérielle facilitée par l'acquisition des apprentissages techniques permet de se faire une place significative dans les espaces collectifs, d'être « utile », « dépositaire de savoir », « producteur » ; si l'acquisition d'un savoir technique parvient à s'inscrire dans l'espace collectif par leur mise en œuvre, elle s'accompagne en même temps de l'acquisition de compétences communicationnelles nécessaires à cette mise en œuvre (intelligence collective, organisation). Ainsi, la compétence techniques se combine avec l'accès une compétence communicationnelle ; leur validation permet une légitimité plus globale, l'acquisition – ou la confirmation – d'un pouvoir symbolique. En effet, il permet surtout, par la prise de distance et d'assurance, l'exercice d'une réflexivité qui constitue le troisième type d'apprentissage de Jürgen Habermas : l'apprentissage émancipateur. Pour synthétiser, l'accroissement de son indépendance matérielle irait de paire avec le renforcement de ce que l'on pourrait appeler « l'autonomie symbolique », c'est-à-dire le fait de se sentir capable/légitime, de proposer ses propres perspectives de sens, ses propres lignes de conduite. C'est ce processus de subjectivation qui peut être analysé comme l'accroissement du capital symbolique, qui précède et influe en même temps sur le processus de communication. La validation, comme processus de valorisation et de légitimation, doit non seulement passer par la reconnaissance des autres, mais aussi par l'affirmation par soi-même.

A contrario, si ces apprentissages ne s'enchaînent pas fluidement, les acquis techniques, même s'ils sont relativement approfondis, trouvent difficilement droit de cité.

Des lieux inégalitaires

Une fois encore, il faut rappeler que les personnes ne sont donc pas dans des positions d'égalité pour accéder à des apprentissages et les approfondir. Il est nécessaire de constater le manque de réflexion

¹⁰⁴ Ibidem, p.87

sur la position sociale des personnes arrivant dans des lieux autogérés et la non prise en charge collective des besoins de formation dans ce contexte social inégalitaire. Si les différences sont très importantes entre les personnes sans qu'elles aient une réflexion sur ce fait, on ne peut pas considérer le cadre collectif comme un lieu égalitaire d'auto-apprentissage.

Reste à déterminer si, malgré ce constat défaitiste, le cadre collectif est encore assez ouvert pour laisser à certain.e.s la possibilité d'un apprentissage émancipateur.

3.4.2 Trouver des solutions : ingéniosité et apprentissages émancipateurs

Les constats des paragraphes précédents montrent que les positions sociales et les rapports de domination ont des influences sur le processus d'auto-apprentissage et sur la façon dont les personnes font face à des situations d'apprentissage et de validation qu'elles ne maîtrisent pas. Néanmoins, dans les entretiens, on trouve à plusieurs reprises des témoignages qui montrent comment, par la multiplication des formes d'interactions, les personnes proposent elles-mêmes des solutions pour sortir de ces configurations d'apprentissages et de ces modèles de validation trop étroits et inégalitaires. Elles se positionnent ainsi dans une distance par rapport à leur expérience et s'avèrent capables d'en décider le sens et l'orientation.

Distance avec la nécessité économique et temporelle

Le cadre économique particulier des lieux autogérés peut radicalement modifier – et diminuer – les contraintes matérielles qui brident les personnes au quotidien. Par les « débrouilles » collectives, « l'économie de générosité » et toutes les formes de gratuité (la possibilité d'habiter sans payer de loyer par exemple), les individu.e peuvent fortement diminuer les contraintes liées aux nécessités matérielles. S'inscrivant dans ces logiques de solidarités, les personnes ont le champ plus libre pour choisir leurs activités et donc aussi leurs apprentissages, selon des critères autres que leur propre situation économique. On peut dire de ce phénomène qu'il constitue une forte intégration sociale, opérée au détriment de l'intégration institutionnelle.

Le dépassement de la position sociale par la multiplication des cadres de validation

C'est ainsi qu'on peut comprendre le témoignage de E.:

« Après cet atelier, on est parti faire un autre atelier : il y avait des amis que je ne vois pas trop souvent et qui étaient là pour l'atelier et ce que moi, je venais d'apprendre, j'ai pu le repasser à d'autres. On a fait le système électrique des modifs avec une copine, sur la bagnole d'un gars qui est mécano et c'était assez sympa. C'était un gars et il est mécano et c'était cette copine et moi qui avons fait la partie électrique. J'ai adoré. Ça c'est trop bien passez entre nous, l'ambiance mais surtout, voilà : ce qui m'a trop marqué, ce que j'ai trop aimé c'était un truc que tu viens d'apprendre et que tu es capable, ou que tu essaies, d'apprendre à quelqu'un d'autre. Evidemment, il y avait plein de truc où j'ai dû demander aux gens autour: „Tiens, au fait, pourquoi on fait ça...” Je repassais tout ce que j'avais appris mais tout en apprenant, en approfondissement ce que je venais apprendre. »

On peut voir ici que les positions sociales ne sont pas totales. Dans les interactions multiples, les personnes accèdent à des compétences différentes et n'ont pas toujours les mêmes positions sociales. Cette citation démontre que des occasions de validation sont offensivement créées, que c'est par cette voie que l'établissement progressif d'un nouveau savoir devient effectif et, enfin, que la multiplicité des situations amène par la suite une validation plus large.

Pour expliciter cette perspective, Charlotte Nordmann suggère :

« On pourrait par exemple poser la question de savoir si la légitimité nécessaire à la prise de parole ne peut avoir d'autres sources, ce qui revient en fait à mettre en doute

Si l'on suit cette piste, il devient envisageable de dépasser une expérience marquée par la position sociale. Il est en tous cas possible de souligner l'influence des positions sociales sur le processus d'auto-apprentissage, tout en accordant qu'il peut véhiculer des éléments permettant le dépassement des dominations.

Le dépassement des cadres d'apprentissage voués à l'échec, par des stratégies personnelles

Suite à des expériences difficiles, les récits témoignent d'un processus de recherche de nouveaux cadres, d'ambiances plus appropriées à l'apprentissage pour laquelle, en dépit de compétences techniques, un maximum de compétences communicationnelles est mis en œuvre. E., après avoir été confronté au refus de la personne référente du maraîchage, trouve un chemin et nomme, en en faisant le récit, les éléments positifs de cette expérience :

« En même temps, j'étais tellement motivée de pouvoir faire pousser mes propres légumes que j'ai bien insisté. Et j'ai commencé à apprendre avec elle, en observant, en posant plein de questions, en me faisant taper dessus entre guillemets parce qu'à chaque fois je faisais une erreur, un truc qu'elle n'aimait pas. C'était quand même assez dur, émotionnellement. Finalement, elle a décidé de quitter le lieu, d'aller dans une ferme pas loin de là-bas. Et là, on s'est retrouvé avec un ami à moi à devoir gérer. On n'avait jamais fait ça à la base, on avait donné des coups de main mais on s'est trouvé à deux à gérer. C'était une expérience formidable. »

Le dépassement de ce premier échec peut donc donner place à un apprentissage émancipateur tel qu'il est décrit par Jack Mezirow. La personne se rend elle-même capable de trouver une autre solution, une nouvelle perspective pour suivre son objectif, l'apprentissage, dans un autre contexte. Cette ingéniosité pour aller voir ailleurs et donc changer de perception pour mieux y arriver se retrouve dans ce témoignage :

« Ça été aussi une manière de voir qu'il y avait des gens qui arrivaient à faire de la sérigraphie sans avoir un local, c'était une fille qui vivait dans son camion, dans sa caravane et ça aussi, ça m'a aussi permis de voir qu'il y avait des possibles avec rien ou avec des bouts. Une espèce d'ouverture d'esprit, je trouve, en fait. Ne pas rester figée sur une spécialité, de fonctionner à l'usine avec tel matériel et de vachement aimer aussi ces trucs d'imperfection et ces trucs uniques. [...] Ça donne vachement confiance dans

¹⁰⁵ Ibidem, p.32

le fait qu'on peut adapter des techniques et des savoirs. C'est des expériences et qui m'ont donné confiance et qui m'ont rassurée et qui ont permis peut-être plus d'imaginaires, des trucs à l'arrache, des possibles. »

D'un autre côté, si la déception est ressentie comme trop grande face à l'enjeu subjectif, le sentiment d'impasse et l'envie de changement peuvent prendre de dessus et la personne peut être amenée à décider son départ. Le départ doit être compris comme un moyen de défense et de refus d'une situation qui semble peu appropriée à l'évolution personnelle. Cette décision permet souvent la recherche d'un nouveau lieu ou collectif qui permettra d'avantage l'évolution. Il faut néanmoins souligner que ce changement (et donc souvent la perte de lieu et de collectif) peut entraîner des conséquences lourdes pour les personnes qui se retrouvent dans une situation de précarité renforcée. L'enjeu des apprentissages est donc aussi de se faire une place au sein d'un lieu pour pouvoir y développer des choses et les construire dans la durée.

Se positionner dans une lutte pour l'émancipation

A toutes ces perspectives s'ajoutent donc la question de la lutte comme moyen de rejet des cadres imposés et d'élaboration de nouvelles conditions d'apprentissage. Les entretiens vont en tout cas dans ce sens, en donnant à voir ces dynamiques complémentaires, autorisant à penser ce processus d'auto-apprentissage comme émancipateur : l'intégration sociale des femmes dans les lieux autogérés permet d'accéder à des conditions matérielles qui facilitent grandement l'accès aux apprentissages ; la diversité des configurations sociales possibles et l'ingéniosité dont elles font preuve peut permettre de dépasser les situations d'échec ; et, dans le même temps où elles jouissent de toutes ces possibilités, leur positionnement très critique quant aux limites de ces lieux et l'élaboration d'une perspective de lutte face au milieu qui y vit, permettent d'affermir la distance critique si malaisée à adopter et de gagner du terrain.

Assumer cette posture offensive, qui consiste à profiter de ces possibilités tout en se positionnant « contre », revient à porter les trois revendications qui peuvent faire de ces auto-apprentissages en espace autogéré un processus émancipateur pour les femmes qui s'y impliquent :

- l'autonomie matérielle,
- la stabilisation d'une identité sociale au sein de ce choix de vie,
- la prise de distance critique par rapport à cette expérience.

Conclusion

En conclusion, je vais tout d'abord reprendre les différents éléments qui caractérisent les apprentissages en espaces autogérés, autant dans les opportunités qu'ils ouvrent [1.], que dans leurs limites [2.]. Je reviendrai ensuite sur la manière dont les positions sociales s'articulent dans le processus d'apprentissage, en exposant le glissement de la validation des acquis à légitimation des personnes [3.], et sur l'enjeu à repenser l'universalisme dans ce contexte [4.]. Après avoir souligné les ressorts individuels qui permettent aux personnes de contrer ces difficultés [5.], je m'arrêterai sur les perspectives collectives qui autorisent à penser l'émancipation dans ce cadre [6.]. Je pourrai pour finir clore ce mémoire sur les perspectives mais aussi les précautions auxquelles cette analyse m'a conduite [7.].

1. L'auto-apprentissage en espace autogéré : de nouvelles opportunités

En premier lieu, cette étude aura montré que l'expérience est une notion centrale dans l'apprentissage hors-école. C'est autant le cadre dans lequel il se déroule, que l'objet sur lequel il porte. Par l'expérience, la personne identifie et assimile un savoir, négocie les termes de leur validation, et redéfinit sa position sociale.

Les apprentissages en espaces autogérés sont cependant porteurs de promesses plus spécifiques : ils touchent souvent à des domaines peu accessibles parce que habituellement cloisonnés, spécialisés et destinés à des catégories sociales spécifiques. Dans ce cadre, ils sont au contraire peu spécialisés, hors des contraintes institutionnelles et financières et offerts à tout.e.s celles et ceux qui se présentent. Les femmes, faisant le constat d'une position sociale excluant l'accès à « un savoir masculin », se voient ainsi dans la possibilité d'y accéder.

Dans ces lieux autogérés, les nécessités de la vie quotidienne et de la recherche d'autonomie amènent les apprentissages techniques au centre des préoccupations partagées. C'est ainsi qu'ils sont en même temps plus communs et plus valorisés que dans d'autres contextes sociaux. Ce fait est d'autant plus puissant que les apprentissages techniques constituent le terrain sur lequel l'imaginaire d'autonomisation personnelle des femmes trouve un cadre favorable. Ces apprentissages leur permettent de gagner une prise sur la réalité matérielle et ainsi sur leur vie, chose dont elles se voient souvent privées dans des parcours conventionnels.

La maîtrise des aspects matériels de la vie et l'acquisition de compétences habituellement peu accessibles peut constituer une rupture avec les rôles sociaux pré-établis par l'institution scolaire, les modèles de carrière professionnelle, la répartition genrée du travail, etc. Les espaces autogérés proposent ainsi un véritable changement des paradigmes de la valorisation sociale. La contestation des parcours conventionnels et des positions de pouvoir classiques permet d'envisager l'émancipation comme un processus jouant dans un autre registre : les personnes abandonnent l'idée de carrières individuelles aboutissant à des positions de pouvoir et de prestige strictement personnelles, pour valoriser l'augmentation des compétences qui permettent au collectif de fonctionner.

2. Le maintien d'interactions sociales déséquilibrées

On a cependant montré que l'accès aux apprentissages techniques se faisait en défaveur des apprentissages communicationnels, clefs d'une plus grande aisance à maîtriser la réalité collective. Si ces apprentissages restent très présents dans le quotidien des lieux autogérés, ils ne sont que rarement explicités, restant surtout appropriables pour les personnes déjà en bonne position dans l'organisation collective. Cela est d'autant plus problématique que ces apprentissages permettent non seulement la capacité à agir à l'intérieur du collectif mais aussi la possibilité d'une distance critique.

Selon Pierre Bourdieu, cette distanciation face à l'expérience ne s'acquiert pas aisément dans le processus de l'auto-apprentissage mais fait partie du capital culturel et symbolique des personnes, précède et influe donc l'apprentissage. Il s'en suit également que la possibilité d'une prise de recul face à la « pensée pratique », c'est-à-dire à la nécessité, est inégalement répartie. Les liens sociaux forts à l'intérieur des collectifs (précédemment nommés « solidarité de l'interconnection »), ainsi que le régime de l'urgence matérielle permanente, ont tendance à maintenir les personnes dans leurs habitudes et compétences conventionnelles, tout en limitant les possibilités d'approfondissement de leurs nouveaux acquis, ramenant les personnes à leurs rôles sociaux pré-établis. Pour synthétiser, si l'accès aux apprentissages est plus égalitaire en espace autogéré qu'ailleurs, y compris entre hommes et femmes, c'est la difficulté de leur approfondissement qui œuvre dans le sens d'un maintien des inégalités.

Une des forces des lieux autogérés est d'avoir su se constituer en cadres de validation autonomes de savoir développé en leur sein, en constituant de véritables « communautés de dialogue », porteuses de leur propre cadre de référence en matière de valeurs et de compétences, basé sur le projet

autogestionnaire. Cependant, ce cadre de négociation reste informel et favorise ainsi la reproduction des inégalités. Il a été montré que dans ces configurations, si la vigilance fait défaut, la validation des acquis se fait surtout par et pour les personnes aux capitaux social, culturel et symbolique similaires et dominants. Ce phénomène comprend par exemple ce qui a été théorisé sous le nom de « solidarité masculine », où la reconnaissance par ses pairs dominant.e.s facilite l'intégration au dépend des dominé.e.s.

3. De la validation des acquis à la légitimité des personnes

Il a été montré plus haut, que sur le terrain des apprentissages, se mélangeaient des besoins d'acquisition de compétence, avec des recherches d'ordre plus « identitaires ». Il ne s'agit donc pas uniquement d'acquérir un savoir, comme la culture enthousiaste de l'échange de savoir le suggère, mais aussi une légitimité sociale.

Ainsi, l'affirmation identitaire et l'acquisition d'une position sociale ne sont pas seulement des éléments qui influent sur l'auto-apprentissage, ils en sont constitutifs. En d'autres termes, ils sont une partie de l'apprentissage, ils en sont le moyen (accéder au savoir et à leur validation) et ils sont aussi l'un de ses objectifs (renforcer son identité sociale, acquérir une reconnaissance et donc un pouvoir social). On ne peut pas penser la validation des expériences, sans poser la question de la subjectivation, dans le sens de la construction sociale de la légitimité des personnes.

Si cela n'est pas pris en compte, les personnes aux positions sociales moins assises bénéficieront moins facilement de la reconnaissance par la validation qui leur fait pourtant plus défaut. Ce qui est alors en jeu n'est pas une simple validation d'acquis mais, plus profondément, une reconnaissance sociale nécessaire à l'élaboration de la confiance en soi et du sentiment de légitimité.

Ces éléments constituent le premier pas d'une stabilisation dans l'expérience et dans des choix de vie. Si ce processus de stabilisation et de validation est en grande partie lié aux ressources matérielles et symboliques des personnes, celui-ci joue d'abord sur leur identité sociale et donc l'évolution de leurs positions sociales. L'absence d'outils conceptuels pour identifier et rendre visible le déséquilibre des relations sociales explique en grande partie la reproduction de ces situations, alors même que les personnes dominées désirent y mettre un terme.

4. Redéfinir l'universalisme dans une perspective de transformation sociale

La dimension abstraite de la conception universaliste constitue un nouveau niveau d'explicitation de

la reproduction des inégalités existantes entre les personnes, par le fait qu'elle ne prend pas en compte leurs particularités (déséquilibre des rapports sociaux de sexe, dans la répartition des capitaux culturel, économique, symbolique, etc.). L'expérience spécifique n'est en effet valable que si elle se plie aux cadres dominants, si elle se normalise et invisibilise ses spécificités. Adhérant au consensus que la norme est la réalité, les personnes perdent effectivement les moyens de transformer ces cadres dominants.

La conception qui pose la norme masculine – doit-on ajouter blanche, occidentale, diplômée, valide ? – comme la norme universelle, nie les particularités et par là les expériences des personnes.

On peut retenir la proposition de Kilani Mondher :

« On ne peut plus en effet se contenter d'un universalisme abstrait et aveugle à ses conditions de production et d'existence. L'universalisme se soutient du particularisme. Les deux se complètent et se renforcent l'un l'autre »¹⁰⁶.

5. La compétence de la contingence : ingéniosités individuelles

Il reste néanmoins à souligner que surtout la notion d'ingéniosité traverse l'ensemble des entretiens : des femmes peu intégrées institutionnellement trouvent, dans la multiplication des cadres et des occasions, par la mobilisation de tout un réseau d'interactions sociales, des moyens d'accéder à des apprentissages qu'elles recherchent. Leur intégration sociale devient un des éléments centraux, l'investissement de plus en plus offensif des processus communicationnels leur permettant d'en tirer profit.

Agissant en permanence sur des terrains sociaux complexes et en mouvement, les femmes témoignent surtout d'une capacité importante à agir dans des situations sociales complexes. Je nommerai cette compétence la « *compétence de la contingence* », dans le sillage de la sociologue allemande Alexandra Manske¹⁰⁷, travaillant sur les nouvelles formes de lien social face à la précarité des personnes peu intégrées par le travail.

Dans les entretiens, les femmes font toutes preuve d'une grande capacité à nommer les problèmes qu'elles rencontrent, à proposer des solutions, à maîtriser des techniques pour les mettre en œuvre et à en évaluer les résultats. C'est ainsi qu'elles ont pu développer une capacité d'agir individuelle élevée, qui leur permet de faire face à toutes sortes de situations sociétales et de s'orienter quand les

¹⁰⁶ MONDHER Kilani, article « éthnocentrisme », dans le Dictionnaire des sciences humaines, PUF.

¹⁰⁷ MANSKE, Alexandra: *Neoliberaler Klassenkampf: Eine Kultur der Handlungsmacht*. in CASTEL/ DÖRRE : *Prekarität, Abstieg, Ausgrenzung. Die soziale Frage am Beginn des 21. Jahrhunderts*, Suhrkamp, 2007

procédures institutionnalisées ou établies font défaut ou qu'elles les rejettent.

6. S'inscrire dans une dynamique collective de lutte : condition d'une parole légitime

Les éléments décrits ci-dessus constituent les moyens individuels d'accéder à un savoir émancipateur. Je voudrais maintenant revenir sur les dimensions plus collectives. L'autodétermination, en d'autres termes le processus de subjectivation par la prise de parole, ne se réalise en effet que très rarement seul. Il met en jeu la rencontre avec d'autres personnes aux vécus et expériences similaires. Même si ceux-ci sont encore considérés comme minoritaires, c'est-à-dire illégitime, le fait de réaliser qu'ils sont partagés est le premier pas vers leur mise en mots, vers leur explicitation. S'identifier à une oppression spécifique permet en somme de se rapprocher une parole liée à ce vécu, et marque le point de départ d'une perspective émancipatrice. La contestation des conditions et la lutte deviennent ainsi, un moyen - relativement encouragé dans les lieux autogérés - de rejet des cadres imposés et d'élaboration de nouvelles conditions d'apprentissage. Les personnes investies dans les lieux autogérés jouissent d'un cadre de vie et d'implication approprié à un positionnement critique quant aux limites-mêmes de ces lieux. Si suffisamment de personnes se reconnaissent dans le même vécu – par exemple des femmes dans des perspectives féministes – ce positionnement peut permettre l'élaboration d'une perspective de lutte face aux limites de possibilités d'auto-apprentissage, ainsi que la consolidation d'une distance critique si malaisée à adopter.

Si l'on veut reprendre le modèle de Jürgen Habermas, tout en lui superposant une analyse des positions sociales, la négociation des conditions de validité de l'expérience prend une dimension conflictuelle plutôt que strictement rationnelle. L'issue – incertaine – de cette confrontation, constitue une promesse d'émancipation, qui se réalise chaque fois que des personnes en position dominée gagnent du terrain dans leur autonomie matérielle et symbolique, dans leur capacité à maîtriser leur points-de-vue et à agir. La thématization des oppressions, condition nécessaire à tout apprentissage réflexif comme Jack Mezirow le souligne, ne peut donc pas rester à un stade abstrait mais doit toucher aux processus d'auto-apprentissage mêmes pour ouvrir des perspectives émancipatrices.

7. La recherche de voies émancipatrices : précautions et perspectives

A partir de ces constats, on comprend aisément que les conditions d'une participation égalitaire ne constituent jamais un fait, mais seulement un objectif vers lequel tendre, par un effort constant d'adaptation des cadres collectifs d'apprentissage. Pour faciliter le « apprendre à apprendre » et l'articulation entre les niveaux individuels et collectifs des interactions au sein de l'auto-apprentissage, il s'agit donc de porter une attention aux attentes et aux besoins des personnes, de développer une lucidité quant à leurs différences de positions et de vécus, pour entrer sur le terrain de la subjectivité malgré et avec l'aide de ces particularités.

Pour une pratique des apprentissages dans les lieux autogérés, il semble donc primordial de continuer la recherche d'outils permettant d'avantage à toutes et tous l'explicitation de l'expérience subjective et la distance réflexive face aux processus collectifs. Des ateliers d'écriture et des groupes de parole, accompagnant la vie quotidienne et les auto-apprentissages, sont une piste prometteuse.

La dimension politique (et pédagogique) du projet autogestionnaire se verrait renforcée si les compétences communicationnelles nécessaires à la maîtrise des réalités et processus collectifs étaient plus explicitées et formalisées. Des apprentissages en binôme, avec des personnes de différents niveaux de maîtrise, pourraient être envisagés – si ces différences ne constituent plus un tabou.

Dans ce processus, il reste à rappeler que rien ni personne « n'émancipe les gens » : ce sont les individu.e.s qui prennent les moyens de leur émancipation. Ainsi, l'auto-apprentissage en espace autogéré ne peut-il être considéré comme « émancipateur » à proprement parler, mais comme support possible à l'émancipation, si les personnes qui s'en emparent parviennent à conquérir – parfois de haute lutte – une légitimité dans ce processus.

Table des matières

Remerciements	p. 2
Sommaire	p. 3
Introduction	p. 4
I. Autogestion et apprentissages : une culture de l'agir collectif	p. 9
1.1 Un cheminement à travers les apprentissages et les expériences autogérées	p. 11
Contexte familial – Contexte scolaire – Premières expériences collectives – Départ en France et apprentissages par projet – S'installer durablement ? - Chantiers collectifs – L'élaboration d'une culture féministe – La recherche et mon rapport aux apprentissages	
1.2 Le projet autogestionnaire, une culture de vie et une culture d'action	p. 18
1.2.1 L'autogestion, comme projet de société	
1.2.2 L'autogestion, un projet politique malmené	
1.2.3 L'autogestion, une culture de vie et une culture d'action	
1.3 L'espace, élément constitutif de bases matérielles et affectives	p. 24
1.3.1 L'accès à un « espace physique » comme condition première	
<i>Le Fournil Bancal - Les Poissons Volants - L'Espace Autogéré de la Fonderie - L'accès à l'espace comme point de départ du projet autogestionnaire</i>	
1.3.2 L'imbrication des « proximités », à l'intérieur et à l'extérieur	
<i>La densité des liens : le collectif - Le développement d'activités publiques pour consolider des liens, localement et plus largement</i>	
1.3.3 « L'autonomie » matérielle et idéologique, par la libre disposition d'un espace de vie, d'action et d'expression	
<i>L'exercice de la gratuité : une économie de réduction des coûts et de générosité - Une autonomie matérielle pour une liberté idéologique</i>	
1.4 Les bases organisationnelles des lieux autogérés, au cœur d'un projet participatif	p. 36
1.4.1 Les structures d'organisation, de communication et de prise de décision	
1.4.2 L'autogestion : un mode spécifique de participation	

1.4.3 Les lieux autogérés en tant que projet participatif : des lieux d'apprentissage

Apprendre pour délibérer, décider et faire « en connaissance de cause » - La difficulté d'une approche universaliste et égalitariste

1.5 Les lieux autogérés comme terrain d'apprentissage p. 43

Les lieux autogérés en tant que projets participatifs - Les lieux autogérés, espace d'auto-apprentissage - Les chantiers collectifs : un terrain à privilégier - L'auto-apprentissage en espace autogéré : une voie d'émancipation ?

II Auto-apprentissage: L'expérience comme

pratique transformatrice p. 47

2.1 Distance critique et agir communicationnel : la force transformatrice de l'expérience p. 49

2.1.1 L'expérience, cadre et objet de l'auto-apprentissage

Aperçu historique de l'apprentissage hors école - La nécessité d'une distance critique face à l'expérience

2.1.2 L'expérience ou la négociation des termes de la réalité

L'expérience, terrain de validation des apprentissages par la négociation - La négociation, un dialogue rationnel - Le point aveugle du présupposé universaliste

2.2 Rapports de domination et perspectives de lutte p. 57

2.2.1 Positions de pouvoir, domination et maîtrise de l'expérience

La domination symbolique par le monopole de la parole légitime - Les écarts de légitimité inscrits dans des positions sociales figées - La difficulté d'une distance critique en position dominée: déterminisme ou émancipation ?

2.2.2 Perspectives émancipatrices par l'étude de la construction sociale des genres : l'autodétermination comme point d'ancrage

Les rapports sociaux de sexes comme rapports de domination - Le vécu d'une « oppression spécifique » comme processus de subjectivation - La réappropriation du langage comme clef de l'émancipation

2.3 De la validation des apprentissages à la légitimité des positions p. 65

2.3.1 Donner la parole à des femmes : un parti-pris

2.3.2 L'expérience sociale et récits de vie : une approche qualitative

Rationalité et codes intériorisés : « l'expérience sociale » - Le « récit d'expérience », une approche des représentations sociales - Les apprentissages à l'épreuve de la méthode biographique : complexités et problèmes

2.3.3 Une grille d'analyse permettant de penser les inégalités et les perspectives de leur dépassement

Situation et expérience sociale de la personne - Les apprentissages et leurs modalités - De l'explicitation des difficultés à leur explication - Dépassement des difficultés : la place des solutions au sein des entretiens

III. L'auto-apprentissage comme double processus : intégration et distance critique **p. 74**

3.1 Situation sociale et valorisation de l'expérience : une affirmation personnelle et collective par la rupture **p. 75**

3.1.1 Des situations sociales relativement homogènes

Conditions d'habitation plutôt précaires - Revenus économiques faibles - Originaires de classes moyennes - Niveau d'étude et intégration professionnelle relativement faible

3.1.2 Expliciter l'expérience : l'auto-définition de son identité sociale

Se définir par son expérience immédiate - Se définir de manière globalisante - Définir soi-même les marqueurs de son intégration : la difficulté à s'auto-valoriser

3.1.3 Valider l'expérience : un exercice de rupture collective

La « reconnaissance sociale » à une échelle plus restreinte - Rompre avec les parcours d'apprentissage institutionnels et les rôles sociaux pré-établis - Trouver un cadre collectif d'autonomisation

3.2 L'auto-apprentissages par étapes : de l'enthousiasme au sentiment d'insuffisance **p. 84**

3.2.1 Prendre un « deuxième point de départ » enthousiasmant

S'appuyer sur un héritage familial - Un deuxième point de départ enthousiasmant - La multiplication des apprentissages, une déstabilisation positive - Dispersion et manque de distance

3.2.2 Chercher une place sans pouvoir approfondir le savoir acquis

Le projet collectif de recherche d'autonomie : quand la nécessité fait l'occasion d'apprendre - S'investir plus pour apprendre plus - Apprendre sans pouvoir approfondir...

3.2.3 Trouver un équilibre entre autonomie personnelle et collective ? Sentiment d'insuffisance

Le besoin de stabiliser sa position et son identité sociale au sein du collectif en validant ses apprentissages - Le collectif comme « communauté de dialogue » et outil de réflexivité - Les obstacles à une « distanciation de la pensée pratique » - La validation comme processus de valorisation : la difficulté à gagner en légitimité

3.3 Le savoir technique, valorisé aux dépens du savoir communicationnel : le maintien des déséquilibres de position **p. 94**

3.3.1 Accéder à des apprentissages techniques : principal objectif, principal obstacle

La nécessité matérielle du savoir technique, l'occasion de se faire une place au sein des lieux autogérés - Conjugaison entre recherche personnelle d'autonomie, dépassement d'une identité genrée et construction d'une identité sociale - Obstacles structurels à l'approfondissement des apprentissages techniques : la position dominante des « personnes ressource » - Le paradoxe d'une recherche d'autonomie par des interactions sociales oppressantes

3.3.2 Le savoir communicationnel, peu explicité

Le savoir communicationnel, un enjeu central pour l'organisation et le dialogue - Des apprentissages peu explicites et seulement valorisés dans des situations spécifiques

3.4. Perspectives d'émancipation ? Echechs et ingéniosités

p. 103

3.4.1 Contradictions internes à la démarche d'auto-apprentissage en espace autogéré

Le technique contre le communicationnel - Pas d'autonomie matérielle sans autonomie symbolique - Des lieux inégalitaires

3.4.2 Trouver des solutions : l'ingéniosité et les apprentissages émancipateurs

Distance avec la nécessité économique et temporelle- Le dépassement de la position sociale par la multiplication des cadres de validation - Le dépassement des cadres d'apprentissage voués à l'échec, par des stratégies personnelles - Se positionner dans une lutte pour l'émancipation

Conclusion

p. 109

1. L'auto-apprentissage en espace autogéré : de nouvelles opportunités - 2. Le maintien d'interactions sociales déséquilibrées- 3. De la validation des acquis à la légitimité des personnes - 4. Redéfinir l'universalisme dans une perspective de transformation sociale - 5. La compétence de la contingence : ingéniosités individuelles - 6. S'inscrire dans une dynamique collective de lutte : condition d'une parole légitime - 7. La recherche de voies émancipatrices : précautions et perspectives

Table des matières

p. 116

Bibliographie

p. 120

Annexes

p.123

Bibliographie

- ANONYME : *Milieux libres, 1890 – 1914*, Brochure de l'En-Dehors, édition de la Question Sociale, 2005.
- ANSART Pierre (dir. de publication) : *Dictionnaire de la sociologie*, Le Robert, Le Seuil, 1999.
- BARDIN Laurence : *L'analyse du contenu*, PUF, 2007.
- BOURDIEU Pierre : *Langage et pouvoir symbolique*, Folio essais, 2001.
- BOURDIEU Pierre : *La domination masculine*, éditions du Seuil, 1998.
- BOURDIEU, Pierre : *La misère du monde*, éditions du Seuil, 1993.
- BOURDIEU Pierre : *La distinction : critique sociale du jugement*, éditions Minuit, 1987.
- BOURDIEU Pierre : « L'illusion biographique », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 62/63, 1986.
- BOURDIEU Pierre/ PASSERON Jean-Claude : *La reproduction*, éditions Minuit, 1970.
- CASTEL Robert/ DÖRRE Klaus : *Prekarität, Abstieg, Ausgrenzung. Die soziale Frage am Beginn des 21. Jahrhunderts*, Suhrkamp, 2007.
- CHAMPSAUR Paul (Directeur de la publication) : *Femmes et hommes : les inégalités qui subsistent*, INSEE PREMIERE N° 834, MARS 2002.
- CHATTERTON Paul/ HODKINSON Stuart : *The social centre reader*.
- Conseil régional de Bretagne : dossier d'Octant n°50 – 35.
- DELPHY Christine : *L'Ennemi principal 1, Économie politique du patriarcat*, Syllepse collection « Nouvelles Questions féministes », 1998.
- DOMINICÉ Pierre : *L'histoire de vie comme processus de formation*, L'Harmattan, 1990.
- FAY Victor : *Autogestion, une utopie réaliste*, éditions Syllepse 1996.
- GEORGIE Franck (dir. de publication) : *L'autogestion, la dernière utopie*, publications de la Sorbonne, 2003.
- GORZ André, *Métamorphoses du travail*, éditions folio, 1988.

- GUTH Suzie : *Chicago 1920. Aux origines de la sociologie qualitative*, éditions Téraèdre, 2004.
- HABERMAS Jürgen : *Theorie des kommunikativen Handelns, Band 2 : Zur Kritik der funktionalistischen Vernunft*, Suhrkampverlag, 1981. Pour la traduction française : *Théorie de l'agir communicationnel, Tome 2 : Pour une critique de la raison de la raison fonctionnaliste*, éditions Fayard, 1987.
- HIRATA Helena, LABORIE française, LE DOARE Hélène, SENOTIER Danièle : *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, 2004.
- KAUFMANN, Jean-Claude : *L'entretien compréhensif*, Nathan, 1996.
- LAPRESTE Aude, (dir. CASSIER) : *Propriété intellectuelle, commerce et éducation, le développement du marché mondial de l'éducation et de la formation et du savoir*, EHESS, 2003.
- LAPRESTE Aude, (dir. IHL/VEITL) : *L'école au service du marché ? Libéralisme éducatif dans l'école primaire publique en France*, IEPGrenoble, 2001.
- MAUGER Gérard/ POLIAK Claude F./ PUDAL Bernard : *Histoires de lecteurs*, Nathan, collection essais et recherches, 1999.
- MÉDA Dominique : *Le travail, une valeur en voie de disparition*, éditions Flammarion, 1995.
- [MESURE Sylvie/ SAVIDAN Patrick](#) : *Dictionnaire des sciences humaines*, PUF, 2006.
- MEZIROU Jack : *Penser son expérience. Développer l'autoformation*, Chroniques Sociales, 2001.
- MIGNON Jean-Marie : *L'histoire de l'éducation populaire*, La découverte, alternatives sociales, 2007.
- NORDMANN Charlotte : *Bourdieu / Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, éditions Amsterdam, 2006.
- PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis : *Histoires de vie*, PUF, collection « Que sais-je ? », 2002.
- RANCIERE Jacques : *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, éditions Fayard, 2006.
- RANCIERE Jacques : *Aux bords de la politique*, La Fabrique, 1998.
- ROSENTHAL Gabriele : *Interpretative Sozialforschung. Eine Einführung*, Juventa, 2005.
- WEEDON Chris : *Feminist practice and poststructuralist theory*, Basil Blackwell, Oxford, 1987.
- WORCHEL Stephen : *The Social Psychology of Intergroup Relations*, Williaam G. Austin editions, 1979.

Annexes

les entretiens

Entretien avec E. le 16 décembre 2005 au *Fournil Bancal*

L : Alors, je commence avec la première question qui est assez vaste : Le travail qu'est-ce que cela signifie pour toi ?

E : Le travail pour moi, c'est de se confronter avec la matière, donc transformer quelque chose, avec la notion d'effort, je pense, et puis de progrès dans la maîtrise qu'on a de ce qu'on fait. Ce n'est pas forcément lié au travail salarié. Enfin, je pense, qu'on a presque tous besoin d'un travail salarié pour gagner de l'argent pour vivre. J'estime que tout ce qu'on fait bénévolement dans des associations ou même ici quand on fait un jardin ou quoi, c'est du travail. C'est très large pour moi.

L : Dans ta première réponse, tu as déjà répondu un peu à ces deux choses mais peut-être tu pourrais préciser ces deux questions: qu'est-ce qui est ton travail et quelles activités sont du travail pour toi ?

E : Alors, c'est vrai, quand je parle dans la vie de tous les jours, si on me demande quel est mon travail, je dis : « *la boulangerie* ». Si je ne suis pas dans une démarche de réfléchir justement sur ce qui est le travail, je vais dire « *la boulangerie* ». Après, c'est quoi la question ?

L : Tu as déjà presque répondu à cette question : Quelles activités sont du travail pour toi ?

E : Pour moi, il y a une différence entre le travail et le verbe travailler. Même quand je fais de la danse, s'il y a des choses que j'ai l'impression de pas encore bien faire, je vais dire ça, « *il faut que je le travaille* ». C'est un autre usage qu'on fait de la notion de travail.

L : C'est un effort particulier qu'on porte vers quelque chose ?

E : Oui, dans le but de le faire bien.

L : Et, ça c'est une notion plus globale du travail.

E : Ben, oui.

L : Et alors, quand est-ce que tu as l'impression de ne pas travailler ?

E : Quand j'ai pas d'échéance pour faire quelque chose et aucune contrainte même que je me suis fixée à moi-même pour les faire, des choses uniquement pour le plaisir, pour lesquelles je n'ai pas d'objectif particulier.

L : Qu'est-ce que ça veut dire alors « *être au chômage* » ?

E : Ben, ça veut dire ne pas avoir de travail salarié. Je peux continuer de travailler plein de choses mais si je suis au chômage je ne reçois pas de salaire pour un travail que je fais.

L : Et tu peux te sentir aussi bien ?

E : Bon, je crois que je pourrais aménager ma vie de façon à me sentir aussi bien au chômage qu'en ayant une activité salariée. Il y a quand même le problème de la reconnaissance sociale, je pense, qui pèse assez lourd. Tout le temps, tout le temps on te demande qu'est-ce que tu fais. Au bout d'un moment, on peut arriver à faire abstraction de ça, mais ce n'est pas anodin. Je trouve ça assez agréable de pouvoir dire « *je fais du pain* » et d'être reconnue comme telle. Après, je pense, je pourrais très bien me passer d'un travail salarié et quand même continuer à travailler dans des associations, faire de la danse, animer des ateliers d'écriture, mais il faut construire ça.

L : Et pour toi, quelle est l'importance de travailler avec d'autres ?

E : Pour moi, ce qui m'intéresse... c'est primordial pour moi, c'est très important, parce que je trouve la richesse de la vie peut-être c'est de faire de choses ensemble et puis de réfléchir à... On est tellement capable de plus de choses à plusieurs, on a tellement plus de force, de courage. Ça me plaît de travailler à plusieurs... on apprend tellement plus... Ce n'est pas facile comme question... On se remet plus en question par rapport à comment on fait les choses, parfois ça peut être brutal mais en générale cela m'intéresse. Ça permet de garder une dynamique et de ne pas s'enfoncer dans une routine, bon il peut y avoir une routine aussi à plusieurs, mais il y a quand même plus de remise en question, il faut rester plus vigilant. Et quand il y a une bonne ambiance, on s'amuse plus, on rigole d'avantage, pour la convivialité aussi. Et... je suis sûre que j'ai plein d'autres choses à dire. Pour la solidarité aussi.

L : Tu peux y revenir. Peut-être peux-tu décrire comment tu travailles avec d'autres personnes, dans quels contextes, sous quelles formes ?

E : Déjà dans le travail au Fournil Bancal. Comment on travaille ensemble ? On a une grande partie d'informel ce qui n'est pas mal aussi mais ce qui m'intéresse quand même d'avantage c'est la partie comment on s'organise ensemble pour que le travail soit le plus facile, le plus léger pour tout le monde. A mon avis ça passe forcément par une bonne communication, ce qui n'est pas le cas ici, et par des réunions où on peut parler des choses et anticiper, ce qui n'est pas non plus le cas ici. Mais je trouve ça très intéressant d'anticiper les choses surtout à plusieurs. Pour moi, ça passe par des réunions où on se met ensemble pour s'organiser ensemble. Bon, ça c'est au Fournil Bancal, bon bien sûr quand on est ensemble au fournil, sur les marchés, quand on est dans l'action, il y a beaucoup d'informel, et c'est très bien. On se remplace les uns les autres et ça nous permet d'ajuster en fonction de nos emplois du temps, si on a quelque chose à faire en dehors d'ici qui est important. C'est ça aussi qui est intéressant, de ne pas être lié, de ne pas avoir des horaires inflexibles, de bureau ou autres. Et c'est que les autres comprennent qu'on a autre chose à faire en dehors du fournil. Normalement il n'y a pas de problème pour aménager le travail pour permettre à chacun de faire ce dont il a envie, ce qui l'épanouit. Après, dans les autres activités, comment on travaille ensemble ici au Fournil Bancal ? Pour tout ce qui est chantier, en général, c'est.... Quand il a eu des chantiers, ils étaient préparés par nous, l'équipe du Fournil Bancal, et ce qui a le mieux marché est que chacun est responsable d'un secteur des travaux ou des choses à faire et transmet aux quelques personnes qui travaillent avec lui. Après il y a des domaines où je travaille toute seule mais cela ne rentre pas là dedans.

A la vanierrette¹⁰⁸, le travail c'est essentiellement de participer aux réunions du Conseil d'Administration, de faire des comptes rendus, suivre les décisions. C'est surtout du travail de réunion, donc je ne sais pas trop quoi dire.

L : Est-ce que tu as l'impression d'apprendre quelque chose en travaillant avec d'autres ?

E : Oui, bien sûr, j'ai l'impression d'apprendre des choses. C'est le principal intérêt. Je pense au niveau technique et compétences pratiques, bien sûr, ici en travaillant avec JF, j'ai appris à faire du pain tout simplement. Et après, au niveau justement plus...comportemental, ben comment... peut-être quelque chose que j'aurais fait avec du stress, en me sentant pressée de faire quelque chose, je peux te voir toi en train de le faire dans un autre état d'esprit et du coup ça peut me faire réfléchir et me faire dire oui, pourquoi est-ce que moi je me sens pressée quand je fais ça. C'est ça les remises en cause c'est aussi dans la façon dont chacun fait les choses et comment on peut apprendre de ça. Moi, travailler ici, ça m'a beaucoup appris sur ça, à relativiser que c'est le bordel et que ce n'est pas grave. Moi, d'habitude quand je fais un travail je ne le fais pas tout à fait dans cet état d'esprit. Mais je suis contente d'avoir appris ça aussi. C'est un exemple de ce qu'on peut apprendre des autres. Il y en a surtout beaucoup d'autres.

L : Et aussi tu peux dire quelque chose sur toi, en travaillant avec d'autres tu leur apportes, tu leur apprends quelque chose...

E : Ben oui, je pense, il n'y a pas de raison, je pense en travaillant avec d'autres on apporte tous

¹⁰⁸ « Les Hôteliers de la Vanierrette », recyclerie à B. sous statut associatif avec une équipe d'une quinzaine de salariés

quelque chose. Qu'est-ce que j'ai pu apporter ici ? Peut-être une meilleure organisation, je pense, parce que je suis peut-être plus rigoureuse pour gérer les choses, d'un point de vue, sur le plan administratif ou même parfois au fournil, c'est des choses qu'on a mises ensemble en place. Je pense que, ensemble, on a essayé de mettre en place une communication un peu efficace dans l'équipe de la boulangerie, même si tout n'a pas marché. A mon avis, les autres se sont quand même rendus compte que c'est plus pratique de faire certaines choses, de marquer à quelle heure on commence une pâte pour que ceux qui viennent après sachent comment s'organiser.

Dans d'autres contextes ? Qu'est-ce que je peux apporter aux autres quand on travaille ensemble ? Bon, ça dépend, JS¹⁰⁹ par exemple trouve que je suis très tranquille, donc c'est complètement différent, que je trouve que les choses... je dis, bon, ça c'est pas grave, que je suis plutôt optimiste et rassurante, que me m'inquiète pas trop des choses. Et ici on me dirait plutôt le contraire. Ici au Fournil Bancal, je suis plutôt celle qui dit que les choses doivent être bien faites, qu'il faut arrêter le bordel. Et puis, je m'inquiète toujours plus que les autres, sûr, il n'y a pas assez de ceci, il y a trop de cela. Alors que, à la Vanierrette, peut-être il y a aussi beaucoup moins d'enjeux pour moi, mais je ne me sens pas dans le même rôle, je ne transmets sûrement pas les mêmes choses, la même image aux gens qui m'entourent.

L : Toi, tu as déjà dit que tu as participé à l'organisation des chantiers, à des chantiers divers. Peut-être tu peux dire quelque chose sur pourquoi tu organises des chantiers, sur ce que c'est, et aussi pourquoi tu participes à des chantiers.

E: Pour moi, même la notion de chantier, j'ai découvert ça avec le réseau REPAS, je ne connaissais pas du tout avant. Donc, les chantiers auxquels j'ai participé, c'est les chantiers qu'on a fait ensemble pendant le compagnonnage avec le réseau REPAS, et ensuite, c'est peut-être pas tout à fait la même chose que les chantiers solidaires, à part des chantiers qu'on a organisés au Fournil Bancal, j'ai juste participé au chantier que J. a organisé.

L : Et en J. ?

E: Oui, c'est vrai, mais j'allais au festival, moi, je n'allais pas pour des chantiers, même si j'ai participé aux chantiers. Dans ce cas, aussi quand j'ai bossé dans les fermes, ça m'arrivait de participer à des chantiers, mais cela ne s'appelait même pas chantier. Mais il y avait des gens, quand il fallait construire un bâtiment il y avait les autres voisins agriculteurs qui venaient et on travaillait à cinq, six. Alors, c'était aussi des chantiers mais qui ne disaient pas leur nom. Ensuite, qu'est-ce que je trouve intéressant dans les chantiers ? Bon, c'est beaucoup un moyen de rencontrer les autres personnes, et c'est vrai qu'on se rencontre mieux quand on fait des choses ensemble. Je trouve ça intéressant pour les relations humaines qui se mettent en place pendant le chantier, même si c'est pas toujours évident et si il faut être ouvert. Pour ça, moi, il m'est arrivé, quand il a eu des chantiers ici, que je n'étais pas ouverte à la rencontre, et alors là, c'est pas très agréable. Mais sinon, il y a une bonne ambiance qui se met en place, on est tous contents de voir l'avancement du projet qu'on a ensemble et on a plus envie de rigoler et de faire la fête ensemble le soir. Ça c'est au niveau humain. Après, il y a l'aspect de solidarité parce qu'en général quand on fait un chantier, on est sur un lieu qui nous plaît et que le projet des gens qui sont sur place nous paraît important, intéressant. Donc, c'est donner un coup de main à un projet. Parce que c'est facile d'être découragé quand on voit l'ampleur des choses à faire quand on veut s'installer quelque part ou quand on veut monter une activité. Je pense que toujours quand il y a une aide qui vient de l'extérieur, ça donne beaucoup d'énergie aux gens qui sont sur place.

¹⁰⁹ Membre du Conseil d'Administration des Hôteliers de la Vanierrette.

L : Encore pour continuer avec cette question de chantier : Tu restes dans cette perspective de vouloir participer à des chantiers, aussi d'organiser des chantiers ? Dans quel projet, comment tu te projettes avec ces idées ?

E: Oui, oui, bien sûr, ça me fait penser à quelque chose, que les chantiers permettent aussi d'apprendre plein de choses, d'apprendre des autres, entre autre des techniques. Je me projette, je vais avoir l'occasion, bientôt, de faire des chantiers chez d'autres pour apprendre d'avantage de choses sur l'auto-construction puisque notre projet c'est de construire des maisons en paille. Voilà, c'est aussi, il faut que me forme à travers des chantiers. Et après, sur notre terrain, on organisera des chantiers, parce que c'est plus sympa et parce qu'on aura besoin d'aide. Et je serai bien contente (rire). Je pense qu'un chantier est réussi quand les gens qui l'ont mis en place, l'ont bien préparé, quand ils sont eux déjà bien ensemble au départ. Bien sûr, je pense que j'ai encore de nombreux chantiers devant moi. (Rire)

L : Cette question s'est préparée à long terme : Alors, est-ce qu'un chantier est du travail pour toi ?

E : Ben oui, pour moi, quand on déplace des pierres toute la journée, quand on fait du torchis allégé, c'est du travail, on se projette en avant, on le fait, ça peut être dur même physiquement sur le moment, mais on le fait pour arriver à quelque chose. C'est peut-être ça qui est important dans la notion de travail comme je l'ai dit. Donc, pour moi, un chantier est un travail collectif, il y a bien un temps de travail et un temps de repos dans un chantier. Il y a le temps de travail où on est en activité, où on est plus ou moins concentré, où on travaille, où on avance, où on est dans la réalisation concrète du projet. Et puis, il y a les temps du repos et des autres activités où on n'a pas d'attente parce que même quand on fait un atelier poterie le soir, c'est pas du travail parce qu'il n'y a pas d'enjeu. Peut-être c'est ça qui est important, l'objectif qu'on s'est fixé. On peut faire de la poterie le soir et même si on fait 30 pots, je ne le vivrai pas comme étant du travail parce que je ne me suis pas fixé d'objectif. Je me sens pas non plus... il y a presque une notion de contrat avec les autres avec qui je travaille. Je me sens obligée d'accomplir, de travailler de façon à ce l'objectif qu'on s'est fixé ensemble soit réalisé. Oui, je pense il y a une notion de contrat avec les autres.

L : Est-ce que tu crois, parce que tu as parlé de la notion de « *socialement reconnu* », que le travail dans les chantiers est reconnu socialement ?

E : Ben non, parce qu'il y a déjà beaucoup de gens qui ne connaissent pas ce que c'est un chantier solidaire. C'est surtout en milieu rural. Moi, à Paris, pendant 20 ans, j'ai jamais entendu parler d'un chantier pour aider quelqu'un à construire quelque chose ou quoi. Après, bien sûr il en a des chantiers en ville ou même à la campagne mais qui ne disent pas leur nom, tout simplement parce qu'il y a de la solidarité dans les familles ou entre voisins, qu'un tel va venir donner un coup de main à son voisin ou à son frère pour faire telle chose. Mais des chantiers pensés comme tels avec une volonté, avec une démarche de solidarité entre projets, et puis d'échange de savoir faire, de faire se rencontrer des gens dans le travail etc., je pense que c'est encore, je ne sais même pas si c'est une question d'encore, je pense que c'est pas très reconnu. Et puis, en tout cas ce n'est pas considéré comme un travail.

L : Si tu pouvais dire seulement quelques mots sur si tu as l'impression d'apprendre quelque chose aux autres ou des autres dans ce contexte-là, des chantiers....

E : Alors, dans les chantiers, j'ai appris des autres déjà beaucoup de choses techniques parce que je suis partie de rien, des savoir faire techniques. Et de l'organisation aussi, comment... pour les choses lourdes faire des chaînes pour les transporter, savoir utiliser aussi la force collective. Parce qu'on peut être plein et finalement ne pas savoir s'organiser pour utiliser ce potentiel. Je pense que j'ai appris de savoir ce qui est le plus intéressant de faire ensemble. J'ai appris à faire la cuisine pour 25. Sans doute à trouver ma place dans un groupe parce que dans un chantier, il faut aussi savoir prendre un petit moment pour aller se promener. Comment s'organiser nous-même pour être bien avec les autres, s'aménager des temps pour soi ou non si on n'a pas besoin. Savoir s'écouter. Je ne dis pas que j'ai tout appris, que je sais le faire maintenant, mais c'est en tous cas les questions que je me suis posées en faisant des chantiers.

Qu'est-ce que j'ai appris aux autres ? La même chose...je ne vois pas un point particulier sur...

L : Peut-être par rapport aux gens qui n'ont jamais fait de chantiers ?

E : Ben...je ne sais pas.

Peut-être que, c'est vrai, ici il y a eu souvent des gens qui n'avaient jamais fait de chantier et qui ne savaient pas se mettre dans une dynamique collective. En même temps je ne suis pas allé les voir pour leur dire qu'on est là pour faire des choses ensemble et qu'il faut faire ceci ou cela. Je m'aurais pas vu faire ça, je m'aurais pas plu à faire ça plutôt. Après, par ce qu'on montre, ceux qui ont déjà fait des chantiers, par ce qu'ils font, ils montrent aux autres ce qu'on peut faire ensemble, que ça peut être sympa de faire des choses ensemble, même si il y a un part de travail là dedans. Voilà. Je ne sais pas. Après au niveau de la préparation du chantier peut-être. Non, je ne sais pas si j'ai appris quelque chose aux autres.

Je pense que ce qu'on a essayé de transmettre quand on organise des choses ici c'est beaucoup l'autogestion, c'est-à-dire que chacun trouve sa place et gagne son autonomie. Que celui qui décide de s'occuper de la cuisine, il ne serait sûrement pas seul, et il se démerde, ça n'empêche pas de demander des conseils, mais qu'on peut prendre les choses en main, s'emparer d'une tâche à faire. C'est pas parce qu'on est pas chez soi qu'on n'est pas autonome, ça se retrouve dans tous les différents travaux qu'on fait pendant un chantier.

L : Alors, maintenant, j'ai deux petites questions finales : Si tu as encore un thème où tu voulais ajouter quelque chose, quelque chose qui te passe par la tête en rapport avec ça ou pas en rapport avec ça. Une chose que tu voulais dire. Et dans un deuxième temps : Comment tu vis cet entretien ? Qu'est ce que tu dirais sur le contenu, comment le faire ? Aussi si je pose ces questions à quelqu'un d'autre, qu'est-ce que je devrais repenser, Peut-être améliorer ?

E :Alors, peut-être juste rajouter la question de responsabilisation qu'on apprend beaucoup dans un chantier, c'est-à-dire que personne va venir te réveiller le matin pour dire qu'il faut commencer à travailler, il n'y a pas d'horaires, il n'y a pas de pause syndicale, légale. C'est ça qui est intéressant, chacun se fixe les limites de ce qui veut faire, est-ce qu'il veut... Ça je trouve quand même très intéressant que ça ne fonctionne bien sûr pas sur des règles fixes, ni sur l'autorité ou le pouvoir de quelqu'un, c'est chacun qui décide de quelle manière il s'implique dans le projet. Après, ça n'empêche pas de réfléchir ensemble à un minimum de règles qu'on veut respecter entre nous. Mais en tous cas c'est des choses qui sont discutées et chacun peut apporter... on peut décider ensemble que le matin on commence tous à telle heure, mais c'est des choses qu'on décide ensemble, tout le monde a son mot à dire. Enfin, ça c'est un peu le contraire de ce qu'on trouve dans le travail salarié conventionnel où finalement, c'est très infantilisant je trouve, d'avoir des horaires, de passer un

maximum de temps à la machine à café, de piquer deux stylos et trois bloques notes, bon voilà. Là aussi, dans un chantier il y a beaucoup de liberté, chacun s'organise comme il veut en fonction des objectifs qui étaient fixés par l'ensemble des personnes présentes.

Je ne sais pas, il y a sûrement beaucoup d'autres choses... Les chantiers en général ça se passe bien. Il n'y a pas eu... sauf une fois où je l'ai mal vécu parce que moi je n'allais pas bien et du coup je me sentais pas du tout ouverte aux autres et là, c'est difficile. Mais autrement, si c'est bien organisé, s'il y a le matériel, c'est sympathique. Peut-être il ne faut pas qu'il y ait trop, trop de monde. Je trouve qu'au chantier de J., il y avait trop de monde. Peut-être une dizaine de personnes, c'est bien. Bien sûr si il y a des énormes coups à faire, mais bon. Pour un chantier, bien sûr on n'est pas dans les mêmes dynamiques si on a deux jours, trois jours ou une semaine, on n'a pas le même rythme. Après sur les questions, c'est un peu frais... j'étais surprise d'être interrogée sur le travail en général, mais c'est intéressant. C'est sûr que je ne me demande pas tous les jours ce que signifie le travail pour moi.

A priori les questions sont bien, logiques, elles s'enchaînent bien. Peut-être il me faudrait plus de recul.

L : Oui, mais tu peux peut-être dire comment tu t'es sentie.

E : Bien. Détendue. C'est un peu un truc à la con le micro. Après, c'est des questions intéressantes et stimulantes. J'aimerais bien avoir le temps d'y réfléchir d'avantage, là comme ça, prise au dépourvu, c'est pas évident de rassembler toutes ses idées. Je crois, ça peut être intéressant de répondre aux mêmes questions par écrit, mettant ses idées au clair, c'est un autre travail (rire).

L : Tu pourrais le faire si tu veux.

E : Oui, je pourrais essayer. Bon, maintenant je dois aller travailler...

L : Merci pour ta patience avec les imprévus techniques et merci beaucoup pour tes réponses.

Entretien avec C. à l'Espace Autogéré de la Fonderie, le 17 juillet 2007

L: Comme première question je te demanderai bien de te présenter. Qui tu es, d'où tu viens, ce que tu fais.

C: Qui je suis? Je suis un être humain... En fait, c'est compliqué, je n'ai pas de... ça dépend, quoi. Je peux me définir par plein de choses. Plus ce que je fais politiquement, on va dire ou plus...

L: Tous que tu as envie de dire. C'est toi qui décides.

C: Alors, qui je suis... Je suis un être humain... mais même là, on s'en fout... C'est grave, je n'arrive pas à me définir. Déjà, c'est pas bien, c'est pas cool. Je suis impliquée dans là...

Je ne sais pas par où commencer, c'est chaud, là, comme ça. A part : je suis un être humain, la chose de laquelle je suis à peu près sûre. Après qui je suis, qu'est-ce que je fais...

Je suis impliquée en tant qu'être humain responsable dans l'avenir de notre humanité et de notre planète, donc j'essaie d'agir en conséquence. [Rires] Ce qui passe par différentes formes. Ce qui implique une sorte d'engagement politique au sens populaire du mot, épistémologiquement les affaires de la cité qui part du principe que là où je suis, ce que je fais, ce que font les autres, ce qu'on fait ensemble, ça nous concerne et je dois être pleinement actrice de ce truc là et pas seulement passive comme on essaie de nous faire être, tout le temps. Et après, ça passe par plein de choses, moi, j'utilise notamment la vidéo, pour essayer de faire passer certaines choses et certaines idées. Parce que j'ai appris moi-même beaucoup par l'image, vu qu'on est la génération qui a grandi nourrie par les images et c'est un peu cela qu'on assimile vachement vite et c'est vachement bien. Et donc parce que j'ai appris par cette manière là et je me dis qu'il y a pas mal de gens qui peuvent apprendre par cette manière là. Et autant on peut tricher avec les images, chose que j'essaie de m'abstenir de faire parce que c'est très facile à faire, et même ça peut être fait involontairement et c'est tellement facile et voilà... moi, j'essaie plus de montrer des choses, plus les montrer pour que les gens se fassent leur propre avis sur la question. Après, je ne prétend pas du tout être objective, parce qu'on ne l'est pas du tout, on a toujours des points de vue, des idées et voilà. Mais c'est juste dans l'idée de montrer certaines choses et montrer que certaines choses sont possibles, montrer que des choses se passent différemment ailleurs, montrer qu'il y a d'autres modes de pensée, montrer qu'il y a d'autres informations que celles qu'on nous montre.

Et après, je fais du travail plus pragmatique, dans le même temps plus pragmatique et moins pragmatique, d'essayer de rétablir un maximum de lien social entre les gens, c'est passer par... c'est à la fois un truc qu'on a essayé de mettre en place à M., parce que j'ai vécu à M. un certain temps. Je pense toujours aller y vivre d'ailleurs. On commence à mettre en place cela depuis février, là on est mi-juillet, depuis février, mars, on a commencé à mettre ça en place à M., des assemblées populaires, juste créer des espaces autour desquels les gens peuvent se rencontrer, juste autour d'un repas, d'un théâtre forum, autour d'un apéro, autour d'un quelque chose et enchaîner sur faire que les gens arrivent de se parler et déjà de se parler de leurs problèmes, pas que de ça, mais déjà savoir ce qui ne va pas, essayer de trouver des solutions ensemble à ces problèmes là, essayer de créer un espèce de truc commun entre les gens. Où est-ce qu'il y a un souci commun et est-ce qu'on peut le régler, comment on peut s'organiser pour le régler de notre manière. Amener les gens à l'idée que peut-être faut arrêter d'attendre de l'aide de l'état et des institutions, parce qu'ils ne feront rien qui mettra trop en cause leur pouvoir, en fait, ce pouvoir contre lequel on lutte. [Rires] Et faudra peut-être se prendre en main, à un moment. Nous, on a capté que ce truc-là n'est pas trop possible si les gens n'apprennent pas à se parler et d'avoir le droit de s'exprimer. Et c'est ça aussi qu'on a fait à travers une série de forums à travers la France, basé sur des espaces libres et horizontaux, mais

libres et horizontaux, c'est vachement à la mode en ce moment, mais je pense qu'on a vraiment essayé de pousser ça au maximum, quitte à ce que ce soit vraiment totalement freestyle et qu'il y ait des gens qui pensent qu'il y a vraiment aucun cadre. [...]

Nous on a amené le matériel, on a amené les micros et après chacun pouvait dire ce qu'il avait envie de dire, ce qu'il avait à dire, après c'est toujours orienté vers la recherche des alternatives. Le système, on connaît à peu près tous ses travers, de près ou de loin, ou au pire des cas, on sait qu'il y a un truc qui ne tourne pas très rond et il y a des choses...qu'il y a des choses qu'il faudrait remettre en question dans pas très longtemps. Qu'est-ce qu'on peut faire nous pour y remédier?

Voilà, les forums qu'on a faits nous, ça a pris une forme informelle. Dans le sens qu'on voulait pas imposer de cadre, qu'il y a des gens qui sont relevés par rapport à d'autres, par leurs compétences ou leurs savoir, ce qui est souvent le cas dans des débats. C'est profondément énervant [...]

L: Et c'est qui nous?

C: Alors, le nous des assemblées populaires de M., c'est un nous qui fait partie du collectif « *la rage du peuple* » qui est un collectif qui est un peu mort aujourd'hui, en fait, il faut bien le dire. Il y avait un collectif sous forme d'association à M. qui s'appelait « *la rage du peuple* » et nous, on a dissoute cette association et on ne fonctionne plus vraiment sur les mêmes personnes mais on a réussi [...]

L: Comment... je voulais te demander un peu sur tes apprentissages à toi, parce que tu racontais beaucoup sur ce que tu fais et du coup ce qui m'intéresserait, c'est un récit de vie sur tes apprentissages. Ce qui semble te servir aujourd'hui, où l'as-tu acquis?

C: Cool, je vais pouvoir casser l'école, c'est ça?

L: Tu peux dire tout comme tu le sens.

C: Les apprentissages: après avoir passé... attends, il faut que je calcule: j'ai dû être entrée à l'école à trois, quatre ans, comme tout le monde et j'en suis sortie à 19, donc après avoir passé une quinzaine d'années à l'école, je peux affirmer aujourd'hui que c'est là que j'ai le moins appris de choses. A part les apprentissages de base mais que n'importe qui aurait pu m'apprendre, la lecture, l'écriture et compter, j'ai pas appris grande chose qui me serve aujourd'hui à l'école.

L: Tu as fait le bac?

C: J'ai passé un bac qui m'a encore pas servi à quelque chose, j'attends toujours qu'il me serve à un truc. Si, il m'a servi à passer un concours que j'ai pas eu, voilà. L'apprentissage, franchement, un des trucs qui m'a vraiment marqué comme apprentissage, parce que vraiment, j'ai eu l'impression d'apprendre des trucs en très peu de temps et plein de choses, c'était dans une association qui existait, qui n'existe plus d'ailleurs, c'est bien dommage, qui existait, comme toutes les associations, parce qu'on a décidé que la culture n'était pas très importante, on leur a coupé les subventions, donc, ils ont disparu. Elle s'appelait « *Arcade* », Association pour la créativité artistique et l'aide au développement.

L: A M.?

C: Oui, à M.. En fait, j'avais trouvé ça par la mission locale. Et c'était une formation de trois mois, je crois même qu'on était rémunérés, je ne suis plus sûre, un petit peu, peut-être. Et c'était une

formation de trois mois et déjà l'association était cool. C'était une formation de trois mois à l'initiation au multimédia, mise en page... Et pendant trois mois, le projet - parce qu'il y avait quand même un projet, sur lequel, je, on devait travailler - c'était de faire un journal, enfin, un journal unique, qui n'existerait qu'une seule fois. De faire un journal, mais faire un journal complet, c'est à dire de tout créer nous-mêmes, c'est-à-dire, aussi bien la charte graphique du journal, que les articles, que les thèmes, que tout ce qui l'entoure. En fait, on était entièrement libres dans ce truc-là et je pense que c'est pour cela qu'on a autant appris de choses. Parce qu'on était entièrement libres et qu'on a pu aller vraiment où on voulait et c'était super intéressant et ça nous a aussi appris à travailler ensemble, faire des trucs en commun. Et moi je sais, en trois mois, j'ai appris la photo numérique, j'ai appris des bases de graphisme, de la mise en page, j'ai appris, j'ai fait un mini métrage, j'ai appris à faire du montage vidéo, j'ai appris un peu d'animation flash, j'ai appris plein, plein de choses, vraiment plein de choses. Et de toute façon, on était, on a commencé à douze et on a terminé à cinq et les cinq qui restait, on était tellement motivés... je me rappelle, c'est une des seules périodes de ma vie où je me levais à huit heures du matin et j'étais trop contente de me lever. Je me levais, je m'habillais et je partais direct, je prenais le café, le petit déj' là-bas, tellement j'étais bien là-bas. Mais c'est aussi les êtres humains qui font que ça se passe bien dans une structure, parce qu'il y avait particulièrement des formateurs qui étaient hyper cool, franchement, c'était trop cool, on fumait au balcon. Et en plus, il y avait une espèce de juste équilibre entre le travail et la détente. Franchement, c'était... des fois il y avait des gens qui rentraient dans l'assos qui devaient se demander où ils étaient, parce qu'on passait notre temps à se faire des batailles d'œuf kinder dans les bains, dans les couloirs, mais en même temps, c'était parce qu'on avait ce temps-là de détente, qu'après, on bossait, on faisait des heures sup, on en avait rien à foudre, on restait jusqu'à neuf heures, dix heures du soir, en général, on restait jusqu'à que ce soit possible, jusqu'à ce qu'il y a quelqu'un qui ferme, jusqu'à ce que le dernier formateur parte et ferme. Parce que c'était des gens qui faisait plein d'autres choses à côté, qui travaillaient sur des projets vidéo... Je me souviens de ce truc-là comme un truc super riche parce que voilà, déjà c'était riche humainement et fin, le matin, on arrivait, comme on devait faire un journal, trouver des idées, machins, le matin, on avait un espèce de revue de presse, mais c'était pareil, c'était si on voulait. C'est à dire, ils ramenaient plein de journaux, des quotidiens, des trucs comme ça, et on pouvait tout feuilleter pour trouver même des sujets de société qui nous auraient interpellés, qu'on aurait voulu approfondir ou quoi.

[...]

L: ça remarque.

C: Je disais quoi? Je parlais de l'auto-formation et je disais que ça passe beaucoup par des films, j'avais lu plein de choses sur l'OMC et je voyais à peu près ce que c'était et tout et puis j'ai vu « *Pas assez de volume* », je ne sais pas si tu as eu l'occasion de le voir, qui est hyper bien fait, où j'ai vraiment compris, voilà, où j'avais des arguments pragmatiques pour décrire les méfaits de l'OMC et machins. D'un coup c'était clair. Avant je savais à peu près tout ça, je savais que c'était un mauvais truc, que bouhh, c'était le mal, mais j'aurais eu vachement de mal à dire pourquoi. Et avec un bon documentaire, tu peux bien clarifier des trucs. Et après, il y a un autre apprentissage que je trouve super important, qui est l'apprentissage..., je ne sais pas comment on pourrait dire, spirituel, moral _il n'y a pas vraiment de bon terme, qui pour moi passe beaucoup par le voyage. De la découverte de l'autre, d'autres manières de vivre et qui pour moi est la seule façon de s'ouvrir l'esprit, en fait. Et que c'est encore plus efficace, oui dans un pays, tu vas trouver plein de gens différents et plein de cultures différentes, mais si tu veux pousser cela à l'extrême, il faut aller dans des pays où les cultures sont complètement différentes, où les valeurs ne sont pas les mêmes forcément, ou en tout cas pas de la même manière. Ça pour apprendre l'ouverture d'esprit, c'est ce

qu'il y a de mieux, il n'y a aucune école qui te l'enseigne, ça. C'est juste l'école de la vie. Je pense que l'école est importante... c'était pour les trucs un peu moins pragmatiques. Après, ça passe par l'échange de savoir, même basique, des discussions entre des gens qui se sentent concernés par le sujet, qui échangent sur ce qu'ils ont lu, vu ou appris. Ces échanges d'information, même par le billet d'internet, qui est perpétuel, où l'information circule vachement et où il y a une autre information que ce qui nous est donné par notre amie la télévision. Et voilà, c'est un ensemble de trucs et si vraiment tu veux te cultiver sur des sujets, c'est possible, c'est accessible. Heureusement. Après, c'est accessible... Justement, jusqu'à quel niveau c'est accessible? Parce que c'est accessible quand tu as appris le truc d'aller chercher des infos sur Internet, quand tu sais où aller les chercher. C'est le débat qu'on a eu: prendre un bouquin, soit avoir été pas mal à l'école, soit être issu d'un milieu, c'est déjà moins courant. Je pense que ça change vachement, si tu grandis dans une maison où il y a des livres ou pas. Déjà ça, par rapport aux bouquins. Voilà, c'est ça pour mon apprentissage personnel.

L: C'est quoi les voyages que tu as fait?

C: J'étais en Espagne et en Italie, mais c'est encore pas trop différent, ça l'est déjà un peu. J'étais en Suisse aussi... je fais d'abord les petits... dans l'union européenne, la Suisse est très, très différente. Le monde de playmobil à la suisse. Après, j'étais au Maroc, quand j'étais plus jeune et j'y suis retournée récemment, enfin, récemment, il y a un an et demi, j'ai fait Maroc, Maurétanie, Sénégal, Mali. On est allées au Mali avec une copine, mais on y est allées par la route, donc on a traversé quatre pays et c'était cool. Je suis allée en Argentine mais j'y suis allée super rapidement et c'était pas du tout le même cadre, donc c'était complètement différent, mais c'était cool aussi. Et après de nature, je suis, de toute façon, même super intéressée par toutes les cultures qui peuvent exister. C'est aussi que, à un moment, j'ai bloqué sur M. parce que c'est une ville vachement cosmopolite où les cultures sont vachement marquées, même sont... c'est une fierté d'avoir sa culture, il y a toutes les cultures du monde, c'est cool. Et c'est pour cela que je pense, la France, elle est vachement riche, par sa diversité. Ça me fait un peu halluciner quand je vois les gens qui sont tout le temps en train d'en foutre plein la gueule aux immigrés ou je ne sais pas, aux différentes communautés, et je pense, la véritable richesse de la France aujourd'hui, c'est celle-là, justement. Quand j'étais dans des pays comme l'Italie ou même l'Espagne, c'est bien d'aller dans un pays où la culture, elle est encore entière mais la culture occidentale elle s'est tellement imposée partout que c'est difficile de trouver encore des cultures entières, mais je veux dire, en Afrique, je veux dire, c'est quand même la culture africaine, mais c'est que la culture africaine. Et nous, on a la chance d'avoir chez nous toutes les cultures du monde. Et c'est super riche. Je sais que je peux te cuisiner des plats africains, des plats indiens, des plats arabes... et cela, je sais le faire parce que j'ai grandi avec des personnes différentes. Et c'est super riche. A M., il y a plein de Comoriens. Comment on aurait pu avoir accès à leur culture, s'il n'y avait pas eu ce truc de l'immigration? C'est ultra riche. Déjà en entrée, ça nous fait découvrir toutes les cultures: on a toute l'Asie, tout l'Afrique, toute l'Amérique en France, c'est génial. A la limite, on a même pas besoin de voyager, on peut aller voir les parents de nos potes et on apprend plein de choses sur un autre pays.

Je suis dans un milieu où on est quasiment tous très croyant et ce qui est génial qu'on est tous dans des religions différentes, dans des spiritualités différentes, donc qu'on fait des espèces de dialogues multi-confessionnels qui déchirent tout parce qu'on sait qu'on est dans le même truc de toute façon. Et nous, ce qu'on retient de toutes ces formes de spiritualité, ça va être toutes ces notions de bienveillance, de générosité, de tout ça qu'on essaie de pousser au maximum. De compréhension, de tolérance, de tout ça. Et ça aussi, c'est un mortel apprentissage, parce que si moi, je n'avais pas des potes qui sont dans le bouddhisme, j'en connaîtrais absolument rien, si je n'avais pas un pote qui est

dans le rastafarisme, j'en connaîtrais rien non plus et c'est parce que je fréquente plein de gens qui ne sont pas dans les mêmes choses que moi, et qu'on s'échange plein de choses que c'est super riche. Parce qu'on est dans cette recherche de différentes cultures, on est aussi à la recherche des différentes spiritualités. Justement, pour encore plus dégager le truc commun. C'est cool. J'aime bien les discussions qui durent des heures avec ma pote bouddhiste, où on se rend compte que Bouddha a dit exactement les mêmes choses que le prophète Mohammed. C'est génial.

L: Pendant que vous avez fait votre tournée des « *sans voix* », c'est quoi les savoir dont tu as eu besoin?

C: Avoir EU besoin? ... Après, c'est toujours pareil: il y a le plan pragmatique et le plan humain. Sur le plan pragmatique, j'ai eu besoin de connaissances informatiques, limitées, de les pratiquer, de savoir me servir d'internet. Mais à la limite, des connaissances pragmatiques je n'ai pas eu réellement besoin. C'était plus... ce qui était plutôt nécessaire, c'était plus des savoir vivre, pour vivre en groupe pendant trois mois. Donc, plus de trucs de compréhension, de gestion de stress, des trucs de gérer la collectivité. Le sens de la vie collective et justement le sens de ne pas se perdre dans ce collectif soi-même. Donc, c'était beaucoup plus des savoir humains, sociaux, parce que dans la forme, tu n'avais pas vraiment besoin de savoir. Après, j'ai dû faire des bouts de vidéo, du coup, j'ai eu besoin de mon savoir vidéo aussi. Que j'ai appris toute seule comme une grande. Comme quoi pour certains savoir, il y a rien besoin, il y a juste besoin de pratique, même tout seul, on y arrive, ça prend juste plus de temps. Mais c'était surtout des savoir comme ça dont on a eu besoin. Parce que tout ce qui était logistique, c'était géré, on n'avait pas ces problèmes à gérer, on n'avait pas à réparer le camion quand il tombait en panne, chose qui nous est pas arrivée d'ailleurs. On n'avait pas ces trucs à gérer...

Juste, pour revenir sur mes savoir, parce que quand même, cette semaine, j'ai appris à monter un circuit électrique, dans un chantier organisé, autogéré. J'en suis trop fière. C'est juste comme c'est frais, je l'ai pas encore intégré dans mon parcours mais encore là, c'est quelqu'un qui m'a montré et voilà. En dix minutes, j'ai appris. Un truc qui sert dans la vie quotidienne, quand même. Et maintenant quand je vais chez ma mère et il y a un problème électrique, je peux dire: « *T'inquiète maman. Heureusement pour toi, j'ai traîné dans les squats* » ça peut marcher.

L: Justement, je voulais te demander tes impressions, sur le temps que tu passes ici, le chantier.

C: Le temps que je passe ici est relativement long, donc, forcément, je m'y sens bien, sinon, je ne serais pas là. Mes impressions sur ici... ici et d'autres lieux, ça peut être d'autres lieux, c'est que nous on ne connaissait pas du tout, avant de faire cette tournée, on ne connaissait pas du tout le tout milieu squat, autogéré et tout. Et on s'y retrouve un peu par hasard, je te dirais. Parce que c'était prévu sur les dates de G., les dates de D., qu'on soit dans des squats mais après les autres, pas plus que ça. Mais parce que ça a bien accroché avec les gens d'ici, ils nous ont envoyés chez d'autres gens sur N., tu vois. Donc, forcément, on a fait des squats dans toutes les villes. Et je pense que ça nous a vachement enrichi, de voir qu'il y avait vraiment des gens qui mettaient en place concrètement leurs idées et en faisaient leur manière de vivre. Et ce non pas dans un truc aussi... parce que moi, je connaissais un peu des trucs d'autogestion à la campagne, machin, mais cela me semblait, même si je ne dis pas... c'est super important qu'il y ait des lieux comme ça mais il sont vachement plus refermés sur eux-mêmes, c'est vachement plus ce truc de : on part à la campagne et nous, on se met bien et le reste du monde, il va fonctionner mal mais c'est pas grave parce que nous, on s'est sauvé. C'était un peu l'aspect qui me dérangeait, après, je ne dis pas qu'il n'y en a pas qui sont dans d'autres trucs à côté et dans plein de trucs même, pour la plupart. C'est juste, dans le milieu urbain, c'est un autre truc. Et je ne voyais pas forcément comment ça pourrait se concevoir.

Je ne sais pas, c'est tellement riche, il y a tellement des choses à dire, et en même temps, c'est tellement simple, ça devrait tellement être. Enfin, c'est enfantin quoi, un enfant de quatre ans peut comprendre un lieu autogéré, comment ça marche quoi. Parce que même, c'est la logique même, comment on devrait fonctionner tout le temps. Et un petit, quand tu lui expliques l'autogestion, il va comprendre tout de suite. Un adulte, par contre, il ne comprendra pas. Ça, j'en suis sûre, je ne l'ai pas testé, mais j'en suis sûre, un enfant comprendra plus vite qu'un adulte qui est tellement façonné dans sa manière de vivre et qui ne comprendra pas qu'il n'y a pas seulement une manière de vivre. Il ne va pas comprendre comment c'est vraiment possible. Et je pense que c'est des pratiques qu'il faut visibiliser un maximum parce que justement, pour lutter contre ce truc qu'il y a qu'un seul chemin qui est possible. De vivre en collectivité tout en se protégeant soi-même, en protégeant son intimité et voilà, en essayant de développer des trucs à l'extérieur, faire des lieux de vie. Le truc des chantiers autogérés, c'est super riche, je disais ce truc de l'électricité mais c'est vraiment pour moi un truc important et c'est pour ça que j'ai insisté pour le faire. J'ai envie d'apprendre des choses comme ça parce que ça manque grave. Ouvrir un lieu comme ça à M., parce que ça manque grave aussi. Pour l'instant, on a pas de quoi le tenir mais si on veut vraiment ouvrir une maison, on aura besoin de ces compétences en plomberie, en électricité, en maçonnerie et c'est tout des trucs de bases et ça aussi, il faut se les approprier. Et qu'on peut tout à peu près maîtriser, c'est pas sorcier. Et s'approprier, voilà, je pense que c'est des endroits où tu peux être amené de te rapprocher des compétences primaires et nécessaires et vitales pour chaque être humain. C'est toujours pour lutter contre ce truc de consommation, où dès qu'il y a un problème tu dois faire appel à quelqu'un qui a les compétences pour le faire. C'est toujours ce truc de se spécialiser dans un truc. Là, c'est drôle, c'est dans « *Le meilleur des mondes* », je viens juste de commencer, au début, ils disent un truc comme: « *Il faut jamais s'occuper des généralités, il faut s'occuper des détails, parce que les généralités, oulala, tu t'y perds* » Mais c'est exactement cela, je crois, ce truc de Ford, ce truc de la répartition du travail et de diviser les tâches. Un truc comme ça, poussé à l'extrême comme aujourd'hui, ça donne des trucs où on sait plus rien faire, à part de sa petite spécialité, on ne sait plus rien faire d'autre. Et c'est super dangereux, il faut toujours faire appel à quelqu'un et parce qu'on est individualisé, on ne peut demander à personne de le faire, il faut faire appel à un spécialiste et payer quelqu'un et faire marcher l'économie. Et voilà, quelque part, je trouve, que c'est reprendre un pouvoir qu'on nous enlève tout le temps et qui fait de nous des gens libres, plus libres déjà et plus responsables aussi. Parce que la responsabilité et la liberté, ça va ensemble. [Rires]

Après, il y a tout ce truc de l'information et de l'apprentissage théorique qui est vachement présent dans... même le système d'infokiosque, ça rejoint un peu... je vois ça pareil qu'indymédia, voilà, où chacun peut mettre sa contribution. Et pour encore augmenter cet échange de savoir, un mec qui va étudier bien un sujet, j'en sais rien, au pif, genre quelqu'un qui est vraiment à fond sur les nanotechnologies et qui a étudié ça et qui est vraiment à fond dans ça, il va rendre une brochure où toi, dans un quart d'heure, tu vas apprendre ce que lui a appris en deux ans. Parce qu'il a fait le travail de synthétiser le truc, il a déjà fait le travail d'avoir appris le truc et après de partager ce savoir avec toi. De toute façon, à la base il y a toujours quelqu'un, il y a un électricien qui t'apprend. Le premier entre nous, il y a bien un électricien qui lui a appris à lui. C'est pas tombé du ciel.

Des lieux comme ça, c'est des lieux qu'il faut... d'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'il y a une telle répression en ce moment par rapport à ces lieux-là. Que ça soit au niveau théorique ou pratique, il y a plein, plein de choses qui s'y passent et qui sont riches, super riches. Après, il y a des lieux... ici, c'est un peu différent, je vois vraiment comment c'était, le K., comme c'était plus en ville et tout ça, eux, ils avaient la démarche d'essayer de créer des relations de voisinage. Comme ils avaient la chance d'avoir à peu près le seul jardin du quartier, d'ouvrir ce jardin aux enfants le week-end, de faire profiter le quartier, et justement, travailler sur cette espèce de lien social qu'on essaie de créer aussi. Après des pratiques, il y en a plein. Dans d'autres lieux aussi, au K. aussi, ils avaient

commencé à faire des petits potager, même quand tu es dans un milieu urbain, c'est toujours ton autonomie qui est prise en plus.

L: Et par exemple pour ce chantier, tu avais tout ce dont tu avais besoin pour pouvoir apprendre, pour pouvoir aller au bout de tes apprentissages?

C: Pour ce chantier, je pense que je suis d'accord avec ce qu'il s'est dit hier, au débriefing, il y avait un manque de connexion entre les gens et pour prendre plus de temps ensemble, pour discuter, du pourquoi et comment et comment on le voyait et de même savoir... je pense qu'il y a eu des embrouilles, même pas des embrouilles, c'était des trucs vite fait sur le chantier parce que justement, on n'a pas pris le temps collectif pour savoir où on voulait aller.

[...]

Là, les gens ont été un peu éparpillés. Moi en plus, comme je suis quelqu'un de très carré, j'aurais eu plus besoin d'un truc posé. Là, je parle plus du classement des livres, je crois qu'on était quand même tous d'accord sur où mettre les planches par exemple. C'était plus dans le classement des livres et dans ce truc de discuter plus sur le pourquoi faire cette bibliothèque. Peut-être, c'était pas non plus le lieu ce chantier pour discuter cela mais quel usage va en être fait. Ça aurait été bien. Peut-être, c'est pas sûr, on peut aussi d'abord construire la bibliothèque et parler après ce qu'on va faire.

L: Et comment?

C: Par discussion, je ne vois pas trop d'autres manières. Et par partage d'expériences, par les gens qui ont déjà vu fonctionner d'autres lieux, d'autres trucs bien. Et aussi ce que nous on pense tous, ce qui peut être bien, des trucs qu'il faut éviter, nos idées.

Le débat s'est un peu orienté et moi, comme d'autres, je pense qu'il ne doit pas du tout s'arrêter là, l'accessibilité aux livres, c'est pas quelque chose que tu décrètes. De tout façon, des bouquins, c'est pour une certaine catégorie de gens et il y en a plein qui n'en ouvriront jamais un et point barre et tu arrêtes ta réflexion. Ce n'est pas parce qu'on a 90% d'alphabets en France que les gens ont accès à la culture et aux savoir et aux connaissances.

[...]

C'est un débat comment nous, on peut écrire des textes accessibles qui rendent accessible autre chose derrière. Sans pour autant se renier ou renier la façon dont on parle et notre vocabulaire. C'est des questions vachement importantes et on n'a pas du tout été au fond de la question. Parce que c'est des choses auxquelles des gens peuvent être vraiment fermés. C'est aussi que des discussions de groupe ça n'a pas que du bon. Il y a aussi le fait qu'il y a une espèce de majorité dans le groupe, quand tu commences à mettre certaines choses en question ça n'est pas bienvenu. Ça, tu le retrouves aussi dans des milieux comme ça et cela m'attriste beaucoup.

[...]

Ce qui m'a le plus dérangé dans ce truc de classement de livres, c'est qu'on n'était pas tous tout le temps ensemble et qu'on n'avait pas défini un but commun. Et des fois, les gens ont décidé un truc et quand tu arrives sur le chantier, ces gens sont parties et tu es obligée d'exécuter même si il y a des trucs que toi, tu pourrais mettre en question dans ce classement. C'était plus ce profond manque de discussion qui fait que toi tu te retrouves à exécuter des trucs et avoir l'impression de retomber dans le même système.

Après, il y a eu des embrouilles vite fait : quand déjà tu entends des gens parler de classification et tu ne comprends même pas le mot de leur classification, il y a un problème. C'est compliqué, parce que tu ne peux pas non plus trahir ce que sont les gens, mais bon ! Là, il y a un rayon dans la

bibliothèque qui s'appelle « *Souffrance vaincra* » et moi ça me choque parce que pour moi, c'est juste de la vanne intellectuelle. Tu te fais ton petit délire, ton petit humour perso mais quelqu'un qui rentre et qui ne sait pas ce que c'est, il ne va rien comprendre à ton délire. Quand je vois les bouquins, tu aurais pu donner un nom vachement plus simple. C'est juste un truc à la con mais ça soulève des questions vachement plus profondes, plus douloureuses, dans ce truc de partage de savoir : est-ce qu'on continue à se comporter comme des petits connards d'occidentaux qui prétendent amener la civilisation partout dans le monde mais qui mettent bien bien en garde de surtout pas trop la donner. On dit qu'on va pour la liberté et on continue de faire de l'élitisme. C'est un peu une attitude de colon.

L: Merci beaucoup.

C: Il n'y a pas de problème.

Entretien avec C. en mars 2006 aux *Poissons Volants*

C: Oui, pourquoi je fais des chantiers. Le fait de faire de construire, de faire, de créer, avec d'autres aussi. Mais je me rends compte que mes limites sont fortes aussi. Je pense que je suis quelqu'un qui aime voir que ça avance. Bon, tout se travaille et je travaille sur moi aussi mais j'aime sentir ce chemin qui se fait. Du coup, être dans l'échange, juste dans l'échange de savoir, au bout d'un moment, ça me conviendrait beaucoup moins, s'il n'y avait pas ce sens là. Il y a ça et par contre, j'ai plein d'énergie mais quand je suis toute seule, je n'y arrive plus. J'ai vraiment besoin des autres pour exister, c'est là où je dis que c'est ma drogue, je vibre parce que je le fais avec les autres et je ne suis plus rien sans eux. C'est très égoïste et c'est vraiment ça qui me pousse, qui me tient le ventre.

L: Toi, tu dis que tu organises des chantiers et tu ouvres cette possibilité à d'autres, de participer à des chantiers. Quand tu te projettes un peu avec cela : Qu'est-ce que tu voudrais développer, avec les chantiers? Comment continuer?

C: Moi, au titre personnel, et je ne sais pas si ça rentre dans la question, mais c'est ce qui me vient, c'est de moins en moins d'être présente. Mais pas de moins en moins être présente mais de sentir que le relais se fait de plus en plus et que je peux participer aux chantiers et être là de plus en plus en tant qu'individu et de moins en moins en tant que référence et en tant que personne qui centralise les informations et qui les fait passer. Alors, c'est de chercher plus d'autonomie, chercher que les gens trouvent leur place plus facilement, à trouver un sens à ce qui se fait là et à se sentir bien, tout simplement. Et de mon côté, c'est de chercher comment me mettre plus en retrait, avec le tempérament que j'ai et sans que moi, ça me bloque, trouver un équilibre avec les gens, que les gens se sentent aussi partie prenante de quelque chose et qu'ils peuvent, à tout moment, faire évoluer la chose dans un sens ou un autre. Évidemment, il y a des gens qui ont des voix plus fortes que d'autres, parce qu'ils sont plus souvent là mais quand même, il y a cette possibilité qui reste. Et je pense que ça c'est vrai même sur un petit chantier, que les gens se rendent compte de ça. Parce qu'on renvoie tous des images aussi et du coup, les gens s'assoient sur ce qui leur est renvoyé, de quelqu'un de dynamique ou de quelqu'un d'autoritaire ou de quelqu'un comme ça. Et c'est ça qui serait mon objectif. Parce que pour moi, tout le reste, ça découle de là. Si on trouve cette place, les échanges de savoir seront encore plus nombreux parce que plus de gens causeront d'en proposer, le boulot se ferait avec plus d'énergie par moment parce que tout le monde aurait confiance en soi etc.

L: Qu'est-ce que tu as l'impression d'apprendre en faisant des chantiers ou d'apprendre aux autres, les deux ?

C: De mon côté, j'ai l'impression d'exister avec les autres, j'ai l'impression d'apprendre à m'écouter et à écouter les autres. Trouver cet équilibre, ce n'est pas une mince affaire. Du moment où tu as encore l'impression d'écouter l'autre et où tu ne l'écoutes plus ou tu n'as pas vu ses limites. Pour moi, c'est l'apprentissage de toute une vie. Tout le reste, ça ne fait que suivre. Apprendre cette écoute, apprendre tous ces moyens d'être collectivement ensemble... Ça, en ce moment, je n'ai pas encore l'impression d'apprendre beaucoup et c'est pour cela que cet été, j'ai envie de lancer ce côté expérimental de l'organisation. Parce que pour le moment, j'ai l'impression d'être souvent moteur, motrice parce que ça n'est pas fait par d'autres personnes et du coup de proposer la base qui me semble importante. Et j'ai vraiment envie d'apprendre toutes ces petites techniques parce que plein de gens font des recherches de leur côté pour que ça se passe encore mieux et que ça se trouve, je pense qu'il y a plein d'outils. Et évidemment, j'ai l'impression d'apprendre une confiance, une certaine confiance dans..., si, c'est sûr, et ça, je ne le réalise que maintenant, en y réfléchissant mais,

dans l'espace de tous ces chantiers, c'était pour moi l'occasion d'apprendre plein de petits trucs en terme de bricolage par exemple. Et cela surtout, parce qu'il faut aussi se jeter, surtout, quand les autres sont plus hésitants derrière et il faut y aller, et il faut avoir confiance parce qu'à un moment donné, il y a des plus timides que toi et des moins confiants que toi et ça c'est super aussi. C'est bien. Et apprendre, oui, ça fait partie de l'écoute : apprendre à quel moment, à repérer à quel moment tu fais toujours les mêmes choses, à quel moment tu prends toujours le même rôle, ou à quel moment l'autre, et c'est encore une autre étape, à quel moment l'autre se retrouve toujours dans la même position. Et à apprendre à se dire que c'est pas grave aussi. Parce que si moi, j'ai une écoute trop forte de ce que peut vivre chacun de son côté dans le chantier, je me bouffe avec cela aussi. C'est pareil, pour moi, c'est l'histoire de toute une vie d'apprendre à relativiser aussi. Je crois que c'est ça aussi. Parce que un chantier, c'est un moment super intense aussi avec plein de gens et pour peu qu'il se passe chez toi, j'ai vécu d'aller dans d'autres lieux et d'être super pénard, à partir du moment où tu es impliquée, c'est pas forcément parce que c'est chez moi, il y a des gens s'ils commencent à être pris sur un truc, ils ont une intensité qui peut monter aussi, et pourvu que ça se passe bien et que ça se passe bien pour tout le monde, je sais qu'il y a des moments où c'est trop penser pour les autres et c'est pas facile de savoir à quel moment il faut s'arrêter. Parce que c'est pas évident de se retrouver dans les remarques qu'on te fait. Voilà. Je dérape dans tous les sens.

Et par rapport aux autres, je n'ai pas répondu par rapport aux autres, de ce que cela peut apporter aux autres... A mon avis, ça peut apporter la même chose qu'à moi. Par rapport à la ville, ça peut être intéressant aussi pour les gens des villes d'apprendre les techniques de la campagne. Je pense qu'il y a plein de gens aussi pour lesquels il y a plein de choses qui ne sont pas acquises, pas évidentes, ou qui sont évidentes justement, en terme d'organisation, en terme de partage des tâches et je pense qu'un chantier, ça peut te remuer beaucoup, sans te faire du mal, pour te dire: « *tiens, il y a des choses qui peuvent se passer autrement que dans la spécialisation* ». 'Même quand je pense qu'un peu de spécialisation ça fait de mal à personne. Et il faut aussi que je dise, sinon, c'est pas sincère de ma part, quand on fait des chantiers aux « *poissons* », c'est aussi l'idée de faire avancer un lieu. Il y a aussi cet objectif là pour moi, basique. Après, il y aura toujours des chantiers aux « *poissons* », je pense, mais le fait de construire ce lieu là, c'est un objectif super fort pour moi. C'est un désir pour moi que ce lieu se batte et qu'il existe. Ça compte aussi vachement pour moi.

L: Un lieu de vie collective ?

C: Voilà, un lieu avec des proximités de gens qui peuvent être sur le même lieu et qui peuvent partager, plus que sur des chantiers, des moments d'échanges. Parce que moi, à la fois, j'aime ce contact, à la fois, j'ai beaucoup de mal, j'ai l'impression par rapport à d'autres gens, quand je suis avec des gens, je suis avec des gens, et j'ai beaucoup de mal à retrouver ma solitude parce que je suis toujours dans l'ouverture. J'ai des mécanismes qui fonctionnent peu et il faut que je m'en aille pour être seule. Du coup, pour moi, un chantier, c'est hyper intense parce que je suis super disponible à l'intérieur, sauf si j'ai un coup de fatigue énorme et je vais me coucher. Et du coup, je suis très attirée par la notion de lieu de vie qui peut être plus diluée et moins chantier parce que tu peux vivre côte à côte et ne travailler ensemble que deux heures par jour ou ne manger ensemble que deux heures par jour. Je me demande des fois si cela ne me conviendrait pas encore mieux, en terme d'échanges, du fait que c'est plus étalé sur du long terme, en fait, c'est différent. Peut-être, c'est aussi parce qu'en ce moment, je fais cinq chantiers par an et c'est ça aussi. Si on en fait deux dans l'année, c'est peut-être différent. L'objectif, c'est la fin des chantiers. (Rires)

L: Parce qu'on se sent toujours bien à la fin. Et du coup, on fait des entretiens, sur toutes les questions qui nous passent par la tête.

C: On pourrait avoir un thème par chantier.

L: Oui, c'est des choses qui m'intéressent carrément.

C: C'est vrai. Je trouve qu'on est plus ou moins prises selon les chantiers, il y a des gens qui ont plus ou moins l'habitude du travail physique et ça les fatigue, ça joue aussi. Du coup, c'est vrai, j'aime bien l'idée d'un thème par chantier, qui peut se lancer d'une manière informelle, parce qu'on parle de telle ou telle chose. Mais du coup, j'ai l'impression que c'est vraiment pas évident, cette histoire de réunion du soir parce qu'on est vraiment fatigués mais par contre, un thème qui sera lancé au départ et dont on puisse parler dans plein de moments, ça pourrait être rigolo. Peut-être même que chacun fasse un petit écrit une semaine après.

L: C'est une réelle recherche sur les outils. Parce que je trouve, dans un chantier, on fait plein de choses mais si on avait un thème, on le manipulerait dans tous les sens pendant un espace temps un peu particulier. Tu n'es pas autour d'une table en train de parler mais tu trouves plein de moments et des moyens de le discuter et de l'explicitier. On pourrait vraiment développer cela plus.

C: Ce qui reste assez flou pour moi, c'est comment allier le tout. Parce que tu as plein de désirs différents selon les gens et pas les mêmes besoins non plus.

L: Peut-être tu pourrais dire un peu dans quel contexte tu travailles.

C: Moi, je préfère de parler d'« œuvre » parce que « travail », c'est très péjoratif. Moi, je suis contente d'avoir cette œuvre là et je suis heureuse qu'elle ne me prenne pas tout mon temps. Mais je sens que c'est un bon endroit où je canalise pas mal de mes passions, mon énergie, où j'ai l'impression de réaliser des choses. Parce que donc, je travaille avec des enfants, dans les écoles et dans les centres, et avec des personnes handicapées et je fais tout cela aussi pour moi, évidemment. Mais je sens que dans mes objectifs aussi de transmission, d'échanges, d'épanouissement, avec les gens, je me réalise vraiment à travers ça. Et je pense que je n'arriverai pas à faire que des petites choses, je le fais déjà, mais je n'arriverai pas à faire que des petites choses, d'un chantier à un autres etc. Ça me fait du bien aussi d'avoir cette continuité aussi, même si elle peut être étalée dans le temps. De sentir que... Je pense que c'est très différent selon les gens mais je sens que c'est quelque chose qui m'aide dans ma vie. J'ai des amis, et des fois je sens, des fois c'est pas le cas, mais il y a des gens, tu sens que ça pourrait les aider d'avoir une œuvre, même pour un temps précis, mais qui leur tiendrait à cœur. Et pas parce que les vertus du travail ou quoi mais parce que tu canalises ton énergie dans un objectif. Et ça peut se faire avec des gens et il y a un cadre. Et là, par exemple, j'ai peu de cadre et donc, régulièrement, je m'en redonne, sinon, je ne m'arrête plus. Ça me rappelle une question que je me suis posée au début de l'année: que j'ai l'impression que toute ma vie est pleine et que je ne comprends pas comment les gens qui travaillent ils font. Et à mon avis, il y a plein de choses qu'ils ne peuvent pas faire et ça doit être triste. Dans le cadre de cette œuvre là, je vais 20 heures, allez, 25 maximum, et déjà, j'ai juste le temps de m'occuper d'un potager, de bouquiner un peu, de rencontrer les gens que j'ai envie de rencontrer et de faire tous les projets en bénévolat que j'ai envie de faire à côté. Et à un moment, je me suis dit que ça me faisait beaucoup, tout cela, et du coup mettre un cadre quand même: tel jour je travaille, tel jour, je travaille, tel jour je fais autre chose, quitte à faire mon potager, mais oui, il fallait que je le différencie quand même, j'en avais besoin. Je pense que ça peut changer avec le temps aussi mais pour l'instant, il y avait besoin que je travaille à ce moment là. Aussi, il y a une autre chose et c'est les gens autour : quand tu es libre de tes horaires, quand c'est toi qui les décide, c'est super dur de le dire aux gens. Si tu as un travail

salarié, personne n'ira t'embêter au travail et quand tu es vachement libre, les gens viennent te parler et à un moment, ça te fait trop. Et à un moment, tu voudrais juste être dans cette activité et ne plus être dans l'échange, justement. Moi, ça m'arrive aussi souvent. Parce qu'une activité comme le potager ou l'animation, c'est un moment où je pense à me vider pour être de nouveau prête à autre chose. Ça, j'apprends aussi de plus en plus dans ma vie, à me vider complètement, pour être de nouveau prête à autre chose et à différencier les moments. Et ça, j'ai vachement vécu au chantier précédent, où je ne savais pas comment faire parce qu'il y avait le chantier et il y avait le théâtre forum qui me prenais énormément et il y avait mes ateliers et je ne pensais pas que j'étais capable de ça. Et j'étais heureuse profondément parce que je sortais de quelque chose et j'arrivais dans un autre univers et je crois dans ma tête, j'avais des tiroirs et je crois que j'avais vraiment besoin de ça. Et je pense que ça sert à ça que les gens appellent « *travail* ». Je pense qu'ils ne mettent pas les mêmes mots dessus mais c'est à ça aussi que ça sert. De dire: « *Là, je sors de cet univers et je rentre chez moi, là, je vais voir des amis.* » Et là, j'ai besoin d'être carrée. Je sais qu'il y a des gens qui n'ont pas besoin de ça. »

Entretiens avec J.

J: Je suis J., je suis étudiante en économie, deuxième année et j'ai participé à plusieurs chantiers dont celui que vous avez fait cet été à Potsdam.

[...]

L: Tu as l'impression d'apprendre quelque chose dans ça?

J: De relationner déjà. Parce qu'on a nos formules de politesses qui nous permettent de vivre tous les jours dans une harmonie plutôt tacite, alors que le vivre pendant un mois avec une vingtaine de personnes, c'est un peu autre chose, il faut un peu prendre sur soi, il faut essayer que chacun puisse prendre sa place, il ne faut pas ni lui bouffer la vie, ni qu'on nous bouffe la nôtre non plus. Ça s'est vraiment difficile parce qu'on n'a plus l'habitude de le faire. On est habitué de vivre en famille et encore, si on n'est pas une famille nombreuse, on ne sait pas vraiment ce que c'est.

L: Est-ce que tu as l'impression d'apprendre quelque chose aux autres quand tu travailles avec eux?

J: J'espère mais ce n'est pas mon but. Je ne viens pas ici pour qu'on m'apprenne des choses parce qu'en général, je viens dans des choses que je n'ai jamais fait, c'est peu peu probable... mise à part mon expérience dans le bénévolat, c'est tout ce que j'ai parce que le bâtiment, j'en avais jamais fait. J'essaie plutôt d'apprendre chaque année quelque chose de nouveau. Si je sais faire quelques trucs, c'est sûr, je les partagerais mais je ne viens pas dans ce but-là, je ne viens pas montrer ce que je sais faire.

L: Et par le simple fait d'être là, tu as l'impression d'apprendre avec les autres?

J: Oui, j'ai l'impression qu'on peut construire quelque chose... qu'avec tous ces avis, on peut arriver à construire quelque chose de plus... autre en fait. Vu que dans le quotidien, on a l'habitude d'avoir quelqu'un au dessus de nous hiérarchiquement qui va nous dire ce qu'il faut qu'on fasse, on a toujours une manière d'y penser mais on ne va jamais discuter avec notre chef s'il pense que c'est juste ou pas juste. Rien que ça. On ne discute que rarement leurs ordres. Mais si on a différentes manières de les appliquer. Alors que là, on va être obligé de se confronter à tous les points de vue, ça peut être long et fastidieux mais des fois très intéressant, à comparer. Alors, dans ce cas-là, oui,

le travail de chacun, chacun qui sait faire un petit quelque chose l'apprend à l'un et à l'autre.

L: Alors, c'est quoi ta motivation pour participer à des chantiers?

J: Déjà, c'est essayé de vivre autrement. Parce que sinon, j'ai l'impression qu'on est toujours poussé à ne penser qu'à soi, et à ne vivre que pour soi parce qu'on vit en général tout seul dans son appartement quand on fait ses études, on est loin de sa famille, on se gère seul. Et on ne pense quasiment qu'à sa vie professionnelle, on a des relations et on peut participer à des associations et des choses comme ça mais je trouve que s'investir complètement pendant un mois permet de se remettre en question, sur ce qu'on vit, de se confronter à d'autres idées et ça me motive carrément. [...] On arrive sur un lieu où les gens qui proposent le chantier vivent et donc on va découvrir une ville ou un petit bout de pays à travers des gens qui y vivent.

Entretien avec M., le 1 novembre 2006.

L: Pour dire un peu ma recherche, elle a commencé au début avec une pratique sociale que je trouvais assez ... assez forte.

M : Je veux une cigarette.
[...]

M : ...bon alors, ta pratique sociale.

L: ...que je trouvais intéressante mais peu réfléchie, en fait. Et j'étais un peu dans l'idée qu'il y a plein d'apprentissages qui se passent là dedans, de l'autogestion, ... de la prise d'une place à toi dans un collectif, de réaliser des choses ensemble et tout ça. Que c'était un peu condensé dans ce truc de chantier, souvent. Et après, c'était aussi intéressant pour moi que ça crée un autre rapport au travail, j'ai toujours fait des chantiers avec plein de monde qui avaient beaucoup de temps, qui ne travaillaient pas à côté, dans un travail classique, salarié. Et de voir aussi comment ça faisait du bien souvent de se créer un rythme ensemble pour être moins seuls face à son rapport au travail et tout ça. Mais là, ma recherche, elle a vachement..., déjà, j'ai envie d'utiliser la méthode des entretiens non-directifs.

M : Qu'est-ce que c'est ?

L : ça veut dire que moi je ne pose pas de questions, c'est pas un questionnaire. Mais que la personne parle... dirige soi-même son discours. Et mon intérêt est de demander à des personnes qui ont... beaucoup d'expérience... qui ont fait l'expérience de collectifs, de tout ça, et de leur demander où, euh ... oui voilà : comment tu vois dans ta vie...

M : ça, c'est la question ?

L : Oui. Comment tu vois dans ta vie tes apprentissages... et tes compétences ?

M : *rires*

L : Où tu les as ...

M : Où je les ai acquis, c'est ça que tu veux dire ?

L : Où tu les as acquis, comment tu les formules, dans quel sens...

M : Mm, alors si je reformulais ta question, si j'essaie comme ça, ça fait : Quels sont et comment... quels sont les apprentissages que j'ai acquis, quels sont-ils, dans des contextes de milieu autogéré, squat, alterno, machin...

L : Pendant toute ta vie, ça sera bien qu'au début tu te présentes toi.... Et que tu décrives tout ton parcours d'apprentissage, comment tu...

M : Mm, ben... du coup, moi j'ai une formation scolaire carrière sanitaire et sociale avec un BEP et après une première sciences médico-sociales que je n'ai pas finie, ben, que j'ai finie mais pas continué jusqu'au bac, et alors... par l'école j'ai, et par, par l'école et diverses choses, par la

transmission de ma mère qui est aussi issue d'une carrière sociale... et par mon genre, je définis aussi... j'ai des compétences ou des savoir autour du social, autour de la prise en charge des autres, de savoir s'en occuper machin... alors ça c'est plutôt mon histoire familiale et professionnelle à l'école. Et ça par exemple, c'est un domaine que j'ai poursuivi différemment, dans d'autres cadres, des années suivantes, sans forcément être dans des institutions, d'école ou de travail. C'est pas évident, c'est pas clair pour moi, dans ma tête déjà aussi, comment je suis capable de faire le bilan de ce que je sais, euh... c'est des bribes de plein de trucs, comme je te disais une fois... qu'un moment, je ne me reconnais... que le système scolaire me convenait pas du tout, que j'avais envie de sortir de mes contraintes, des trucs familiaux aussi, ça fait qu'il y avait l'occasion à un moment par le biais du squat, pour me démerder pour ce truc de bouffer, de me loger, pas poursuivre une carrière quoi. Et du coup d'ouvrir plein de nouvelles expérimentations, apprentissages de trucs. Autant au début, pour moi c'était les trucs qui constituaient des apprentissages où les savoir étaient vachement nommés et reconnus par rapport à des métiers ou des techniques en fait, comme la réparation de tout genre, c'est des techniques précises qui correspondent à des métiers. Mais après cette idée de social, elle est aussi... toutes ces compétences sociales... mais je ne sais pas, là c'est mélangé dans ma tête, c'est mélangé dans ma vie et dans ma tête, je pense qu'il y a plein de... du coup de compétences sociales ou des domaines sociaux que j'ai poursuivi en fait sans qu'au début ça ne soit évident pour moi que ça en soit. Voilà. Ben après [pause] c'est compliqué, je ne sais pas, c'est un parcours de projets vachement, autour de projets par exemple. Et ben, de savoir articuler et les directions, par exemple, je ne sais pas par où commencer en fait.

L : Peut-être tu as envie de raconter chronologiquement, si ça donne du sens pour toi.

M : Oui, j'essaie mais... [pause] j'essaie de me rappeler, au début, c'était plus l'expérimentation d'une vie collective, par exemple, avec une dimension d'avoir un lieu vachement ouvert, alors moi j'habitais un lieu qui a été à L., une maison dans un quartier hyper vivant, où il y avait plein de bars, plein de jeunesse, plein de trucs militants, ouais, le quartier de la C., en transformation, en destruction, ... et ... c'est vachement loin en fait, j'arrive pas de partir de là en fait, c'est pas possible. C'est justement le nœud, l'espèce de micmac, je ne suis pas capable de nommer ça, en fait. Parce que peut-être, parce que en fait, j'avais aussi un espèce d'enthousiasme énorme, une soif de... vachement positive, vachement riche d'être sur pleins de terrains et que ce soit très cohérent en fait. Je crois qu'il y avait, pour moi c'était vachement puissant, il y avait une cohérence qui se construisait dans ma tête avec des gens, partagée en fait, c'était partager plein de cohérences et d'imaginaires politiques par la mise en commun d'une vie en squat où il y avait une vie publique, de fête, d'action, de création, de rénovation, de ... voilà. Du coup, ça partait dans tous les sens et c'est mon point de départ et c'est pour ça que c'est autant le chaos dans ma tête, je crois, je ne suis pas résumée en fait. Et alors après, suite à ça, j'ai plus... Oui, dans cette dimension que tout est lié, alors que ce soit la vie collective, ... c'était le fait que tout soit sur un même lieu, que le fait que je partageais au quotidien avec des mêmes gens, c'étaient aussi les gens avec qui je décidais, on décidait qu'est-ce qu'on faisait dans la maison, comment on allait transformer les espaces, comment on construisait politiquement nos revendications, par rapport à l'extérieur par exemple, par rapport au fait de ... se mettre en lien avec des gens, d'avoir besoin de soutien aussi à un moment... Pourquoi je parlais de ça au début ? [Pause] Voilà, alors après... je crois c'est compliqué, je crois que je suis au stade de devoir écrire, de définir tout ça, en fait. C'est un dessin dans ma tête, c'est un espèce de configuration, ... c'est aussi parce que je n'arrive pas à situer dans le temps qui était avant quoi, quoi était avant quoi, tu vois. Mais en tout cas, il y avait un truc de la découverte qui était liée à la pratique. Que par exemple, pour aller planter des carottes, l'intérêt d'aller planter des carottes, ou des tomates plutôt (rires), parce que j'étais dans un village squatté, parce que... donc c'était un

truc qui était lié au voyage, qui était lié à des rencontres, à des curiosités d'un lieu politique de squat, et du coup pour rentrer en interaction, en cohérence avec des gens, c'est aussi faire des choses avec eux quoi. Donc, le fait de m'intéresser à... quoique, c'était à chaque fois dans des trucs de déplacement, par projet en fait... Ce que je voulais dire au départ, voilà, c'était que les projets et les idées de développer des projets, m'ont amené sur des techniques, par la nécessité. Alors, des exemples : je me rappelle de l'intersquat de M. où c'est la première fois que j'ai soudé, une chose que je maîtrise pas mais que j'ai essayé récemment encore seule et qui a fonctionné. C'était à M. dans une maison qui s'appelait H., c'était un bâtiment qui était squatté par des personnes depuis plusieurs années où il y avait une salle de concert et une maison d'habitation, il y avait des gens qui faisaient de la sérigraphie, un Infokiosque aussi et une grande terrasse sur les toits. Et donc, la maison était expulsable et il y avait un week-end d'intersquat qui était un truc de rencontre comme une sorte de fédération, une idée de rencontre et aussi d'échange autour des idées de résistances autour d'un réseau de squats. Et qui avait un intérêt pour la maison aussi parce qu'elle était expulsable et c'était aussi allier des forces pour cette situation précise. Donc, il y avait cette idée de rencontre, je me rappelle plus vraiment comment on était organisé mais le soir, il y avait un concert où il y a eu un contrôle de police, devant, dans la rue, qui a un peu mal viré, parce que les keufs ont été violents et ça a dégénéré dans la violence qu'il y avait devant la maison et en fait, petit à petit, on s'est retrouvé une heure après avec 50 policiers qui encerclaient la maison et qui étaient, à 11 heures du soir, prêts à nous expulser. Et nous, on était aussi, je crois bien, une centaine. Et je ne sais pas si ça a été dans la journée ou le soir, je ne sais plus, en tout cas, j'ai fait de la soudure avec des gens qui barricadaient la maison, et d'un coup, il s'est mis à y avoir une dynamique de barricadage intense pour, parce qu'on était en forme d'état de siège et de résistance. Et du coup, moi, j'ai été hyper attirée par la soudure et par le fait aussi d'être active dans ce moment et dans cette résistance et ... voilà et de réussir à approcher la bande de gars qui avaient le poste dans la main. Et j'ai pu expérimenter ça quoi. Et alors, je ne sais pas, il y a une dimension en fait entre ce côté un peu nécessité, un peu guérilla, un peu résistance qui est un peu passionnel, un peu fort, un peu vibrant, je trouve, je vois chez plein de gens et que j'aime bien chez eux, que moi, j'ai un peu moins. Parce que je m'éloigne aussi de ces situations, mais c'est toujours ce truc de le faire par soi-même parce qu'on a la nécessité et parce qu'il y a un sens politique derrière, alors il y a une multitude du quotidien et voilà ... (rires) Mais je fais beaucoup de blabla et je raconte peu de choses concrètes. C'est pas évident d'extraire en fait. Mais c'est comme si chaque demi-journée de ta vie, c'est un extrait, que c'est un bout d'apprentissage de quelque chose. Que cette curiosité t'amène tout le temps à dire : *« Ah, qu'est-ce que tu fais ? Comment tu fais ? Moi aussi, je veux essayer. »* Ça ne fonctionne pas tout le temps, il y a des codes, ... Mais quand tu as du temps à consacrer dans ça et quand c'est en quelque sorte ta recherche de voir plein de regards différents sur la vie, t'arrives à t'introduire aussi dans des groupes, dans des sphères, à apprendre un truc...ou à comprendre ce qui se passe ou à partager un moment avec des gens et voilà tu apprends les codes... [...]

M : Après M., c'est juste qu'à M., il s'est passé plein de choses et ça c'était génial pour moi, de pouvoir souder. En plus, c'était un truc qui m'attirait déjà au départ et il y avait une fille qui faisait la soudure et ... en fait, c'est drôle mais pour moi, ça fait partie de mes apprentissages et de ma vie quoi, c'est aussi un truc de concept politique et que ça fait un tout et que le politique est aussi dans ta vie privée. Et voilà, il y avait cette fille que j'avais déjà rencontrée avant et qui faisait de la soudure et qui était à fond dans des... enfin qui avait une présence vachement forte pour moi et qui avait l'air d'avoir plein de savoir autour de la soudure et de la mécanique par exemple. Et en fait, j'avais une histoire avec son amoureux, une histoire assez brève et j'avais pas trop compris ce qui se passait et c'était pas hyper important... si ça l'a été mais quand j'étais là à M., elle avait compris que j'avais cette histoire avec son copain, qui était à l'époque peut-être son ex-copain, et elle était

hyper jalouse et elle m'en voulait. Moi, je ne savais pas ça et j'avais hyper envie... j'étais super attirée par ce truc de soudure mais j'avais aussi envie de voir avec elle si... elle m'impressionnait beaucoup. Mais j'étais allé la voir en disant : « *tu fais de la soudure, ça m'intéresse. Est-ce que tu veux bien...* » Et elle m'a même pas laissé finir, elle m'a envoyé chier. Elle pensait que je comprenais qu'elle avait un problème avec moi et que ce n'était pas la peine de venir me parler. Et ça, bon, c'est une histoire mais bon, c'est juste la dimension qui a déjà été présente pour moi à ce moment là de comment je pouvais approcher des savoir, que là la soudure qui là est super du domaine masculin et que j'étais plus en confiance et en envie de le partager avec une fille qui aussi m'impressionnait dans le fait qu'elle avait ça et aussi dans le truc qu'il aurait plus de bienveillance, d'attention au fait, qu'elle aussi elle était une meuf et elle aussi, elle avait acquis ça. Je ne sais pas, c'est plein de trucs mais c'est aussi ce truc de solidarité, de réappropriation de savoir et de sphères pas permises en fait ou peu accessibles, pas juste pas permises mais en théorie, elles te sont permises mais elles te sont peu accessibles. Alors quand il y a une fille qui est là-dedans, c'est, ça peut-être un bon... mais bon, il y a plein de paramètres qui font que ça ne marche pas tout le temps. (Rires)

Et alors ça, c'est aussi un aléa de l'apprentissage aussi. T'es pas dans une sphère où, même quand ton patron tu ne l'aimes pas ou que ton prof est un connard, t'as un cours et la pression sociale est réelle et il y a des institutions, il y a des personnes qui te font chier, et elles existent. Mais là aussi, pour moi, dans ce truc d'auto-apprentissage, t'as à te faire ta place, avec des gens et tu as aucune garantie derrière qu'on veuille bien t'apprendre des trucs et quand c'est des savoir masculins et bien ça correspond aussi à des codes hétéro et des trucs de séduction que tu obtiens... voilà, c'est pareil, c'est pas un exemple, mais c'est un résumé de mes expériences, de ma pensée quoi. [Pause]

Alors, du coup, il y a plein de choses, je ne sais pas vraiment quelles compétences j'ai. J'ai des bouts de compétences, des aisances, des facilités dans des domaines où ça devrait pas l'être parce que ... parce qu'en général, t'a pas... j'ai des bouts de trucs, alors, je ne sais pas. Je sais poser des prises, je sais des fois comprendre un système électrique, par exemple, je sais réparer quelques éviers mais pas tous les éviers, certains éviers je comprends le système d'évacuation par exemple. Et je sais aussi faire la sérigraphie, ça a été aussi un long... un truc un peu douloureux des fois aussi parce que le fait d'accéder à une activité, à un savoir faire que t'as envie de savoir faire et d'expérimenter mais que ce savoir faire passe par la dépendance à des personnes et à un espace, de créer un espace. Par exemple, pour moi, à un moment, je me suis intéressée à la sérigraphie et j'avais une amie qui vivait dans une maison, un immeuble qui avait été squatté et légalisé et qui avait des locaux qui donnaient sur la rue, qui s'appelle la D. et donc elle, elle avait participé à un atelier de sérigraphie plusieurs années avant et donc elle, elle connaissait un peu la sérigraphie mais je pense aussi dans ce truc d'avoir des bribes aussi, pas dans un truc d'avoir bossé pendant plusieurs mois dans une imprimerie mais d'avoir fait avec des potes de la sérigraphie et de se dire, j'en ai déjà fait, je sais quels matériaux il faut et je peux en faire aussi. Mais peut-être pas dans un truc d'assurance pour être le maître à enseigner et d'organiser ça. Et moi, j'avais vachement envie de faire ça et j'avais une dépendance aux matériels, pour savoir où trouver, du fait que ce n'était pas la maison où moi j'habitais mais une autre maison, il y avait pas une appartenance au lieu ou une activité qui était importante pour revendiquer un espace. Où un savoir pour l'investir en fait. Et moi, à ce moment là, j'ai pas réussi à être réellement active pour mettre en place cet atelier, juste parce que je n'avais pas la compétence de la sérigraphie en elle-même, en fait, on me l'avait expliqué mais ne l'ayant jamais fait, je n'avais pas la maîtrise de ça. Donc c'est un projet qui a traîné vachement parce qu'il a été porté par peu de gens et qui a aussi été pas suffisamment professionnel pour avoir confiance. Et alors, quand cet atelier a été créé, j'étais toujours pote avec certaines personnes qui ont été dedans, notamment une amie, et elle m'a montré et du coup j'ai pu aller seule et du coup, moi de A à Z produire un truc de sérigraphie. Mais c'est aussi un truc que j'ai pu faire

parce que je me suis un peu accrochée à ce truc, plus ou moins, en partie, mais en attendant qu'il soit concrétisé pour pouvoir y participer... c'est un peu complexe. Et du coup, j'ai encore pu expérimenter ça, je suis partie avec un ami à Zurich en Suisse et dans un grand squat où il y avait une fille qui parlait, qui a été suisse romande et qui avait un pied dans cet atelier et qui faisait plein de sérigraphie et avec qui on a fait plein de sérigraphie et ça été super, un contexte plus rassurant en fait, cette fille... Tous les trois, je voyageais avec cet ami, on a vachement lié d'amitié et c'est ce contexte de confiance et d'intérêt mutuel qui a fait qu'elle nous a proposé de venir dans cet atelier, de le découvrir et de faire des trucs avec elle et c'est la motivation que nous aussi on avait, à s'intéresser à elle, à cet atelier qui a créé ce truc là. Pour moi, ça a aussi ajouter une couche dans ce truc là, que je le pratique, avec d'autres techniques, avec d'autres matériels, avec d'autres perceptions : comment c'était de faire soi-même de la sérigraphie par exemple. Ça aussi, ça me donnait vachement confiance. J'avais aussi vu, dans le village dont je parlais tout à l'heure, la M., une nana qui venait d'Angleterre et qui faisait du théâtre de rue et qui faisait la promotion de son spectacle et qui sérigraphiait les enveloppes qu'elle envoyait aux gens pour faire la promotion de son spectacle et elle avait juste son. Elle n'avait pas d'atelier de sérigraphie dans son camion mais elle avait son cadre et du coup à chaque fois qu'elle voulait refaire ses enveloppes pour vendre, faire sa propagande, elle faisait sa sérigraphie. Et ça a été aussi une manière de voir qu'il y avait des gens qui arrivaient à faire de la sérigraphie sans avoir un local, c'était une fille qui vivait dans son camion, dans sa caravane et ça aussi, ça m'a aussi permis de voir qu'il y avait des possibles avec rien ou avec des bouts. Une espèce d'ouverture d'esprit, je trouve, en fait. Ne pas rester figée sur une spécialité, de fonctionner à l'usine avec tel matériel et de vachement aimer aussi ces trucs d'imperfection et ces trucs uniques. [...blabla...] Si ça me va, ça permet aussi de voir qu'il y a des gens qui sont moins dans des trucs spécialisés. Alors, comment ils s'accommodent avec leur imperfection pour avoir mille possibilités, ça c'est génial et ça donne vachement confiance dans le fait qu'on peut adapter des techniques et des savoir. Ça c'est des expériences qui m'ont donné confiance, qui m'ont rassurée et qui m'ont permis peut-être plus d'imaginaires, de trucs à l'arrache, de possibles, en fait.

Et même pendant la création de la sérigraphie à Lyon, qui a mis vachement de temps, les gens avaient un objectif précis, ils voulaient des trucs assez précis. Il y avait un des gars qui était dans cet atelier, qui est un mec qui fait vachement des pochettes de disques, des fanzines, qui est un peintre, un peintre fou, qui fait des trucs complètement hallucinants. Du coup lui il avait des exigences précises, sur le boulot qu'il voulait produire, donc voilà.

Donc le fait de me déplacer et de rencontrer encore d'autres personnes qui pratiquaient ces techniques là, ça m'a donné d'autres angles de vue,... d'autres directions, la volonté, une autre approche du matériel, de savoir qu'on pouvait produire des choses et que c'était valable, que ça existait, que la production était réelle. Ça aussi, ça m'a donné confiance.

Et de moi, à un moment, de réaliser ça et... voilà.

Et je crois, un espèce de, oui, qu'il n'y a pas une école, qu'il n'y a pas une production quoi, en fait.

[Silence]

Voilà, je voulais prendre un peu des exemples et les développer.

Si du coup, je pars dans les détails comme ça, c'est parce que pour moi, c'est un exemple, que pour moi ça recoupe des principes, enfin des trucs similaires, des expériences similaires. D'avoir un domaine de compétences, un domaine dans lequel j'ai lancé des recherches. Et qu'en même temps j'étais sur un projet, je me déplaçais, je rencontrais d'autres gens qui avaient d'autres manières de faire, d'autres objectifs qui élargissaient des possibles de techniques, ou de réalisations, ou... voilà.

Et ça pour moi, c'est la ressource nécessaire. Pour faire des choses par toi-même et de trouver des ressources. Parce que si tu es toute seule dans ton coin, tu peux en chier dix fois plus quoi, surtout quand tu ne maîtrises pas trop.

[Silence]

Et après, il y avait juste des choses dans ma vie, qui donnaient du sens au fait de faire ou de réfléchir, qui au bout d'un moment, j'ai compris, pouvaient appartenir à des compétences, à des domaines, à des domaines universitaires, par exemple. Que moi, je les faisais juste par curiosité et sans productivité, quoi.

Je sais pas, par exemple m'immerger dans un univers de gens qui n'ont pas la même réalité que moi et que ça me touche ou que ça touche aussi à ma réalité, que ça crée plein de temps et plein d'énergie. Comprendre ce qui se passait, à partager du quotidien.

Ça en fait, ça fait que j'ai un regard sur plein de trucs, qui a priori peuvent être hyper sociologiques, par exemple. Mes démarches de vie, elles peuvent appartenir à des moments, sur des trucs précis, à des démarches d'étudiants qui font de la sociologie et qui vont produire un bouquin. Je pense qu'il y a ça, que réellement je fais, que c'est présent dans ma vie, ce truc de sociologie.

[Silence]

Quoi d'autre? Faut que je continue ou tu en as assez?

L: C'est toi qui décides quand c'est fini.

M: C'est pas évident de faire un monologue toute seule, je crois. Je peux continuer à te parler mais si c'est toujours moi qui dois rebondir, c'est aussi déstabilisant.

L: Alors, je peux te poser des questions. Tu disais que tu as des savoir... sociologiques.

M: Bois, parce que moi, je bois toute seule là. Ça ne va pas du tout.

L: Comment ça s'articule pour toi, ces savoir?

M: Plus précisément.

L: Oui, si tu voulais me décrire ces savoir. C'est lié à une pratique?

[Silence]

M: Ben, c'est toujours lié au quotidien, ou à ce qui arrive dans ta vie. Je pense, il y a autant un truc de recherche, de faire de la place, de t'intéresser à autre chose. Notamment aux gens. Et en même temps, la situation dans laquelle j'ai pu être m'a permis de m'intéresser ou de faire de la place à des personnes, par exemple.

[Silence]

Qu'est-ce que c'est. Je ne sais pas. Si, mais, par exemple, c'est cette idée de confronter des réalités différentes. Et d'être attentive à ce que ça voulait dire à ces personnes ou dans un moment donné ou dans une situation donnée. Là, par exemple, là, il y a plein de situations différentes. Mais cette idée de sociologie, là, c'est de faire de la place dans ma vie à des personnes qui ont du coup pas les mêmes situations sociales que moi. Ça a souvent été des personnes qui n'avaient pas de papiers ici en France, ou en situation de régularisation, ou des femmes. Avec des femmes, ça a plus été des situations individuelles et avec des hommes, ça a été des situations individuelles ou dans un truc de groupe ou quoi. Et, mais par exemple, de partager du quotidien avec ces personnes, de faire de la place dans ma vie, ça m'a permis d'échanger de ces réalités qui ont été différentes : d'où partaient ces gens? Et qu'est-ce qui, autant de leur part que de moi, de mon regard, de voir ce qui constituait les difficultés, d'intégration, par exemple, entre guillemets. C'est des valeurs comme ça qu'il y a en France, que les gens doivent s'intégrer pour faire partie d'un groupe. Eh bien, de me confronter à ça

avec eux, pas du même point de vue, pas à partir de la même réalité ou quoi. Mais d'être proche de ça et autant être.... de par les relations que j'ai pu avoir avec des personnes, de par le soutien ou l'amitié dans le quotidien, je pense, ça m'a permis d'avoir plein d'éléments pour comprendre ces situations et ça m'intéressait à ce moment là. De décortiquer un peu ces réalités-là et un petit peu ce que c'était pour ces personnes d'être en France, d'être confrontées à leur rapport à la justice, enfin, à leur situation face à la justice, et à la rencontre aussi de cette idée de France. Ça peut être un accès à la survie. [Silence]

Et aussi à leurs exclusions. Je ne sais pas, mais de les observer et de questionner des phénomènes d'exclusion ou de situations sociales, ou juste ce truc de situations sociales qui est hyper important, que j'ai pu voir s'articuler, dans des espaces qui ont été des lieux de vie où j'étais aussi. Par exemple pour moi, ça a été super intéressant de voir et de comprendre ce qui se passait pour des mecs qui étaient partis de Pologne, de Lituanie dans un rejet de misère ou d'ennui ou de pas d'issue à leur vie, économiquement par exemple, mais qui ont été aussi dans un truc un peu, aussi punk, aussi « *le système capitaliste ne me convient pas non plus* » et d'arriver dans des proximités avec des milieux squat et punk, enfin, et alternatif et tout, et de rester vachement en retrait et tout. De voir en quoi leur situation sociale jouait dans leur exclusion et dans leur dire, ou leur besoin ou d'une idée d'intégration dans le groupe. Juste par ce biais là.

Parce qu'à plein de moment il y avait pas de sens à ça, qui avait la dimension de la musique dans leur vie, quand on prend le côté punk, il y avait la dimension de la musique dans leur vie, comme exutoire, comme moyen d'expression face à un système qui leur ne convient pas et qui les oppresse, donc c'est un lien qui existe en France avec des milieux qui revendiquent ou qui vivent la même chose. Il y a ce truc d'occuper des espaces et par nécessité et par besoin de vivre autrement, il y a cette critique du système capitaliste qui est vraiment une revendication. Il y avait des gens qui étaient vegans par exemple ce qui est un truc particulier, qui est vraiment une revendication politique et une action aussi, dans ta vie, dans ton quotidien. C'est pas juste, ça se démarque aussi juste d'une idée de la zone. Des gens qui m'ont intéressée dans le fait qu'ils poussaient ou qu'ils entretenaient des critiques autour de l'alcool, autour des consommations, que d'autres gens qui étaient militants, qui étaient autour de moi et avec qui je n'arrivais pas vraiment à partager ça, ne mettaient pas en avant. Sauf que les gens, ils ne le mettaient pas en avant, ce n'était pas visible. Donc moi, ça m'a intéressé, de comprendre pourquoi, comment ces gens là, qu'est ce qui constituait la complexité de leur exclusion. En quoi ça leur appartenait à des moments, en quoi ça appartenait aux autres, en quoi c'était la société qui jouait là-dessus. Enfin, quand je dis « *appartenait* », c'est lié aux actions, que les gens ne sont pas seulement victimes, qu'ils participent de, à quel point ils entretenaient des trucs ou créaient des choses par leur conditionnement. Alors, je me suis dit, ou d'autres personnes à des moments me l'ont renvoyé que ça, c'est un regard sociologique. De réflexion.

Et je me suis dit que c'est un truc qui donne du sens parce que c'est un truc qui a pris plein de place dans ma vie et que l'idée d'étude, c'est aussi de consacrer du temps à une recherche et de demander une réflexion.

L: Comment définirais-tu ton savoir le plus précieux, pour toi ? Et aussi : quel savoir ou savoir-faire tu voudrais le plus développer ?

M:[silence] Je ne sais pas.

Je crois dans l'idée de précieux, pour moi, il y a l'adaptation, c'est pas un truc qui m'est venu à un moment que c'est ma nouvelle vie dans les squats, que j'ai appris depuis que je suis petite, en fait. Et ça, pour moi, c'est précieux. Parce que c'est un truc qu'on m'a souvent renvoyé comme positif et j'ai quand même du mal à me valoriser ou d'avoir confiance en moi. Ce truc d'adaptation qui me permet

de rester curieuse et d'aller découvrir plein de choses et d'être intégrée et d'avoir accès, en fait. C'est un réel savoir-faire quand même. Voilà. C'est pas un truc que je veux perdre parce que le fait de le perdre, ça voudrait dire aussi que je m'enfermerais aussi. C'est pas parce que je choisis une direction ou que je prends plus de temps pour faire tel ou tel truc que je ne peux plus rencontrer de gens ou que je ne peux plus faire autre chose ou que je ne peux plus aller dans d'autres endroits. Ça ne veut pas dire que je ne suis plus capable de m'adapter à un moment. Et voilà. C'est un truc que j'ai l'impression, que j'ai... c'est des compétences, mais ouais, il y a des savoir, des trucs sur lesquels je peux m'appuyer, des trucs que j'ai l'impression d'avoir toujours cultivés, c'est des trucs à entretenir. C'est pas un truc acquis, c'est un regard, c'est une manière de fonctionner. Mais c'est... j'ai l'impression d'avoir construit plein de choses là-dessus, du coup ce n'est pas un début mais c'est une base qu'on peut développer.

Et après, un truc sur lequel j'aurais envie, que j'ai plus envie de développer, c'est ça que tu as dit?

C'est pareil, c'est pas un truc de l'ordre de la compétence. C'est plutôt de l'ordre d'un rapport à la vie ou un rapport à moi, en fait.

C'est le fait de m'accrocher à mettre en place des projets, de creuser des domaines, des compétences et de cultiver, de m'appuyer sur une force, une force personnelle et une force collective, politique, humaine, qui existe déjà.

Ça c'est un truc que je veux construire, que je veux construire pour moi et que je veux proposer. C'est ma direction, je crois.

L: Quand tu prends cette situation spécifique du chantier collectif, ça te renvoie à l'impression d'avoir appris des choses dans ça ? Ou tu pratiques ça aussi pour apprendre quelque chose ou pour mettre en place quelque chose ? Pourquoi ? Qu'est-ce que ça te donne ?

M: Ben, ce que j'aime vachement dans les chantiers, c'est la notion de solidarité. Qu'à un moment, si toi, c'est pas ton objectif, mais que tu a accepté d'être là et de vouloir apprendre des nouveaux trucs et de rencontrer des nouveaux gens... ou tu trouves chouette de contribuer à un nouveau projet ou alors tu en as rien à foutre et que tu te nourris des expériences, d'apprentissage, ou de rencontres avec des nouvelles personnes. Alors, ça pour moi, c'est une dimension super importante dans les chantiers et du coup, je pense j'y ai appris plein de choses. C'est sûr, quoi.

[Silence]

Il y a plein de trucs qui se jouent, mais c'est un truc de concentré, il y a des énergies qui se mobilisent. Du coup, on peut le voir dans plein de directions différentes mais je trouve que c'est toujours un truc riche d'apprentissages et d'expériences. Alors moi, j'y ai toujours trouvé quelque chose. Que ce soit émotionnel, relationnel, technique ou à titre de réalisations de projets, de faire exister des lieux, des univers, des démarches. C'est porteur de tout cela.

Après, à des moments, je choisis de ne pas en faire parce que je n'ai pas forcément d'affinité ou de cohérence avec un projet. C'est aussi des données importantes. Mais si je suis sur place, en général, il y a toujours des sens qui se construisent, autour de ce que je viens de dire.

L: Pour finir, pour te présenter en tant que personne, tu as des données à ajouter? Qui te paraissent importantes?

M: Alors, j'ai grandi à Lyon, dans un centre urbain, un petit peu en périphérie mais pas trop. Ce qui m'a permis de sortir la nuit et de revenir avec les derniers métros, un peu à pied mais pas trop, du coup, ce qui est quand même cool. Que je suis héritière d'une culture un peu féministo-anarchisto mais pas trop, un pseudo magma de masse des années 70-80 quoi. Où plein de gens sont héritiers mais pas trop. Je ne sais pas. Si en parlant de moi des trucs comme ça sont importants, je ne sais pas.

L: Tu as 25 ans?

M: Oui, j'ai 25 ans, je ne travaille toujours pas, je viens d'être RMiste, c'est le début de la richesse et la fin aussi. [Rires] ça ne marche pas du tout. Je ne veux toujours pas devenir propriétaire, m'acheter une colline avec un château en pays cathare... Je veux aller pisser...

L: On a terminé du coup. Merci beaucoup.

Entretien avec E. à *l'Espace Autogéré de la Fonderie* le 3 octobre 2007

L: Merci d'avoir accepté cet entretien. Moi, je m'intéresse à ton cheminement à travers des lieux autogérés et plus particulièrement à ton cheminement d'apprentissages, aussi dans la vie en général. Peut-être tu peux commencer par raconter qui tu es, ce que tu as fait, quels sont les apprentissages que tu as fait, quels sont les apprentissages qui comptent pour toi aujourd'hui et aussi quels ont été les lieux, les personnes et les situations importants là dedans.

E: Il y a beaucoup à dire, par où commencer ? Je dirais que... Il faut que je prenne un peu de temps...

Déjà, quand j'étais enfant, on a beaucoup voyagé avec la famille et je crois que ça a beaucoup influencé mon évolution parce qu'il fallait toujours s'adapter à des nouveaux endroits, à des nouveaux gens, à des nouvelles langues. On est passé de plus du bloc communiste – on a habité en Roumanie et en Bulgarie mais en étant des occidentaux privilégiés qui habitaient dans un bâtiment séparé de tout le reste, donc c'était assez spécial – on est passé de là au Canada dans les années 80. Et donc on découvrait là, moi et ma famille espagnole, on découvrait le nouveau monde capitaliste et c'était assez spécial aussi. J'ai grandi dans une petite île près de Montréal et c'était un peu le paradis pour les enfants, tu fais du vélo, il y a plein d'enfants, tu n'as pas de problèmes de sécurité et tout. Donc, c'était un peu l'épanouissement en tant que gamine et en même temps le sentiment de liberté : tu n'as pas les parents derrière toi, tu es dehors dans la rue en train de rencontrer d'autres enfants. Ma mère était malade et elle est morte au Canada. On est donc retourné en Espagne et là tout à coup, on a habité à Madrid, c'est une énorme ville, super anonyme et là je me suis retrouvée vraiment incarcérée. Je n'avais plus la vie de rue et j'habitais en plus dans un milieu... dans un quartier on dirait privilégié mais j'ai horreur de ces quartiers : il n'y avait personne avec qui jouer, les gens ne te regardaient pas dans la rue, ils ne te saluaient pas... Donc, là je me suis à fond enfermée dans moi-même, dans ma propre petite bulle et du coup, en tant qu'adolescente, j'ai commencé à évoluer pas mal toute seule. Et j'étais dans une école française, je n'avais pas le même accent que tout le monde parce que je venais du Québec et donc, ma sœur et moi, on se sentait vraiment les différentes des différentes, parmi des différents, on est encore plus différentes. Un truc bizarre quoi. Cette évolution m'a fait, ça m'a appris de ne pas avoir peur des différents. On a quand même bien senti la peur d'une part et d'autre part la curiosité des autres enfants et en même temps, je n'avais plus le soutien de ma mère, le rôle de la mère. Mon père était bien paumé de se retrouver avec deux gamines, comme ça, sur lui. On n'avait pas le soutien du reste de la famille. Ça a pas mal influencé ma vision sur la famille. Et là à l'école, je ne sais pas comment cela s'est passé, mais j'ai commencé à me politiser. Toute seule, avec quelques bouquins que j'arrivais à lire, par ci par là, mais pas beaucoup non plus. Mais encore une fois, en me sentant super bizarre parce que les seuls enfants ou adolescents qui avaient une curiosité intellectuelle ou politique, ils étaient à fond dans le communisme. C'était ce dont on parlait le plus. J'ai un peu fréquenté ce milieu à Madrid, les jeunesses communistes, dans les concerts des groupes communistes. Et d'une part, ça me bottait bien, tous ces idéaux révolutionnaires, tous ces gens qui ont envie de changer et en même temps, je me trouvais super bizarre dans un milieu pas mal dogmatique et pas mal masculin, on va dire principalement masculin. Et puis évidemment, j'étais plus jeune que les autres aussi et donc je me suis pas sentie tellement dans ma sauce et puis là, j'ai un tout petit peu milité mais vraiment très peu. Finalement, après, j'ai commencé l'univ, à Madrid, et pour moi, j'avais l'idée qu'enfin, j'arrivais à l'université et que j'allais trouver des gens qui auraient aussi des idées: qu'il y aurait plein d'assos, que ça allait bouger, qu'on allait faire du bruit... Et je me suis trompée d'univ, j'étais à la seule où il ne se passait rien du tout. C'était une université assez nouvelle, c'était dans la banlieue sud, c'est la banlieue populaire et c'est pour cela que je m'attendais à ce que ça bouge, mais en fait, pas du tout.

Alors là, c'était ma première grande déception au niveau mouvement et je me suis impliquée à fond dans le mouvement étudiant là-bas, c'était très limité mais quand même assez sympa, et là, on a commencé les conseils entre les assemblées étudiantes avec des gens d'approches politiques et personnelles assez différentes : la seule assos active qu'il y avait à l'époque là bas, comment elle s'appelait...? Ah oui, Karl Marx (rires). Et elle faisait plein de trucs, vraiment plein d'activités et plein d'échanges de savoir, plein d'ateliers etc. mais qui était assez...

Moi, j'étais un peu entre les deux : je faisais les assemblées, je participais un peu dans l'assos mais je n'avais pas les références bibliographiques, je n'avais pas lu du Karl Marx ou du Engels ou quoi. Là, c'était une expérience assez intéressante de voir le compromis, pas le compromis mais déjà les conflits qui arrivent dans la pratique quand on veut travailler tous ensemble sur ce qui est quand même commun à tous les étudiants. On a quand-même pas mal d'objectifs en commun, de luttes communes mais aussi des façons de lutter, des approches tellement différentes. Je trouve que dans l'assemblée étudiante, on arrivait encore à faire des compromis qui plus ou moins se tenaient, mais d'un autre côté, il y avait des plus radicaux, et moi, à la limite, je me sentais plus proche d'eux mais en fait, c'était les seuls qui ne rentraient pas du tout dans la dynamique de trouver un compromis entre tout le monde et donc c'était un peu... Moi, je me suis sentie à fond entre les deux. Je n'arrivais pas à trouver ma place.

Je suis partie en Belgique pour continuer mes études et là encore, je suis tombée dans l'univ où ça bougeait mais pas tant que ça. Il y avait l'univ où il y avait tous les gens qui bougeaient et il y avait la nôtre. Je me suis retrouvé dans les assemblées d'étudiants et ça bougeait pas mal, en plus, c'était l'époque de Bologne. On était aussi pas mal impliqués dans les contre-sommets qu'il avait au niveau européen, avec des ministres européens, qui se passaient à Bruxelles.

C'était mon premier contact avec le milieu, à l'époque, c'était le milieu altermondialiste, et donc, on a... je suis en train de réfléchir ce que j'ai appris là bas.

L: Tu faisais des études de quoi?

E: Dans la gestion économique. Voilà, ça c'est intéressant aussi : encore une fois, je savais que je voulais faire l'univ mais je ne savais pas du tout quoi. Et j'ai donc choisi la science éco parce que j'avais l'impression que tout se basait sur l'économie dans ce qu'on est et j'avais quand même bien envie d'avoir ces outils pour comprendre ce qui est. Enfin, je me suis vraiment mis dans la gueule de bois (rires), dans la gueule du loup, je veux dire, en étant consciente que je me mettais dans la gueule du loup, mais même si j'étais consciente en commençant, ça a été super dur. Parce que les autres étudiants, il y en avait qui étaient assez critiques aussi mais la plupart, ils ne se posaient aucune question et c'était comme ça : à chaque fois que tu posais une question qui mettait mal à l'aise le prof, tu avais les autres qui tiraient la gueule: « *Ahh, encore l'autre chieuse qui vient foutre la pagaille* ».

En même temps, je me suis bien amusée et je suis bien rentrée dans la rôle de celle qui n'est jamais d'accord avec tout le monde, enfin ça a été assez intéressant, mais en même temps, il y avait ce côté paternaliste des profs qui te font sentir que tu es que de la merde, qu'ils s'y connaissent vachement plus que toi. Qu'importe ce que tu leur dis, ils vont le rabattre... Moi, c'étaient plus des trucs que je ressentais, ce n'étaient pas des trucs que j'avais lu, je n'avais pas les références pour contredire n'importe qui là bas. Donc, c'était assez frustrant.

Tout ce qui se passait de politique autour de moi, ça jouait un rôle principal, c'était un peu cela qui m'intéressait et donc c'était dur. J'ai décidé de rester en Belgique pour finir mes études parce qu'en Espagne, il n'y a pas de mémoire de fin d'études et là bas, oui. Et donc, je suis restée pour profiter de cette année là. C'était un peu ma vengeance. J'ai lu plein de bouquins, j'ai choisi de faire mon mémoire sur... un peu la valeur qu'il y a dans la théorie économique au monde naturel, ce qu'ils

s'appellent les ressources naturelles. Je me suis mise à fond là dedans, je me suis posée des questions à revoir un peu toutes les hypothèses de base sur lesquelles se base la pensée économique. Je me suis bien amusée. J'ai dû m'enfermer dans un appart parce que sinon, c'était impossible de me concentrer, j'étais impliquée dans plein de choses à côté : j'étais dans la radio étudiante, enfin, je faisais plein de bazar plus militant mais il a fallu que je m'enferme pendant une année pour faire que ça et ça m'a trop botté. Quand j'ai fini mes études, je me suis carrément sentie mieux d'avoir fait ces études là pour me dire, voilà, tout ce que j'ai appris à l'univ ne me sert à rien -j'ai eu cette impression-là – mais en même temps, ça m'a donné un petit peu de confiance qu'il y a moyen de voir les choses différemment. Et même si à cet âge-là, j'avais découvert que les approches académiques, des approches alternatives mais académiques, j'avais quand même bien l'impression qu'il y aurait autre chose ailleurs, au delà de tout ça.

Mais j'ai continué à encore pas trouver mon milieu, même parmi tous ces gens que j'avais rencontrés, altermondialistes et tout cela, je trouvais qu'ils étaient bien sympas et tout cela mais c'était encore pas mon truc. Je ne sais pas. (Rires)

Donc, je suis rentrée, je suis revenue à Madrid et je ne sais pas pourquoi, en fait. Pour plein de raisons qui n'ont pas trop de sens. Et là, j'ai pété un câble. Je me suis dit que c'était vraiment pas la vie que je voulais mener, je savais vraiment pas quoi faire. Et c'est là que j'ai décidé que je devais partir à la campagne. Mais en même temps, j'avais vraiment super peur de me séparer de tout le mouvement politique de la ville, donc, j'ai cherché à fond, mais je ne connaissais personne à Madrid qui était impliqué dans des trucs. Donc, j'ai cherché sur Internet des espaces autogérés à la campagne. Et puis, je ne cherchais pas forcément en Espagne mais j'ai trouvé ce lieu en Espagne où j'ai passé trois ans : Escanda, en Asturies, dans l'ouest de l'Espagne qui est un espace autogéré où il y a des gens d'un peu de partout en Europe qui habitent ou qui passent et qui eux... L'origine de cet espace, c'est que ce sont des gens qui se sont rencontrés dans des contre-sommets etc. et qui se sont dit: « *Il faut bien qu'on se trouve un espace où on peut se retrouver quand on veut et pas seulement quand il y a des contre-sommets* ».

Et là, ce moment a été celui de mon évolution personnelle où ça a profondément changé, où ça c'est accéléré à fond. J'ai rencontré le milieu anarchiste, j'ai rencontré tout ce qui me bottait bien. De l'autogestion.

Enfin, j'étais déjà un peu dans l'autogestion les années précédentes, dans la démarche, mais j'avais jamais réfléchi dessus, je n'avais jamais mis le nom de ce concept-là.

Déjà, l'autogestion à la campagne, ça m'a encore plus inspirée. On avait tellement d'espace et on avait, comme tout espace autogéré un peu grand, récupéré plein de matos. Ça nous permettait de faire un peu tout au lieu d'acheter ou de se procurer.

Là, j'ai rencontré un peu tout ce qui est travail manuel, faire un peu tout avec les mains, alors que j'étais super frustrée de l'univ pour les trucs un peu plus intellos. Et là, c'était ce qui m'a permis de me sentir bien, de me rendre compte que je peux faire des trucs, que je ne dépends pas tout le temps des autres ou de devoir me procurer des trucs.

Je me suis surtout impliquée, le truc où j'ai le plus trouvé mon milieu, mon truc qui me bottait bien, c'est le potager et j'ai là c'est un exemple d'apprentissage assez intéressant. Il y avait une femme qui avait commencé le potager quelques années auparavant et qui s'y connaissait à fond en potager, en général et qui connaissait ce terrain mais qui avait des très, très, très gros problèmes de communication, d'échanges etc. Pour elle, le potager, c'était son bébé. En même temps, elle n'arrêtait pas de dire qu'elle était toute seule et qu'il fallait bien des gens qui viennent l'aider. Mais elle n'acceptait pas trop l'aide et ça s'est un peu mal passé. Il y avait plein de gens qui rejoignaient le potager et qui partaient, qui quittaient même le lieu parce qu'ils ne pouvaient pas gérer d'être avec cette personne, c'était un peu dur.

En même temps, j'étais tellement motivée de pouvoir faire pousser mes propres légumes que j'ai

bien insisté. Et j'ai commencé à apprendre avec elle, en observant, en posant plein de questions, en me faisant taper dessus entre guillemets à chaque fois que je faisais une erreur, un truc qu'elle n'aimait pas. C'était quand même assez dur, émotionnellement. Finalement, elle a décidé de quitter le lieu, d'aller dans une ferme pas loin de là-bas. Et là, on s'est retrouvé avec un ami à moi à devoir gérer. On n'avait jamais fait ça à la base, on avait donné des coups de mains mais on s'est retrouvé à deux à devoir gérer. C'était une expérience formidable, en plus, on était super bons potes, ça s'est passé super bien entre nous, il n'y avait pas de conflit, de pouvoir ou de je-ne-sais-pas-quoi. Comme tous les deux, on apprenait, c'était super enrichissant, c'était : « *on va voir ce qu'on fait, comment on le fait...* », Et on a fait plein d'erreurs mais on a appris énormément sur ces erreurs-là. Et comme c'est un espace aussi où il y a plein de gens qui passent, qui passent une semaine, un mois, deux mois, et aussi plein de gens qui s'y connaissent en potager, du coup, on a échangé plein d'expériences. Parfois, les gens viennent et ont l'impression que leur façon de faire est la seule et c'est un peu chiant parce qu'ils ne te disent pas : « *Voilà, moi, je fais comme ça, tu devrais peut-être essayer...* » Non, ils te disent : « *Comment ça se fait que tu fais comme ça, c'est nul...* ». Et c'est un peu dur, mais bon, en général, ça s'est bien passé, j'ai bien aimé échanger plein d'expériences avec les autres.

Quand je visitais mes amis à Barcelone, à Madrid et ailleurs qui ont des potagers, je m'intéressais encore plus à ce que eux ils faisaient et je leurs posais plein de questions.

Pour moi, faire le potager, c'était vraiment super intéressant. C'était de l'auto-apprentissage et en même temps l'apprentissage avec quelqu'un qui était mon maître mais avec laquelle on ne s'entendait pas trop. Et après, finalement, l'auto-apprentissage avec un ami qui était dans la même démarche et en échangeant avec les autres qui passaient et qui je rencontrais. Ça m'a un petit peu calmé dans ma tête et ça m'a donné plein d'espoir et un petit peu de confiance en moi-même, on va dire. De se dire que je m'y connaissais pas du tout en potager, que j'ai toujours habité dans des grandes villes et au bout de trois ans, de tourner la tête vers l'arrière et de me dire : « *Putain, j'ai quand même bien appris !* ». Ça m'a donné plein d'espoir.

Là, je me suis lancée encore dans un truc dans lequel je ne m'y connais pas du tout : la mécanique. Je n'ai pas mon permis parce que j'ai toujours détesté les bagnoles mais un peu par hasard, on a rencontré des amis, d'ici, de France qui font des modifs de voitures pour rouler à l'huile végétale. Un peu par hasard aussi, comme j'étais pas mal dans tout ce qui était énergie renouvelable, j'ai organisé avec d'autres potes qui venaient de France une tournée en Espagne. Et on a fait des ateliers, finalement, on a modifié notre camion et ça s'est super bien passé pendant cette semaine là, c'était la première fois que je faisais de la mécanique, on va dire, toute seule, parce que j'avais déjà donné des coups de main à des gens mais sans trop comprendre ce que je faisais ni rien. Et j'ai tellement aimé de voir qu'il y avait tellement de trucs que je ne m'attendais pas de comprendre que j'arrivais à comprendre, plus ou moins. Après cet atelier, on est parti faire un autre atelier, dans un village occupé en Navarre, et là, j'ai encore trippé, trop bien. Parce que je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait des amis que je ne voyais pas trop souvent et qui étaient là pour l'atelier et ce que moi, je venais d'apprendre, j'ai pu le repasser à d'autres. On a fait le système électrique des modifs, avec une copine, sur la bagnole d'un gars qui est mécano et c'était assez sympa. C'était un gars et il était mécano et c'est cette copine et moi qui avons fait la partie électrique. J'ai adoré. Ça c'est trop bien passé entre nous, l'ambiance mais surtout, voilà : ce qui m'a trop marqué, ce que j'ai trop aimé c'était un truc que tu viens d'apprendre et que tu es capable, ou que tu essaies, et de l'apprendre à quelqu'un d'autre. Évidemment, il y avait plein de trucs que j'ai dû demander aux gens autour : « *Tiens, au fait, pourquoi on fait ça...* ». Je repassais tout ce que j'avais appris mais tout en continuant d'apprendre, en approfondissant ce que je venais apprendre.

C'est un peu cette expérience-là qui m'a donné l'envie de continuer ce truc de mécanique, ne serait-ce qu'un petit temps. Je vais donc rejoindre le camion qui tourne en France et qui fait les modifs et

l'idée me botte bien de retirer quelques voitures du monde du pétrole. Ce n'est pas une solution aux problèmes de transport mais ça me fait bien plaisir, mais c'est surtout la démarche qui m'a plu, cette idée de camion qui tourne.

Et le camion tourne en plus dans plein de coins différents. Les étapes que moi, je propose c'est à chaque fois dans des squats ou dans des centres sociaux, c'est plus mon milieu mais je vais aussi tourner avec d'autres équipiers du camion qui ont plus tendance à aller vers des agriculteurs, pour modifier leurs tracteurs. Ou alors dans la campagne, aller voir des familles, des gens complètement différents de moi, c'est un défi mais je trouve ça vachement intéressant.

Point de vue apprentissage, un truc sur lequel j'ai pas mal appris, ou désappris, ou réappris, c'est tout ce qui est vivre en collectif. Parce que depuis que j'ai quitté la maison de mon père, j'ai toujours habité dans des endroits où on a été dix-quinze. Et ça, évidemment, ça t'apprend plein de truc sur toi-même, comment tu interagis avec les autres, quel genre de relations tu as. Et ce n'est jamais évident et c'est une évolution où on n'a jamais terminé d'apprendre mais c'est un truc que je ne regrette absolument pas.

Quand je vois par exemple ma sœur qui est restée toute seule, elle a quitté la maison pour aller habiter à Paris et elle a toujours habité toute seule à Paris, dans des petits apparts.

Et quand je vois un peu nos évolutions parallèles, ça me fait vraiment de la peine de voir qu'elle a raté plein de trucs, par le fait de ne pas partager avec les autres et elle s'est mise plein de barrières, un peu d'orgueil aussi, parce que quand tu as ton petit monde, ton petit appart, que tu dois surveiller, afin que tout soit entretenu, patati patata, si des gens viennent et c'est pas propre et c'est pas rangé, ils vont faire des commentaires parce que c'est ton petit monde que tu es censée bien l'entretenir... et donc elle a plein de stress, elle a plein de complexes et elle n'arrive pas à être tranquille non plus sur quand il y a quelque chose qu'elle n'aime pas d'elle-même, elle va le cacher le plus possible. Elle a peur du regard de tous les autres qui vont peut-être l'enfoncer encore plus dans sa déprime. Ça me fait super mal parce que c'est ma sœur mais en même temps, je suis aussi passée par plein d'époques où j'étais super déprimée : manque de confiance de moi-même etc. mais je crois que le truc qui m'a sauvé la vie, c'est de vivre avec plein de gens avec qui il fallait gérer et il fallait être soi-même. Quand tu vis avec des gens, ils vont bien connaître tes défauts, ils vont bien connaître tes faiblesses, tu vas bien connaître les leurs... Et je crois que ça m'a permis, ça me permet petit à petit de m'accepter, d'essayer d'identifier les choses que je n'aime vraiment, pas du tout en moi et d'essayer de travailler dessus, même si ce n'est pas évident quand tu es impliquée dans plein de trucs. Finalement, tu ne donnes pas forcément la priorité au travail sur toi-même mais je crois, on le fait toutes quand même un peu.

L: J'ai peut-être une question par rapport à ça : C'est quoi les apprentissages dont tu as besoin pour te sentir bien avec toi dans les collectifs ? Est-ce que tu identifies des trucs là-dedans qui te sont nécessaires pour gérer ça ?

E: La question ! ... Hmm, j'ai du mal à répondre à cette question... Ouais, ouais, en fait, j'ai du mal à répondre surtout parce que... je ne l'aurais pas formulée comme ça mais c'est une question qui me revient souvent en la tête, enfin dernièrement... Je vais raconter une petite anecdote qui ne répond pas la question mais... C'était l'année dernière, l'hiver dernier, j'ai un peu pété un câble là où j'habitais, enfin, pas vraiment pété un câble mais j'avais trop de stress de trop bosser, de trop me perdre, j'ai tendance à vite tomber dans des dynamiques collectives et de répondre aux besoins du groupe et d'oublier mes besoins, oublier ceux que j'avais identifiés et de ne pas prendre du temps pour voir quels sont mes besoins. Et à un moment donné, j'ai dit que j'allais squatter une petite maison dans la montagne pour me retrouver toute seule et j'allais me découvrir toute seule parce que je me suis jamais vraiment retrouvée toute seule, sauf quand je voyage et je passe mon temps à

ne pas faire grande chose sauf les trucs vraiment basique, me faire à manger, retaper la maison, enfin, n'importe quoi. Et finalement, pour différentes raisons, ça ne s'est pas fait et c'est un truc qui me manque, j'ai vraiment envie de me retrouver toute seule, toute seule pour une certaine période, quitte à habiter toute seule, quitte à avoir des gens à côté.

J'ai raconté ça parce que je pense que pour habiter en collectif, c'est super important de se connaître soi-même. Et moi, j'ai du mal, je suis encore là, à me connaître moi-même. Parce que souvent je vois autour de moi des réactions d'autres gens sur lesquels je m'énerve et finalement, je réfléchis et je me dis : « *Putain, ce n'est pas si grave que ça... Pourquoi tu t'énerves autant ?* ». Je crois souvent, ça vient des blocages qu'on a dans soi et qu'on voit sur les autres et on s'énerve d'autant plus qu'on n'a pas travaillé cela sur soi-même. Et en même temps, j'ai vu sur certaines personnes un truc qui me paraît super positif : elles savent bien ce que sont leurs besoins et leurs limitations et du coup, elles sont sincères avec elles-mêmes mais aussi avec les autres. Et je crois que ça se passe tellement bien quand, dans n'importe quelle relation, tu arrives à être honnête avec les gens et à dire : Voilà, j'ai ces limitations-là et j'ai ces besoins-là. Et comme ça, tu les identifies dès qu'ils arrivent et tu peux en parler, tu ne t'enfonces pas dans le conflit et après, tout explose.

Je pense que pour les conflits que j'ai avec moi-même et les conflits que j'ai avec les autres, je commence petit à petit à d'identifier ces besoins-là.

Par exemple, il y en a plein d'entre nous, C. et moi, on rentre dans le boulot et on s'oublie. Clairement, je ne prends pas de temps libre, évidemment, je glande et je prends un peu de temps mais sans m'en rendre compte. Je suis dans une dynamique où j'ai plein de choses à faire et à partir d'un moment, je n'arrive plus à rien faire parce que j'ai la tête qui explose, trop de trucs qui ne vont pas. Et à un moment, je m'arrête parce que je n'arrive plus rien à faire mais je ne prends pas de plaisir à ce moment là, je reste à me dire qu'il faudrait faire ci et ça. Donc, j'admire énormément les gens qui y arrivent et qui se disent : « *Non, non, aujourd'hui, je me prends une journée libre et je vais faire ce que je veux faire, ce que j'aime faire* ». Et voilà, ils se prennent un jour où ils se font plaisir à eux-mêmes et après, ils recommencent et voilà. Moi, peut-être je vais passer une journée à rien faire mais je ne vais pas me sentir bien.

Pareil, avec les relations plutôt émotionnelles avec des gens, je ne me permets pas non plus d'y mettre du temps. Je suis tellement habituée à être dans des grands groupes où il se passe des milliards de choses avec des milliards de gens mais je ne me prends pas le temps de rester avec une personne que j'ai envie de rencontrer, avec qui j'ai envie de passer du temps. Petit à petit, ça se passe mieux et je commence à dire : « *Tu n'as pas envie de faire un petit tour ?* ».

Sinon, je me perds dans le groupe, je passe du temps avec tout le monde mais avec personne. Je ne prends pas le temps d'approfondir. C'est une question sur laquelle je suis en train de vachement donner du temps.

Et pour la question des apprentissages pour habiter en collectif : Il y a aussi tout ceux qui sont tes limites de tolérance : ce que tu acceptes et ce que tu n'acceptes pas. C'est aussi un truc sur lequel j'ai vachement travaillé. Je ne sais pas si c'est la cause mais j'ai quand même l'impression que dans mon évolution personnelle et politique, ça s'est passé sur un grand bout de temps toute seule, je me suis construit pas mal d'idéaux, je me suis même imposé des trucs vachement forts. Du coup, j'ai l'impression de mettre trop d'attentes sur les autres. Ça me met, ça me mettait super mal à l'aise quand j'allais dans des groupes de gens politisés et je voyais plein de choses qui me gênaient. Au bout d'un moment, j'ai bien compris qu'on a plein de choses à changer dans nous-mêmes, qu'on veut changer tellement des choses dans la société mais qu'on a tellement de trucs dans nous-mêmes qu'on ne peut pas faire tout en même temps, qu'on y va en individuel, en collectif. Moi, par exemple, il y a des trucs qui ont plus à voir avec le genre ou l'environnement qui vont faire chier d'autres personnes, alors que quand ils vont regarder mon ordi, ils vont voir Windows et ils vont flipper. Ça ne peut pas se passer comme ça, on ne peut pas à chaque fois s'énerver si un autre groupe est moins

radical que nous. Peut-être toi, tu n'as pas du tout travaillé un truc qui est vachement important pour eux... Une fois que j'ai compris ça, ça m'a vachement calmée, dans l'acceptation des autres mais aussi dans l'acceptation de moi-même. Du coup, je me vois plus dans un procès, je me mets des priorités. J'ai toujours tout voulu faire en même temps et du coup, je fais rien, ou un peu mais bon. Et accepter le fait qu'il y a tellement de trucs à changer qu'on va jamais tout changer, encore moins en même temps, ça me calme pas mal. Je suis plus ouverte à changer quand je m'y prends plus calmement et de m'inspirer par des trucs sur lesquels les autres ont déjà travaillé et réfléchi pendant des années.

[...]

Je touche à plein de choses en même temps, du coup je rencontre plein de gens mais je n'approfondis pas à fond. Bon, maintenant j'ai le potager... (Rires)

J'ai 27 ans maintenant. Je suis partie chez mon père à 19 ans.

[...]

J'ai surtout évolué entre mecs, les plus actifs étaient toujours des mecs. Du coup, je suis passée un peu à côté des questions des femmes.

J'ai eu horreur des rôles de femmes. Au lieu d'identifier cela comme des rôles de femmes qu'on nous impose je suis devenue, je ne veux pas dire misogyne mais super indifférente.

À l'univ, j'ai même lu quelques bouquins qui parlaient de la question des femmes mais j'ai trouvé cela super intellectuel parce que ce n'était pas ça que je retrouvais autour de moi.

Une grande partie de mon évolution était de me faire cette carapace pour montrer que je n'étais pas cette femme qu'on voulait que je sois. Et ce n'est que récemment que je commence, plus par le mouvement queer à me poser d'autres questions. C'est dans le mouvement anarchiste que j'ai rencontré plein de femmes super intéressantes auxquelles je pouvais m'identifier. Je sens que ça va être un truc qui va vachement m'influencer.

[...]

L: Bon, je crois c'est tout. Merci beaucoup.

Entretien avec L., mars 08, *Espace Autogéré de la Fonderie*

L: Merci d'accepter de refaire un entretien avec moi. Ça fait onze mois qu'on en a fait un la dernière fois et là on se retrouve dans cette bibliothèque. Du coup, est-ce que tu pourrais me parler de tes apprentissages, de tous les apprentissages que tu as faits et qui comptent aujourd'hui pour toi?

L: La dernière fois, je me rappelle, la question était tellement... enfin, je ne sais pas. J'aurais préféré que ça soit plus bref. Parce que je ne suis pas habituée à parler longtemps. Bon, peut-être que je peux essayer de répondre plus court que la dernière fois.

Lena : Ce qui est important c'est que tu parles sur tous ce que ça t'évoque, sur tout ce que tu as envie de dire. Et peut-être tu pourrais te présenter au début, qui tu es, ce que tu fais actuellement.

L: L., bibliothécaire aux Tanneries... Je ne sais pas trop quoi dire pour me présenter. J'ai été à l'école jusqu'au bac, j'ai eu mon bac à la deuxième fois. Après, je n'ai pas fait d'études, mais j'ai quand même été à la fac, en tant qu'auditrice libre. Puis, j'ai commencé à faire de la musique aussi parce que j'ai rencontré des gens qui en faisait et parce que c'était facile. J'ai rencontré des militants et des gens qui trippent sur le collectif. Après, plus tard, j'ai rencontré des féministes. Voilà, donc maintenant je voyage toute seule, je voudrais m'installer toute seule pour apprendre des choses, retourner à la fac en auditrice libre, apprendre la batterie, trouver un endroit pour me développer personnellement. Mais je voudrais aussi, j'aimerais bien habiter dans un endroit non-mixte, dans un espace collectif. Et voilà.

Lena: Peut-être que tu pourrais parler plus précisément des années depuis ton bac, les choix que tu as fait, quelles personnes ont été importantes là-dedans.

L: En fait, au début, je voyageais toute seule, je voyais ma vie, mes choix toute seule et je pense que je le vivais toute seule, mais quand je suis arrivée à B., là j'ai rencontré des gens et j'ai commencé à réfléchir ma vie par rapport à eux. Par exemple, je me suis intéressée à la sociologie parce que j'ai rencontré quelqu'un qui a été là-dedans, par hasard, dans un bar comme ça mais qui a été doctorant, alors à moitié prof à la fac de B.. Ça tombait bien parce que je voulais aller en auditeur libre, en auditrice libre à la fac. Donc, il m'a donné les tuyaux et des trucs comme ça, les horaires de cours. Même pour la musique, c'est pareil : c'est parce que j'ai rencontré des gens qui en faisaient, d'une façon pas technique du tout, j'avais envie de m'y mettre. Parce qu'avant, j'avais toujours pensé que la musique, c'était beaucoup, beaucoup d'apprentissage mais là non, c'était surtout juste avoir envie d'en faire et de s'en foutre si cela ne sonne pas bien et voilà. Et je suis vachement contente d'être tombée sur eux parce que c'étaient des découvertes vachement chouettes dans ma vie.

Lena: Si tu devais définir tes savoir et tes savoir-faire aujourd'hui, qu'est-ce que tu mettrais en avant?

L: Alors, je m'y connais... je crois que j'ai des certaines facilités dans des trucs académiques parce que je suis quand même allée jusqu'au bac. Il y a des trucs qui me sont relativement faciles, par rapport aux gens. Mais pas que. Il y a par exemple pas mal de bouquin... oui, par exemple je lis. Il y a des gens qui ne lisent pas du tout, moi, je lis, mais je lis la fiction. Des bouquins, par contre, qui sont plus sérieux, des documentaires, par exemple, ça, j'ai du mal. Après, je m'y connais un peu en mécanique. Ça aussi, j'ai appris vachement tard, comme ça, parce que j'avais envie d'apprendre quelque chose avec mes mains. Du coup, par esprit de contradiction, parce que je n'étais jamais

encouragée à faire des trucs masculins, je me suis mise là-dedans. Et puis, je sais jouer un peu de flûte. Je sais tricoter, je crois. Qu'est-ce que je peux savoir faire ? Oui, après, il y a pas mal de choses, des choses plus floues. J'ai appris à vivre dans des collectifs, j'y arrive peut-être un peu mieux qu'une personne qui a toujours été dans ses espaces. Ah ouai, je sais voyager en stop et je sais me débrouiller sans argent dans les pays d'Europe. Après, des trucs plus compliqués, je ne sais pas si j'ai envie d'en parler. Et je sais faire la soupe aux lentilles au lait de coco aussi.

Lena: Et, pour prendre un exemple que tu peux choisir : quand tu veux apprendre quelque chose, comment ça se passe ?

L: Je crois, d'abord, j'ai envie... mes premiers réflexes, c'est de passer par la voie scolaire, c'est à dire... par exemple, si j'ai envie d'apprendre une langue, j'ai d'abord envie de prendre des cours de cette langue, à la fac, par exemple, pour que ça soit gratuit. Scolaire mais pas prendre un bouquin parce qu'un bouquin, toute seule, je n'y arriverai pas. C'est trop froid quoi. Mais un cours où il y a quelqu'un en face qui me dit : « *Première leçon, première chose qu'il faut que tu saches, voilà...* ». Alors, là j'écoute et j'y arrive. Par contre, ce n'est pas non plus aller dans le pays et écouter parler les gens. Enfin, j'ai jamais vraiment essayé, si, une fois mais, ça m'attire pas de me lancer comme ça. J'ai envie d'avoir une base écrite au début où je peux prendre le temps que je veux pour comprendre les trucs à l'écrit d'abord et puis arriver dans le pays et savoir déjà un peu construire une phrase. Donc voilà, pour une langue, par exemple.

Je pense en général, pour apprendre un truc, j'ai envie de m'isoler, de ne pas être dans une aventure collective. Que ce soit la mécanique, que ce soit la sociologie, que ce soit la musique, là aussi, c'est la première fois que je me dis consciemment : « *bon, je vais apprendre la batterie* » et mon premier réflexe c'est d'essayer avec le conservatoire si c'est possible, parce qu'aussi ils ont des batteries à disposition. Mais après, je me suis dit : « *non, c'est nul. Je vais juste trouver un lieu et une batterie et commencer moi parce qu'il y a des tonnes de trucs que je peux m'entraîner moi à exercer où j'ai pas besoin de cours pour ça* ». Et voilà !

Lena: Si tu faisais le récit des dernières années, arriverais-tu à retracer le chemin entre : « *voilà, je veux savoir une chose, quelque chose me manque* » et trouver des solutions à ça ?

L: Là, je suis bloquée sur ce que j'ai envie d'apprendre.

Lena: Tu peux parler de ça si tu en as envie.

L: Il n'y a pas longtemps, j'ai écrit sur ça. Il y avait pas mal de choses dont je voulais apprendre mais là, je ne me rappelle plus. Oui, voilà, c'est pas mal de choses que je suis en train de mettre en place maintenant, en cherchant la ville où j'aurais envie de me poser. Mais je ne sais jamais si c'est que j'ai envie d'apprendre ça ou que je suis fascinée par des gens qui savent faire ça. Du coup, j'ai envie d'intégrer un milieu. Mais peut-être ça ne répond plus à ta question. Mais... mais ouai, j'ai souvent encore le réflexe scolaire : qu'il y a des écoles pour ces trucs-là et qu'elles sont plus ou moins ouvertes. Ça, je sais que c'est un truc qui est super subjectif qui est lié au fait que j'ai travaillé... que j'ai traversé relativement facilement l'école, quoi. Et du coup, voilà. Je pourrais avoir l'impression que c'est super fermé. Mais non, je suis plutôt du côté des institutions. Par exemple, je me suis dit plusieurs fois aussi que je voulais apprendre quelque chose de manuel et que je voulais aller à l'AFPA. C'est une institution. Ouai, autrement voilà : soit aller chercher dans des écoles, soit aller vivre avec des gens qui savent faire. J'aurais du mal à donner un exemple. Si par exemple j'avais envie de vivre comme une punk, il faudrait juste que j'aille vivre avec des punks. Pareil si je veux apprendre à vivre comme une tzigane ou vivre... des fois, j'ai envie de trucs comme ça, de

voyager loin, de complètement couper avec ce que je vis maintenant et d'essayer de m'intégrer dans un village à l'autre bout du monde et d'apprendre de vivre autrement.

Lena: Actuellement, tu as l'impression que tu sais faire ce dont tu as besoin ?

L: Ce dont j'ai besoin, oui, parce que la façon dont je suis en train de vivre, ça tourne très bien. Ça me convient très bien de faire des boulots alimentaires qui ne demandent aucun savoir-faire-machin. Après, quand j'ai envie d'apprendre des trucs, c'est plus par envie, je pense. Et entre besoin et envie, c'est un peu pareil aussi.

Lena: Est-ce qu'il y avait pour toi des apprentissages qui étaient liés à ce choix de vie, de moments où tu as décidé de vivre seule et des moments où tu as décidé de vivre en collectif ?

L: Oui, déjà, si tu vis seule, il y a des trucs que tu apprends pour survivre seule et pareil pour le collectif. C'est pas les mêmes techniques. Et après, écrire, pour moi, ça va vachement plus avec quand je suis seule, je n'écrit pratiquement jamais si je suis dans une vie collective. Ou alors qu'on fasse des trucs... là, je ne parle pas d'ateliers d'écriture. Là, je parle vraiment d'écrire d'une façon, écrire dans un cahier. [Courte interruption]. Il y a beaucoup de choses où j'ai besoin d'être dans une salle, de vivre seule pour me motiver à les apprendre. En collectif, j'apprends juste à... ou je ne me rends pas compte que j'apprends des trucs. Si, en collectif, j'ai appris des trucs style... sur des chantiers, des techniques de construction, des trucs comme ça. Ou aussi, si on vit à plusieurs et chacun a sa propre passion, on se transmet un tout petit peu... Ahh si, il y a pas longtemps, ça va peut-être être intéressant : c'était un coup, j'ai un colloq en J., avec notamment A que tu connais et trois autres personnes et il y en a un qui est passionné par la musique et qui a commencé un cycle sur l'histoire de jazz, juste pour nous, comme ça entre copains. Et donc le premier, il nous a parlé de tout ce qui était avant, les grands virtuoses blues, c'était super bien. Du coup, tu peux apprendre entre copains. Et j'ai trouvé ça super encourageant, j'ai envie qu'on formalise un peu ça... parce que là, on est allé au plus loin, aussi peut-être parce que ça nous... peut-être parce qu'on a pas été dégoûtés de l'école. Mais qu'on se dise : *« ben, voilà, là c'est un cours qu'il nous donne »* et qu'on se donne un horaire pour ça et qu'on se rassemble pour ça et qu'on soit vraiment en train de l'écouter, alors on est a... on est jamais allés aussi loin quand on vivait ensemble. Parce qu'on le voyait tripper dessus mais de l'extérieur, mais on n'imaginait pas... on n'était jamais allé aussi loin, quoi.

Lena: Et décris moi plus une situation où tu te confrontes seule à la vie et où tu apprends quelque chose.

L: Ça n'a pas toujours été pareil. Mais par exemple, pour la mécanique, j'étais allée chez un type... enfin, qui m'avait branché sur un rassemblement de gens qui bossent sur le moteur Panton. Et je m'étais dis: *« bon, allez, je vais aller sur ce rassemblement, ça sera des gens plutôt alternatifs, plutôt compréhensifs, tous ces mécanos là, il y en aura bien un qui accepterait de me prendre en tant que stagiaire, d'une manière informelle »*. Mais non, c'était pas possible, parce que ce n'était pas des mécanos... enfin, je me rends compte que ça aurait été plus facile ça avait été vraiment des gens qui font ça tous les jours et pas des gens qui ne font ça que quand ils n'ont rien... parmi d'autre choses quoi. Bon, j'ai fini par avoir une adresse et j'ai fait l'apprentie chez un pseudo-garagiste pendant une semaine. Je n'étais pas très bien tombée. C'était un peu compliqué... enfin, non, après j'ai arrêté ça.

Lena: C'était quoi qui a été compliqué ?

L: C'était compliqué parce que, lui, il... la raison principale, c'était que lui non plus, il ne bossait pas là dessus tous les jours. Et c'est pas comme ci j'avais mon propre logement quelque part et qu'on se mettait d'accord que : « *tiens, dimanche prochain, on va bosser sur cela* », mais j'habitais chez lui en fait. Et que les jours où ... s'il mettait la moitié de la journée à ce décider à y aller, moi, je passais la moitié de la journée à ronger mon frein quoi. Quand on était en train de bosser, je lui passais des outils et j'attendais des heures avant que lui il m'explique quoi que ce soit. En plus, je n'étais pas trop contente de comment ça se passait entre lui et moi sur d'autres points. Donc, je ne suis restée qu'une semaine.

Lena: Pourquoi?

L: Ben, j'étais hébergée chez lui et il faut dire que c'est un type qui marche très mal, du coup, je me sentais... entre ça et le fait que j'habitais chez lui, qu'il m'hébergeait sans que je lui file d'argent, j'avais l'impression que... Je m'étais mise à faire plein de trucs chez lui, genre vaisselle, ménage, des trucs comme ça mais en même temps ce n'était pas pour cela que j'étais venue. Peut-être qu'il aurait juste fallu que j'ai de l'argent à lui filer et que je me recule un peu de ces obligations... Quoi : juste ? Et le fait que ça ne marchait pas pour moi, c'était aussi que c'était très difficile pour moi de m'adapter à... je n'ai pas réussi à être bien avec le temps, tout prenait beaucoup de temps. Quand on se disait : « *bon, on va aller au garage et bosser sur telle voiture* » entre le moment de se le dire et le moment où on était vraiment en train de bosser, tout était au ralenti et ça se ressentait vachement fort et je n'arrivais pas... voilà. Du coup, après avoir été apprentie chez lui, j'ai voulu bosser dans un garage associatif, un vrai, enfin, un vrai garage collectif, parce que chez lui, c'était plutôt son garage. J'étais allée voir à l'Atelier à N. mais ce n'était pas fait pour cela. Pour ça, ils ne voulaient pas de stagiaire, ils ne voulaient que des consommateurs de leurs prestations, des gens qui ont une voiture et qui veulent la réparer et apprendre en même temps. Et là, il y a une voiture qui m'est tombée un peu dans les bras et je me suis lancée un peu là dedans. Avec un type, avec un pote qui m'a servi comme prof mais qui n'était pas là trop comme un prof mais qui me servait de ressource quand j'avais des questions. Et aussi quand je n'arrivais pas à faire un truc, il le faisait mais c'était à moi d'aller le chercher. Et dans un lieu comme ça, qu'on avait trouvé sur B..

Lena: Et là, ça marchait bien ?

L: Oui, là ça a marché comme ça [fait un geste de grandeur] Je ne sais pas comment dire dans le micro mais... [Rires].

Lena: Et est-ce que tu trouverais un récit d'une situation où à l'intérieur d'un collectif tu apprends un truc?

L: Mais non, les collectifs, c'est nul, on y apprend rien. [Pause] Ben, il y a la musique sinon, mais je ne sais pas trop quoi raconter. Il y a plein de gens qui jouent ensemble et tu te glisses dans le groupe et tu joues très peu mais juste que tu as repéré que telle note, ça par hasard tu t'es rendu compte que ça va avec telle ou telle tonalité et tu la sors deux ou trois fois dans le morceau et après tu as l'impression d'avoir joué avec eux. Et après, c'est pas une ou deux notes que tu trouves dans la tonalité mais deux ou trois. Et aussi le fait de dire : « *on est musiciens parce qu'on joue sur les marchés* » mais toi, toute seule, tu ne pourrais pas.

Lena: Par exemple, des chantiers collectifs, tu en as fait. Ça t'évoque quoi ?

L: En fait, quand je fais des chantiers collectifs, c'est pas que je les retiens comme des moments d'apprentissages parce que c'est des moments que je retiens comme des moments où il se passe beaucoup de choses. Oui, ce que je retiens de ça, pour moi, c'est surtout un travail collectif ou une aventure partagée ou un moment... une sorte de moment dans la vie où on se donne un but ensemble et où on fait les choses dans ce sens là. Et c'est ça que je trouve chouette et tout. Et c'est pas comme ci je ne n'apprends pas des trucs, mais c'est comme ci ça ne comptait pas dans ce sens-là dans ma tête. Parce que ça compte plus comme découvrir des gens avec qui je le fais. Tous ce que je sais faire dans le bâtiment, c'est sur des chantiers collectifs que je l'ai appris.

Lena: Est-ce que des fois, tu as l'impression qu'il y a des savoir qui te manquent encore pour être bien dans ce que tu fais ou pour faire ce que tu as envie de faire ?

L: Non, je suis bien là [rires]. J'aimerais bien m'y connaître plus en sociologie et en sciences sociales, savoir des choses qui me donneraient de l'assurance. Et j'aime beaucoup pouvoir défendre mes idées contre quelqu'un avec toute la mauvaise fois que je veux. Parce que, je ne sais pas, si tu sais des trucs et que tu te sens parler, tu peux, je ne pas laisser... si des gens disent des trucs qui ne te plaisent pas, tu peux très bien décider de leur dire qu'ils n'y connaissent rien. Je trouve ça bien des fois, de faire ça. Par exemple, en stop, quelqu'un te dit que des immigrés, il y en a trop et tu l'enfonces avec quelques phrases parce que tu parles comme la télé, avec des arguments d'autorité, avec des chiffres, de façon à ce qu'il ne puisse pas te répondre... mais c'est une illusion parce que ça ne veut pas dire qu'il est convaincu pour autant, c'est juste que... tout cet espace de savoir qui est reconnu aujourd'hui, de pseudo... enfin, pas pseudo, entre guillemets scientifique... entre guillemets objectif... rationnel, alors tout cela, pouvoir s'en servir et ne pas, comme aujourd'hui, être bloquée dès qu'il s'agit d'un débat sérieux avec quelqu'un. C'est pour cela que je veux retourner à la fac.

Lena : Tu veux retourner à la fac ? Dans quel cadre ?

L: Comme à B., dans aucun cadre : juste aller à une fac qui me plaît, où l'ambiance me plaît et aussi un peu les cours qui sont dispensés – c'est comme ça qu'on dit ? Bref – et regarder, en fait, tous les cours sont affichés, d'abord faire un choix assez large et puis aller dans des cours et voir comment ont l'air les profs qui donnent ces cours et affiner un peu et suivre ces cours juste pour mon intérêt personnel et ne pas passer les diplômes. Juste pour moi.

Lena: Et pourquoi tu n'aurais pas envie de passer un diplôme ?

L: Je trouve ça un meilleur... plus agréable quand je n'ai pas un diplôme dans la tête. Quand je ne me dis pas qu'il faut que je fasse ça parce que bientôt il y aura un partiel. Et aussi, je pense que si je passais du temps à faire des choses que je n'ai pas vraiment envie de faire mais que je dois faire si je veux avoir mon année et ben, ça me prendrai du temps sur d'autres choses que j'aurai aussi envie de faire et que je laisserai tomber parce qu'elles ne seraient pas valorisées pour mon année. Là, par exemple, j'ai envie d'apprendre des trucs en sociologie, mais ça ne va pas forcément être les seuls cours où je vais aller, je vais aussi aller voir des cours en musicologie peut-être ou des mathématiques si j'arrive à m'y remettre parce que ça c'est pas évident quand même. Ou aussi des... ça dépend aussi beaucoup de... la socio, c'est parce que le type que j'ai rencontré dans un bar à machin, c'était dans ça qu'il était et du coup, parce qu'il était vachement intéressant, je me suis intéressée à la sociologie aussi mais si ça se trouve, je pourrais aussi bifurquer sur d'autres matières. J'aime bien cette impression d'être là juste pour moi. C'était ça la dernière fois, ça a changé complètement du lycée quoi. Parce que tout le temps à l'école, tu travailles pour des points, quoi, et ça perd tout son sens. J'aime pas cette contrainte là.

Lena: Et où est-ce que tu te vois dans, disons, cinq ans. Où est-ce que tu as envie d'être ou qu'est-ce que tu penses qui va se passer?

L: Dans cinq ans, je serai une rockeuse. Je serai sur scène avec un groupe de rock et on fera des tournées un peu partout. Et puis, des fois quand on ne sera pas en tournée, je serai dans une maison non-mixte quelque part. Ah oui, ça sera un groupe de meuf. Dans cinq ans, je ne sais pas. Ça, ça sera plutôt dans deux ans. [Rires]. Dans cinq ans, je serai bibliothécaire, vraiment payée par l'état et tout cela, et puis, j'aurai une espèce d'appart où il y aura plein de gens qui passent qui sera du genre trop ouvert, où des fois, ce sera super chiant. Je ne sais pas. Ou alors dans un squat avec une vitrine sur la rue où il y aura au moins toute une pièce qui sera ouverte, maison de quartier, où il y aura Internet pour les gens et où il y a des gens qui passent toute la journée parce que des gens passent dans la rue et ils ont une grande vitrine sous les yeux, avec un lieu vachement clean, comme ci c'était un local associatif sauf que c'est un squat mais ça ne se voit pas. Et il y aurait des tonnes de trucs à faire à l'intérieur, à part boire le café, il y aura plein de trucs, des bouquins évidemment mais pas que, un baby-foot. Je ne sais pas, des trucs.

Lena: Est-ce que tu as encore envie de dire ou de raconter quelque chose qui n'a pas eu de place?

L: Je ne crois pas.

Lena: Je te remercie beaucoup.

[Micro arrêté, puis rallumé puisque la discussion a continué]

L: J'ai l'impression que j'apprends des trucs en collectif, j'apprends plein de trucs mais je ne me rends pas compte comme quand je suis toute seule. Je n'ai pas du tout la même conscience de ce que je veux ou de ce que je fais et donc de ce que j'apprends. Quand je suis toute seule, c'est calculé, c'est volontaire, et... alors que quand j'apprends des choses parce que je suis en collectif, je ne me rends pas compte. Je suis trop focalisée sur ce qui se passe autour pour me rendre compte que personnellement, j'évolue, je suis en train de me construire ou quoi. Alors, que c'est clair que j'ai appris plein de trucs mais...

Lena: Est-ce que tu as l'impression que tu es plus en capacité d'agir quand tu es seule ou quand tu es en collectif ?

L: C'est pas la même chose, c'est pas le même sentiment. J'ai plus la capacité d'agir publiquement en collectif, dans un truc qui existe... Les seules choses que j'ai l'impression de savoir faire mieux quand je suis toute seule, c'est des trucs par rapport à moi. J'ai envie d'avancer dans cette direction dans la vie. Ah tiens, je découvre que j'aime ça. Ou réfléchir sur ma vie ou quoi, j'ai besoin de moments où je voyage vraiment toute seule, où je ne suis pas chez des potes ou quoi mais où je suis vraiment toute seule. Mais sinon, pour agir, je me sens plus agissante dans une réalité partagée. Dans une vie, quand je suis en train de vivre en collectif. Ça a plus de... Parce que c'est des trucs qui vont exister différemment, les trucs qu'on a faits ensemble. Ça compte non seulement pour toi mais aussi pour tous les gens qui l'ont fait et pour tous les gens qui en ont entendu parler sans l'avoir fait et souvent, c'est des trucs aussi qui sont politiques, du coup, on a envie aussi que ça change quelque chose, pour les gens... enfin, je ne sais pas.

Lena: Et, selon toi, comment tu agis en collectif?

L: Ben, ça part souvent de... on discute, quelqu'un a une idée et elle plaît aux autres : « *oui, ça pourrait être comme ça* » et on se lance dans un projet et ça peut être un truc plus ponctuel, juste pour une soirée ou pour tout un été ou quelque chose comme ça. Et puis, même un truc indéterminé, un truc qui durera le plus longtemps possible. [...] Je crois que je suis un peu carrée. Je ne suis pas très expérimentée, je n'ai pas plein d'idées. Je ne sais pas trop quoi dire d'autre.

Lena: Qu'est-ce que tu veux dire par pas très expérimentée?

L: Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Ça fait trois-quatre ans que je fais des trucs collectivement, mais... ça dépend des trucs... je ne sais pas, pourquoi j'ai dit ça, en fait. Je ne suis pas imaginative, créative... pas encore, je veux dire. Quand je vois des gens qui ont des tonnes de projets collectifs derrière eux, plus que moi, je veux dire, et qui, du coup, ont plus de trucs dans leur tête pour faire avancer un truc.

Lena: Quels outils il faut pour faire avancer un truc?

L: Des idées, mais c'est bizarre, c'est abstrait, on ne sait même pas de quels trucs on parle... Tu n'as qu'à me... Je ne sais pas. Le truc bibliothèque ici, par exemple. A et moi, on n'avait jamais fait de trucs nous-mêmes. On s'était vachement reposées sur des projets où on se reposait sur les autres pour les faire. Et par exemple, au début, on disait aux tanneries : « *peut-être vous pourriez faire l'affiche* » et bon, ils ont pas le temps, il faut que nous, on la fasse, c'était horrible. Parce que ce genre de truc, moi, je ne sais pas faire et c'est un truc qui ne m'intéressait pas et se demander à quel point, ça va intéresser les gens, si ça vaut la peine de faire une affiche, de faire des tracts, où ça vaut la peine d'aller les coller ? C'est tout plein de choses qu'il faut savoir et je m'en foutais pas mal dès le début de ces choses là, ce qui m'intéressait, c'était d'y être et non pas toute la partie communication autour ça. Ça, on ne savait pas faire nous, n'y l'une ni l'autre. Après, il y avait aussi d'autres trucs qui nous angoissaient un peu, et aussi moi. Comment proposer des ateliers d'écriture ? Parce que j'étais souvent dans des ateliers où moi, je n'animais pas quoi.

Lena: Et ça s'est bien passé ?

L: Ça s'est bien passé dans le sens que ça n'a pas été traumatisant. Mais par exemple, l'affiche, on aurait dû la faire et la tourner une semaine plus tôt. Enfin, les derniers tracts ont été posés en plein milieu de la semaine. Et il faut inventer autre chose parce que là, il n'y a personne de l'extérieur qui est venu. A par E et c'est pas grâce à nous. Mais, ça c'est bien passé dans le sens où, là, on l'a fait et on sait que la prochaine fois, on fera autrement. De trouver des idées de ne pas faire que ça aussi.

Lena MÜLLER

PERSPECTIVES EMANCIPATRICES EN ESPACE AUTOGÉRÉ : Le processus d'auto-apprentissage, une approche au travers de récits de femmes

L'autogestion fait partie des grands projets politiques du XXIème siècle visant l'émancipation à travers la participation de tous et toutes sans encadrement hiérarchique. Cette recherche questionne les pratiques de participation dans trois lieux s'inscrivant dans l'environnement social et politique actuel en se réclamant d'un fonctionnement autogestionnaire. Ce faisant, elle se centre autour des processus d'apprentissages par expérience véhiculés par ces lieux.

Croisant une approche humaniste de la transformation, partant d'un constat d'égalité entre les personnes, avec une théorie de la subjectivité à partir des positions sociales dominées, ma recherche s'articule autour de deux questions : Quel rôle joue la position sociale et notamment la construction sociale des genres dans l'auto-apprentissage ? Et dans quelle mesure l'auto-apprentissage peut-il alors rester un facteur d'émancipation ?

A partir de récits de femmes impliquées depuis plusieurs années dans des lieux autogérés, cette recherche propose une vision détaillée des difficultés et des ingéniosités en œuvre à l'intérieur du processus d'auto-apprentissage et permet de cerner la tension complexe entre émancipation et maintien des inégalités.

Mots-clefs : autogestion, auto-apprentissage, expérience, émancipation.